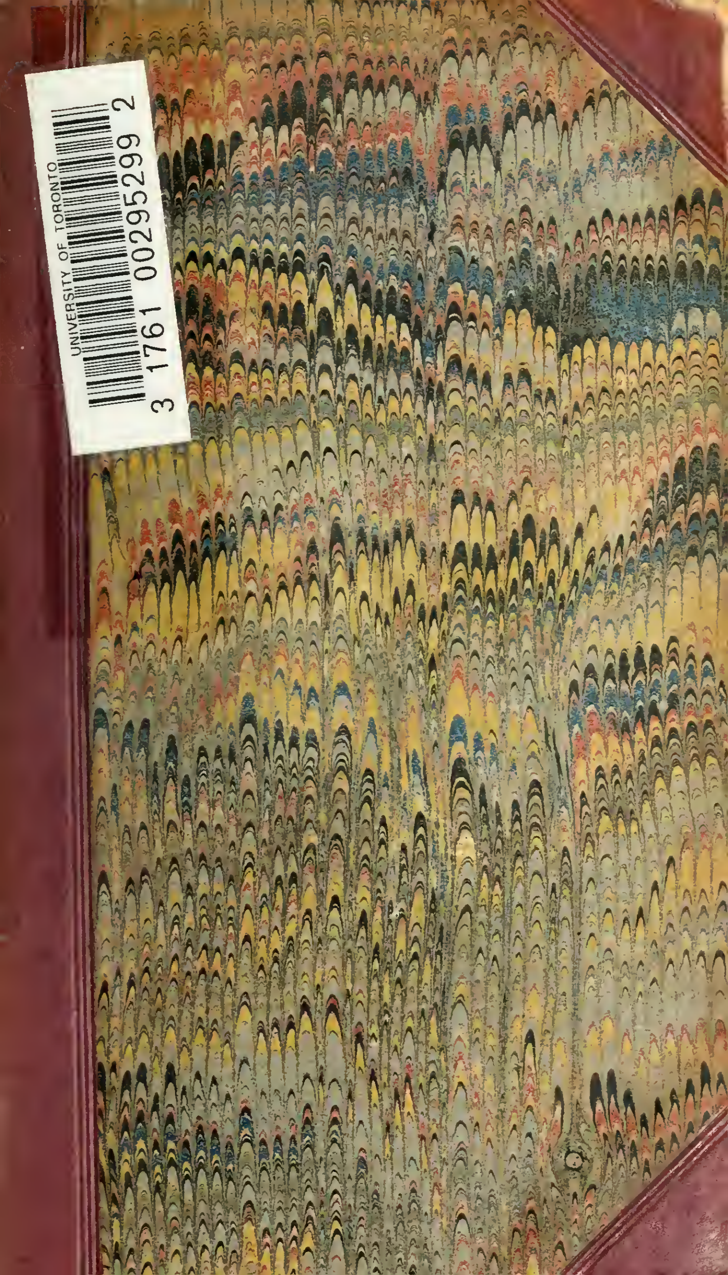
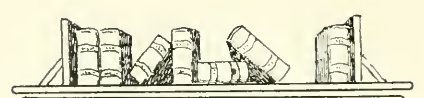
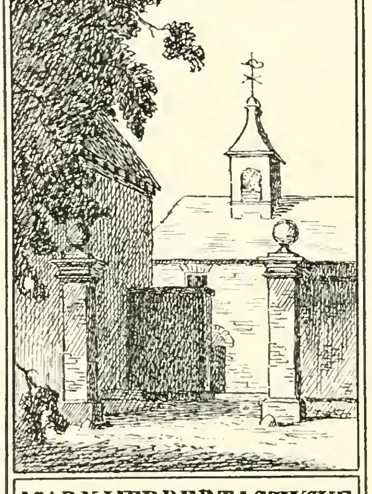

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00295299 2





ROMANS RUSSES.

LE GILBLAS RUSSE.

PARIS, IMPRIMERIE DE C. FARCY.

IVAN WYJIGHINE

OU

LE GILBLAS RUSSE,

PAR

THADÉE DE BULGARINE.

TRADUIT DU RUSSE

Par Ferry de Pigny.

TOME QUATRIÈME.

PARIS,
CHARLES GOSSELIN, LIBRAIRE,
DE SON ALTESSE ROYALE MONSEIGNEUR LE DUC DE BORDEAUX,
RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9.

1829.


LIBRARY
JUN 12 1967
UNIVERSITY OF TORONTO

IVAN WYJIGHINE.

CHAPITRE XXVII.

LES JOUEURS DUPÉS. — LA PÉNITENTE. — EX-DIVISIO OU PARTAGE ENTRE CRÉANCIERS. — DOMAINE SANS JUIFS.

Le métier de joueur-escroc réunit en soi tous les vices les plus dégradans pour l'humanité. Il n'est pas de moyen vil et honteux que n'emploie un joueur de cette espèce pour attirer dans ses filets les hommes dévorés de la passion du jeu. Ces misérables, semblables à de véritables démons, ont un esprit fertile en inventions funestes, un génie qu'ils

appliquent uniquement à tenter l'homme, à le priver de ses biens et de sa réputation, et à ruiner ainsi des familles entières. Et de tels hommes sont reçus dans les salons ! et ils y jouissent des droits accordés à la naissance et aux services ! Quoi, un pauvre filou de carrefour, que la faim pousse un jour à dérober quelques dixaines de roubles, est puni comme un criminel; et ces filoux de tous les jours roulent fièrement dans de riches équipages, fréquentent les grands, regardent d'un air méprisant l'honnête homme pauvre, qui n'a rien à se faire voler, et poussent l'insolence jusqu'à se faire juges des faiblesses d'autrui : ils condamnent les trop grandes dépenses, sans doute comme un larcin qu'on leur fait. O pauvre humanité! ô

sottes coutumes ! Qui donc a tort ? La *loi ?* non ; elle porte des peines infamantes contre les escrocs ; mais la *coutume* fait que l'on croit inconvenant de dénoncer, de livrer à la justice l'homme qui fait sa profession de voler ainsi chaque jour ; tandis qu'on regarde comme chose louable de saisir le voleur de carrefour pour un larcin de quelques roubles, et de le livrer au châtiment qu'il a encouru.

On jouait de jour en jour plus gros jeu dans la maison de Grounia, et la société devenait de plus en plus nombreuse. On dit avec raison que le bien acquis par des voies coupables ne produit que des joies éphémères. Grounia et moi, nous ne comptions plus l'argent, et nous ne mettions plus de bornes à nos désirs.

Notre maison de jeu était en réputation, et nous fûmes bientôt obligés d'admettre au partage quelques-uns des joueurs les plus habiles, pour qu'ils n'entravassent point nos opérations. Tandis que Grounia et moi nous dissipions des monceaux d'or, en toilette, en meubles, en équipages, en chevaux, en dîners et en soupers, nos associés, moins philosophes dans leurs joies, s'acharnaient aux cartes entr'eux, et perdaient les uns au profit des autres, à jeu franc, ce qu'ils avaient gagné illicitement à leurs dupes. Ajoutons qu'il n'y a parmi les joueurs-escrocs, ni bons pères de famille, ni hommes d'une conduite modérée et paisible. C'est dans le vin, dans les amusemens bruyans, dans les liaisons avec des femmes perdues, qu'ils s'efforcent d'oublier l'op-

probre de leur vie, d'étouffer les cris de leur conscience ; et ce n'est que pour cacher leur ignominie qu'on les voit étaler un luxe scandaleux. Ils vivent dans un tourbillon perpétuel, ils craignent de se recueillir en eux-mêmes. Ils ont peur des maladies, de la mort ; et ils redoutent la solitude et le recueillement presqu'autant que la mort même.

Par malheur, une naissance illustre n'est pas toujours le garant d'une belle âme. Toute famille produit ses monstres ; il n'est pas une nation qui ne l'atteste par quelque proverbe ou dicton populaire. Au nombre de nos associés se trouvaient deux rejetons impurs de familles illustres : le prince *Ploutolenski* et le comte *Tonkovorine* (1). Le premier, ayant re-

(1) Fripon, et adroit voleur.

poussé un mariage avantageux, et rompu ses liaisons avec la bonne société et le service public, menait une vie déréglée, se montrait constamment en public à demi ivre, et choquait hautement tous les usages et toutes les convenances. Bien qu'il fût encore à la fleur de l'âge, il aurait pu servir de modèle à un peintre pour représenter un brigand déterminé. Son visage rouge et bouffi était presque tout couvert par d'énormes favoris, et portait l'expression de l'effronterie et de l'incontinence. Ses yeux étaient saillans et teints de sang comme ceux de la hiène; ses lèvres épaisses ne s'ouvraient que pour boire, manger et dire de grossières injures. Quant au second, c'était un homme d'un certain âge, qui avait passé, comme on dit, par l'eau et par le feu;

plusieurs fois il avait dissipé et refait sa fortune ; et, après avoir été toute sa vie en guerre avec sa conscience, il avait enfin choisi le métier le plus innocent à ses yeux, celui de joueur-escroc. Il avait tous les vices, et n'avait de commun avec les honnêtes gens qu'une seule qualité : il était brave ; mais, comme il n'employait son courage qu'à de mauvaises actions, les joueurs de son espèce le nommaient à juste titre l'intrépide corsaire. Il tenait maison ouverte, et donnait d'excellens dîners, suivis de soirées joyeuses où il gagnait au jeu, dans sa propre maison, non seulement les simples, mais les joueurs les plus madrés. C'est Zarêzine lui-même qui avait admis au partage ces deux matadors, par la crainte qu'ils ne le tuassent ; et, pour plus de

sûreté, il avait choisi deux autres pipeurs des plus déliés, deux fieffés scélérats, nommés *Oudavitch* et *Iadine.*

Oudavitch, petit homme brun, de trente-cinq à quarante ans, avait de l'esprit comme un diable. Il aimait surtout à faire jouer les marchands russes, et il faisait en même temps le métier d'usurier. Les riches marchands regardent comme le suprême bon ton de jeter l'argent, dans leurs sociétés entre amis, et ils s'énorgueillissent de leurs dépenses, comme on s'énorgueillit dans les salons de quelques calembourgs ou réparties fines. Il n'est pas un riche marchand qui ne se croie obligé d'aller faire une longue et dispendieuse promenade, à certains jours de l'année ; les traiteurs, les prostituées et les escrocs attendent ces jours

de joie et de déraison pour plumer ces riches marchands comme de pauvres oisons. Les joueurs entretiennent d'ailleurs des relations amicales avec de jeunes marchands qui, du vivant de leurs parens, commencent à dissiper leur fortune. Oudavitch prêtait à grosse usure, trafiquait de lettres de change et gagnait au jeu ses amis les marchands qui se rendaient en foule chez lui, et y trouvaient réunies toutes les inventions et suggestions du vice.

Iadine avait de l'esprit naturel et n'était pas sans culture ; il lisait beaucoup, parlait agréablement, fréquentait les gens de lettres qui ne se doutaient point du métier qu'il faisait, les comédiens, et, en général, les gens qui ne sont jamais sans quelques prétentions à l'esprit.

Il ne jouait chez lui que petit jeu, et détroussait, comme on dit, à la volée, le novice qu'il rencontrait dans le cercle de ses amis. Une seule chose confondait mes idées, c'est que de tels brigands trouvassent des dupes, eux que la nature avait marqués au front du sceau de la réprobation. Avant de connaître ces vampires de la société, j'avais lu, du premier coup-d'œil, sur leurs traits, leurs inclinations criminelles. Je crois très fermement qu'une âme perverse se reflète dans la physionomie du méchant. Vous qui en doutez, regardez en face un hipocrite ou un escroc, et vous serez convaincus.

Voilà dans quelle société je m'étais résigné à vivre, par mon aveugle attachement à Grounia qui endormait ma

conscience avec des caresses, et obscurcissait les lumières de mon esprit par de faux raisonnemens que je n'avais pas le courage de réfuter. Le temps fuyait d'une aile rapide, et déjà il s'était écoulé près d'un an depuis que j'avais commencé à vivre de ma quote part dans le butin journalier des filoux. Un jour qu'il n'y avait pas de jeu chez Grounia à cause de l'absence de plusieurs riches pontes, Grounia me donna commission d'aller conférer avec Oudavitch au sujet de la perfidie de Zarêzine qui, depuis quelque temps, nous trompait indignement. Je trouvai chez Oudavitch le prince Ploutolenski, le comte Tonkovorine, Iadine, deux autres passés maîtres et une quinzaine de marchands parmi lesquels étaient plusieurs riches barbons.

Tous étaient en gaîté; ils ne faisaient que de revenir d'une partie de plaisir faite chez un traiteur hors de la ville. Des valets portaient de tous côtés, dans les appartemens, du Champagne et du Madère; des bohémiens et des bohémiennes ivres, allaient et venaient dans les chambres; les marchands protestaient entre eux de leur amitié de la façon la plus bruyante, tout en se rappelant les uns aux autres en détail de vieux griefs qu'il juraient d'oublier; des femmes regardaient à la dérobée à travers une porte entr'ouverte de l'arrière chambre; les joueurs en marchant de long en large, tenaient conseil, et échangeaient des signes; un joueur de harpe-couchée accordait son instrument dans l'antichambre. Je m'arrêtai à distance pour

considérer ce tableau, et je devinai aussitôt qu'après les libations, il y aurait des victimes immolées. Comme je comptais de l'œil les sacrificateurs, Oudavitch vint à moi et me coudoya significativement; je le suivis dans un couloir sombre, et là, il me dit à voix basse qu'il m'engageait à me conduire avec prudence, qu'il se préparait une superbe rafle et que j'y trouverais mon compte si je lui promettais de ne rien dire, nommément aux joueurs, de tout ce dont je pourrais être témoin. La curiosité me prit, je promis de me taire, et nous rentrâmes dans l'appartement. Oudavitch se donna beaucoup de mouvement et se mit à jouer le rôle d'un Amphitrion en gaîté; il prit tour à tour à bras le corps chacun de ses hôtes: il leur prodiguait

les embrassades et les tendresses, et criait à tue tête : « Messieurs ! qu'est-ce donc ? Avez-vous la pépie, ou faisons-nous pénitence ? Allons, hé ! du Champagne comme s'il en pleuvait ! Emporte ces godets, petit, et donne-nous les gobelets de nos grands-pères ! Ivan-Merculitch, avale moi cela d'un trait ; Semène-Patrikeïtch, Thomas-Nazaritch, buvez, buvez, frères ! Hé, toi, farceur, Pafnoutitch, ne finiras-tu pas de babiller ; bois donc, bois, te dis-je, et fais boire les autres ! Du vin, petit, du vin ; donne ici, portes-en là. Ne trouvez-vous pas que ce vin est bon ? Je l'ai fait venir moi-même de St.-Pétersbourg, de chez Boissonnet. Eh bien ! Stechka, chante-nous donc quelque chose de plus gai ; allons, toi, avec ta harpe-couchée,

joue-nous l'air favori d'Ivan-Merculitch ! Et vous, friponnes, Macha, Vaciliça, Paracha, dansez-nous en franches bohémiennes votre danse la plus vive ; j'entends qu'on divertisse ces messieurs. »

Pendant qu'Oudavitch parlait tantôt aux marchands, tantôt aux bohémiens, le vin coulait par torrens, et les autres pipeurs forçaient les hôtes d'Oudavitch à boire, par baisers, embrassades et prières. Comme toutes les têtes commençaient à tourner, Ivan-Merculitch, riche marchand à longue et large barbe, père de famille qui, chez lui, se nourrissait toute l'année de soupe aux choux et de gruaux, et buvait du kvass et de l'eau-de-vie amère (1), qui, pour dix co-

(1) On fait infuser différentes herbes dans

pecks égarés, querellait tous ses commis, et pour un rouble, bataillait jusqu'à la dernière extrêmité; mais qui, dans les auberges, vidait des caisses entières de vin de Champagne, et dans son ivresse perdait au jeu trente et quarante mille roubles; Ivan-Merculovitch, enfin, à qui Oudavitch faisait tant de cajoleries, s'avança vers lui, lui frappa familièrement sur l'épaule et lui dit : — Laissez-là tout votre bavardage. Allons..... une petite banque, Klim-Egoritch (1)! — J'ai peur, répondit Oudavitch. C'est que toi, Ivan-Merculitch, tu es un joueur désespérant, et tu rafles une banque d'un

de l'eau-de-vie de grain; ces infusions sont saines et apéritives, et de plus elles ne coûtent presque rien.

(1) Le même qu'Oudavitch.

seul coup de filet. Avec de tels malins il faut être bien sur ses gardes ; j'ai ouï dire que tu as gagné, au jeu de *gorka* (1), seize mille roubles à Sidor-Sidoritch. — Qu'est-ce que cela fait? je gagne et je perds ; allons, ne dis pas de folies, et fais la banque. — Une petite banque, n'est-ce pas? c'est convenu, dit finement Oudavitch. — Non, mon cher, non; s'il faut jouer petit jeu, je n'en suis pas. — Allons, je te sacrifierai dix mille roubles, dit Oudavitch ; et il fit préparer la table.

Les joueurs aussitôt parurent en démence ; ils ne pouvaient dissimuler leur joie ; ils étaient dans une agitation visi-

(1) *Gorka* est le jeu de *macao* que l'on jouait beaucoup autrefois en Russie. Le peuple le joue encore.

ble. Oudavitch mit son argent sur la table, s'assit, et se disposa à tailler. Mais avant qu'il eût pris les cartes, Iadine s'écria : « Du vin! du vin! Hé! du Champagne! » On apporta quelques bouteilles; Iadine se mit à verser lui-même à ceux qui entouraient la table de jeu, et l'on entraîna sous divers prétextes ceux qui ne jouaient pas, dans les autres chambres, où le prince Ploutolenski, le comte Tonkovorine et autres joueurs, leur proposèrent d'aller se divertir. Les marchands furent charmés qu'il s'offrît à eux une occasion de s'amuser avec des comtes et avec des princes, et cette compagnie s'écoula peu à peu sans accident. Iadine et Oudavitch recommencèrent à faire boire les tenans, et bientôt je vis qu'ils étaient dans une complète

ivresse ; ils pontaient sans choisir la carte, ils la retiraient lorsqu'il eût fallu la laisser, et ils faisaient machinalement tout ce que leur disait Oudavitch, qui écrivait sur leur compte ce qu'il lui plaisait ; il prenait lui-même leurs portefeuilles dans leurs poches, il jetait à droite ou à gauche deux cartes à la fois ; en un mot, il se conduisait avec les pontes comme avec des êtres privés de toute raison. Une telle ivresse me semblait fort étrange, et j'étais surtout confondu de l'impudence d'Oudavitch qui pillait ses hôtes, endormis à une table de jeu. Un des joueurs, pensant probablement que je coopérais à cet exploit, m'emmena dans la chambre voisine et me dit : — Notre cher Oudavitch est un diable et non pas un homme ! Il a mis

du *stramonium* dans son vin, il a enivré ses pigeonneaux, mais lui, il n'en souffle pas plus fort dans ses moustaches! Il a vidé les portefeuilles sans la moindre opposition, et de plus il a écrit des milliers de roubles sur le compte de chacun de ces oisons qui n'ont pas joué, qui n'ont point perdu. C'est un maître, le coquin, un grand maître! — En ce moment entrèrent dans la chambre le prince Ploutolenski et le comte Tonkovorine. — Est-ce fait, là-dedans? demanda le prince. — C'est fait, répondit mon camarade. — A merveille; pour nous, nous nous sommes séparés de force de ceux qui nous ont suivis dehors; ces maudits marchands voulaient revenir souper ici; faites donc fermer la porte cochère de peur que par hasard ils ne

rentrent par la cour. S'ils viennent sonner, frapper, qu'on leur dise que Klim-Egoritch est sorti, qu'il est en soirée chez le gouverneur, et qu'il n'y a plus personne à la maison. Ces badauds ne nous sont plus bons à rien puisque la proie est dans la gibecière.

Pendant ce temps là, Oudavitch ne quitta point sa place ; il tenait l'œil braqué sur les pontes assoupis de corps et d'esprit, comme un serpent sur sa victime ; et aussitôt que les joueurs eurent remarqué qu'ils commençaient à remuer sur leurs chaises, et que l'étourdissement se dissipait avec le sommeil, le prince Ploutolenski et le comte Tonkovorine s'assirent à la même table et se mirent à ponter comme si le jeu n'avait nullement été interrompu. — Eh bien !

eh bien! où en sont nos affaires? dit Ivan-Merculitch, en se réveillant et en s'essuyant le front; la tête m'a tourné tout-à-coup et j'ai été étourdi de telle sorte que le sommeil s'est emparé de moi. Allons, réglons nos comptes. — Soit. Tu es inscrit pour 23,327 roubles... et demi, dit froidement Oudavitch. — Comment cela! s'écria le marchand. — Comme il arrive quand on perd. Tu as perdu tout ton argent comptant; tu m'as fait écrire ce que voici; je suis sûr de toi, et je le serais de même pour un million; aussi ai-je fait ce que tu as voulu. — J'ai perdu mon argent comptant! dit le marchand en tirant son portefeuille; mais j'avais là 17,000 roubles! — Je n'ai pas encore compté, répondit Oudavitch avec le plus grand sang-froid.

Cependant les autres pontes se réveillèrent, réglèrent aussi leurs comptes, et furent très étonnés de voir tous leurs portefeuilles vides, et une dette inscrite pour chacun d'eux. Un jeune marchand de thé, à qui Oudavitch avait pris dix mille roubles dans son portefeuille, s'abandonna au désespoir; il pleurait, criait, et disait que c'en était fait de lui si le lendemain il ne payait une lettre de change échue. Oudavitch demeurait calme; mais Ivan-Merculitch et les autres étant venus à s'échauffer, à demander qu'on effaçât à la brosse et à l'éponge une dette dont ils ne sauraient rien se rappeler, le prince Ploutolenski et le comte Tonkovorine intervinrent et firent du bruit à leur tour. — Comment oses-tu dire dans une société *honorable* que

tu ne te souviens pas de ce que tu perds? Comme si nous n'avions pas été témoins de ce qui s'est passé! Ah, ah! Nous t'apprendrons à te conduire; tu ne sortiras pas d'ici vivant.—Les autres joueurs crièrent aussi, firent des reproches et des menaces, et dans le même instant une foule de laquais et de bohémiens parurent aux portes. Les marchands eurent peur et se radoucirent. L'affaire se termina à l'amiable. Ivan-Merculitch et ses camarades signèrent des lettres de change; Oudavitch prêta au marchand de thé 10,000 roubles, et reçut de lui une lettre de change de 20,000. Tout cela se fit dans la plus grande douceur. On servit le souper, les conviés, de chagrin, burent et mangèrent comme des ogres; quelques-uns d'eux, et entr'au-

tres Ivane-Merculitch, restèrent à la maison pour coucher, et cela dans un plein contentement, ayant déjà oublié argent et lettres-de-change. On me donna, sans cause ni raison, 4,000 roubles, et l'on exigea de nouveau ma parole de ne point divulguer l'aventure.

Milovidine m'avait écrit quelque tems après qu'il fut parti de Moscou pour aller à la recherche de sa femme; mais tous ses efforts n'avaient abouti à rien. Il y avait, enfin, plus de six mois que je ne recevais de lettres de lui; j'étais extrêmement inquiet du sort de mon ami, lorsque, en rentrant de chez Oudavitch, je trouvai chez moi avec une vive joie un gros paquet de Milovidine. Il m'annonçait qu'il avait enfin retrouvé sa chère

Pétronelle. Je vais consigner ici le texte même de sa lettre.

« Semblable au chevalier de la Triste Figure, j'ai erré en Pologne, toujours cherchant à savoir en quel lieu résidait la dame de mes pensées, ou si tu veux, ma femme. Il n'est rien que ne sachent les juifs ; c'est par eux que je sus qu'elle était dans les environs de Cracovie ; mais je ne pouvais encore découvrir son asyle. Le hasard, comme il arrive souvent, me servit mieux que toutes les peines que je prenais. Pétronelle était devenue sœur grise, ou sœur de la Miséricorde, et, pour faire une utile pénitence des fautes de sa jeunesse, elle s'était dévouée à l'humanité souffrante ; elle prodiguait ses soins aux malades d'un hôpital. Tu sais que les sœurs de la Miséricorde ne

sont liées par aucun vœu monastique, et qu'elles peuvent à leur gré changer de condition. Mais, j'eus beaucoup de peine à persuader à Pétronelle de me suivre et de rentrer dans le monde dont elle était dégoûtée. Il n'y a que les preuves irrécusables de mon amour pour elle, preuves déduites de la vie errante que j'avais menée pour la découvrir, qui la décidèrent à revenir à moi. Elle manifesta la plus vive satisfaction lorsque je lui appris ton changement de condition, et maintenant elle appelle sur toi les bénédictions du Tout-Puissant, en récompense de ce que tu as fait pour moi. Ses traits ont bien changé sans doute; mais, quoique moins jeune, elle est toujours belle. Sa légèreté d'esprit a disparu; elle est devenue sévère pour elle-même et

indulgente pour les autres, ce qui est fort remarquable, si tu songes que les femmes portent, en général, leur vanité jusque dans la pénitence même.

» Tu as sûrement envie de savoir ce qu'est devenu Gologordowski et sa famille. Mon beau-père, dépensant plus que ne lui permettaient ses moyens, faisant continuellement de nouvelles dettes et ne payant pas les anciennes, prenant toujours conseil du fermier-juif dans tous ses marchés, fut enfin obligé de se déclarer en faillite. Tu sais que, dans l'ancienne Pologne, ce sont les nobles eux-mêmes qui ont fait les lois de tout le royaume, et que, par conséquent, tout dans ces lois tend à l'avantage de la noblesse. Il semble qu'il n'y aurait eu rien de plus juste que de vendre le bien

du failli à l'enchère, et de satisfaire les créanciers au moyen du prix de la vente. L'équité demandant que les maîtres d'un bien ne pussent faire des dettes qui en excédassent la valeur intrinsèque, chaque propriété devrait avoir une valeur notoire, et chaque dette serait inscrite authentiquement dans un livre d'hypothèques. Il en résulterait que les créanciers n'auraient jamais rien à perdre si ce n'est, peut-être, l'intérêt de leurs créances. Mais, en Pologne, il n'en était pas ainsi; des hommes d'un esprit éclairé y avaient créé, sans doute, des réglemens sages sous le rapport politique; mais, quant aux dettes des nobles, à l'acquittement des impôts, et à d'autres affaires pécuniaires, un insensé *veto* dénaturait tout-à-coup les meilleurs projets de loi.

» Mon beau-père ayant fait banqueroute annonça l'*ex-divisio*, ou le partage de ses biens entre les créanciers, d'après les dispositions des lois de Lithuanie. Les créanciers élurent des arbitres parmi les nobles des environs, et mon beau-père nomma les siens. On forma aussitôt un greffe composé de régens (1) et de clercs ou copistes, et chaque partie choisit un avocat. Le bien fut mis en séquestre par le tribunal d'arbitrage, mais seulement pour la forme, et il fut réellement confié à la régie de ma belle-mère qui, vu la dot qu'elle avait apportée en se mariant, vu des lettres-de-change qui lui avaient été données la veille de la banqueroute, se trouvait aussi créancière

(1) Secrétaires ou greffiers du compromis.

de son mari. Juges-arbitres, régens et avocats, tous arrivèrent à l'époque dite, chacun amenant ses gens, ses chevaux et ses chiens. Il fallut nourrir et régaler tout ce monde aux frais d'un bien qui était la propriété des créanciers. L'affaire fut prolongée à l'infini, parce que les arbitres et les greffiers avaient pour agréable de vivre aux dépens d'autrui, au sein d'une société joyeuse. M. Gologordowski, pour mettre les juges dans ses intérêts, les traitait magnifiquement, au grand dépit et au détriment des créanciers; il convoquait à l'*ex-divisio* tous ceux de ses parens qui avaient des filles jolies; il donnait des bals, montait des parties de chasse et vivait plus gaîment qu'auparavant. Les juges jouaient aux cartes, faisaient les coquets, s'enmoura-

chaient, buvaient, dansaient; et la chancellerie seule travaillait quelque peu, à l'instigation des avocats qui avaient hâte d'en finir afin de toucher leurs émolumens. Enfin, après un laps de deux ans et demi, les arbitres prononcèrent. Le bien se trouva divisé, sur un plan semblable à un échiquier, et les parts en échurent aux créanciers selon la quotité de leurs créances. On livra à ma belle-mère la plus belle partie, qui valait le triple de son apport dotal. On donna à d'autres créanciers marquans, et parens de M. Gologordowski, les parts qui comprenaient les paysans (1), et l'on partagea entre les créanciers pauvres et absens, les marécages, les lieux

(1) Les paysans sont, comme je l'ai dit ailleurs, une propriété.

arides couverts de sables et de mauvaises herbes, en estimant cette terre infertile plus cher que les champs de l'Inde qui sont couverts de caneliers, de girofliers et de cannes à sucre. Mon beau-père devint beaucoup plus riche après l'*ex-divisio* qu'il ne l'était avant l'opération; en effet, ayant tiré de l'arbitrage la meilleure partie de la propriété, il se trouva avoir payé, avec des terrains stériles, des dettes qui excédaient du double la valeur totale du bien. Les créanciers, après avoir payé aux juges une somme équivalante aux intérêts de la dette, à la chancellerie ses appointemens, aux avocats leurs honoraires, aux géomètres ou arpenteurs leur salaire, au fisc le droit légal pour la propriété qu'ils venaient d'acquérir, se trouvèrent en-

tièrement ruinés. Quelques-uns retirèrent tout-à-fait leur demande pour s'épargner des déboursés plus grands que la créance.

» Gologordowski vécut peu de temps après cet heureux changement ; il mourut de la jaunisse, pour s'être irrité et dépité de ce que le maréchal de gouvernement, dont l'aïeul était un gentilhomme pauvre, qui avait servi sous l'aïeul de Gologordowski, siégeait plus haut que lui à l'église, et avait été invité à dîner chez le gouverneur, tandis que lui, Gologordowski, n'avait point eu le même honneur. Ses dernières paroles furent adressées au juif-fermier ; il lui dit : « Josse, c'en est fait de ce bas monde ! Jadis la foudre n'aurait osé effleurer la personne d'un gentilhomme

polonais (1), et aujourd'hui un gouverneur né d'un sang tatare, n'invite pas à dîner chez lui la perle de la noblesse polonaise, le plus illustre des rejetons de la race des Gologordowski !....... » Un sourire amer parut sur ses lèvres aussitôt qu'il eut prononcé ces derniers mots, et il rendit l'âme.

» Par bonheur, il arriva pour raison d'affaires, en Russie-blanche, un propriétaire du gouvernement de Grodno, nommé *Podkomore-Potchtivski*. Il devint amoureux de ma belle-sœur *Cécile*; et comme la race des Potchtivski n'était ni moins illustre ni moins nombreuse dans les gouvernemens de Grodno et de

---

(1) Cette pensée d'orgueil était devenue une sorte de préjugé parmi les nobles de Pologne.

Wilna, que la famille des Gologordowski en Russie-blanche, ma belle-mère n'hésita pas à donner sa fille au propriétaire amoureux. Pendant ce temps là, mes beaux-frères avaient achevé leur éducation dans le collége des Jésuites, où, du moins, il leur avait été inculqué des idées d'économie domestique. Ma belle-mère confia à ses fils la régie des biens, et se retira chez sa fille, dans le gouvernement de Grodno.

» Comme nous étions au courant de tout cela, nous nous rendîmes directement de Cracovie chez M. Potchtivski. Avant de pénétrer toutefois dans l'enclos de la maison de maître, nous descendîmes dans un cabaret pour réparer le désordre de notre toilette. Je remarquai, à ma grande surprise, que ce cabaret

avait plusieurs jolies chambres, tenues avec une propreté parfaite; qu'au lieu d'un juif, c'était un chrétien, un bon menuisier, qui était le maître du logis. Cet homme avait une chambre particulière où il se livrait aux travaux de son état, tandis que sa femme dirigeait le ménage et débitait l'eau-de-vie. — Et comment se fait-il que le maître de ce cabaret ne soit pas un juif? dis-je à l'hôtesse. — Notre maître a chassé les juifs de toutes ses propriétés, et il a défendu, non seulement qu'ils y vendissent de l'eau-de-vie, mais qu'ils vécussent même dans aucun de ses villages. Aussi, depuis dix ans, l'aisance s'est-elle répandue parmi nous au point qu'on nous porte envie dans tous les environs. — Il parait que votre maître a fort à cœur le

bien-être de ses paysans. — Il nous regarde comme ses enfans. Depuis dix années il est le maître, et en dix années il a amélioré tous ses champs, tant les siens propres que ceux de ses paysans; il a augmenté les troupeaux, il a donné des chevaux à ses paysans, leur a fait reconstruire leurs chaumières, a fondé une école pour eux, et s'est plus occupé de leur santé et de leur bien-être que de son propre bonheur; aussi est-il chéri et respecté de tout le monde.

» J'étais enchanté d'entendre parler ainsi de mon beau-frère, et nous nous hâtâmes de l'aller trouver chez lui. Je ne te décrirai pas la joie de Pétronelle, l'allégresse de sa mère et de sa sœur qui l'avaient crue morte. Cécile ne pouvait qu'être heureuse auprès d'un mari sage

et vertueux. Elle avait deux enfans charmans et se trouvait enceinte d'un troisième. Dès le premier jour je me fis un ami de Potchtivski. Il avait fait ses études à l'université de Wilna, et, après ses examens, avait reçu un diplôme de docteur en philosophie; il avait voyagé en Europe, et, de retour dans son pays, il s'était mis en devoir d'améliorer son bien patrimonial que ses tuteurs avaient laissé détériorer d'une manière criante pendant sa minorité. Potchtivski parle russe coulamment; il aime en général tous les dialectes slavons, et regarde toutes les races slavonnes comme sœurs, tous les Slaves comme des frères qui doivent s'aimer réciproquement et favoriser, par tous les moyens, la propagation des lumières, l'essor de la littérature, afin

que nous occupions une place honorable dans la république universelle des sciences et des lettres. Il n'avait ni cour, ni lever, ni plénipotentiaire, ni commissaires, ni confident, ni premier conseiller israélite, ni dettes, ni procès; il suivait un systême entièrement contraire à celui de M. Gologordowski. Ce dernier avait organisé le désordre, Potchtivski avait établi dans son patrimoine l'ordre le plus parfait.

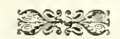
» Après deux mois de séjour chez mon estimable beau-frère, je reçus de Kief la nouvelle que Avdotia-Ivanovna, laquelle attendait impatiemment le décès de mon oncle pour faire exécuter son testament, avait été atteint de phtisie à force de crier, et qu'elle était morte avant mon oncle. Celui-ci est au déses-

poir de n'avoir plus personne pour le tourmenter. On dit que Lise, fille d'Avdotia-Ivanovna court à Kief avec son mari pour remplacer la défunte. D'après le conseil de mes amis, je me rends à Kief où je vais faire tout ce que je pourrai pour me réconcilier avec mon oncle. »

MILOVIDINE.

Ne songeant plus qu'à mener joyeuse vie, je saisis vers ce temps là une excellente occasion qui me fut offerte. Des jeunes gens de la meilleure société de Moscou se réunirent pour aller en partie de plaisir chez un jeune apprenti banqueroutier qui, ayant épuisé à la ville tout son esprit en inventions propres à hâter sa ruine, imagina un nouveau moyen de dissiper sa fortune dans un bien de campagne qu'il possédait près de

Moscou. Il y établit un théâtre, y forma une nombreuse meute de chasse, et fit de sa maison une sorte d'auberge où l'on ne payait pas. Aux grandes chasses participaient des dames, parentes du maître; elles y invitaient leurs connaissances, et Annette, cousine de Milovidine, me persuada de l'accompagner à l'une de ces parties. Mon absence ne devait pas durer plus de huit jours; je dis adieu à Grounia, et je me mis en route avec la jolie cousine de mon ami.



CHAPITRE XXVIII.

UN JEUNE SEIGNEUR. — COMÉDIEN DE SOCIÉTÉ. — ESCROCS EN DÉSARROI. — NOUVELLE PERFIDIE EN AMOUR. — L'HONNÊTE AGENT DE POLICE. — L'ÉGOISTE

La cousine Annette et moi, nous nous amusâmes beaucoup à la campagne. *Falaleï-Gloupachkine*, notre jeune hôte, voulait absolument jouer le rôle d'un lord anglais. Sa maison était décorée de meubles tirés de l'étranger, puis de ta-

bleaux, de statues et de magnifiques ouvrages en bronze. Il se trouvait dans son écurie plus de cent chevaux anglais; le chenil contenait plus de trois cents chiens de différentes races. Gloupachkine avait à son service une foule d'étrangers, Anglais, Allemands et Français. Il avait près de sa personne, en qualité de secrétaire particulier, un Français qui se donnait pour littérateur. Il payait à un Anglais de forts appointemens, dans l'unique vue de perfectionner sa propre prononciation dans la langue anglaise, par le moyen de la conversation. Un vieux fripon d'Italien demeurait comme ami dans la maison; il passait pour un grand connaisseur en fait de peinture, de musique et d'archéologie; il trafiquait de tableaux faits en

Italie par des écoliers, de faux antiques et de mosaïques; il prêtait sur gages et s'entremettait dans certaines affaires. Le bibliothécaire était un Allemand qui tenait beaucoup à sa place, moins pour son très modique salaire, que pour l'amour des catalogues qui abondaient dans la bibliothèque. Gloupachkine avait acheté une troupe entière de comédiens serfs à un amateur de l'art dramatique, nommé *Kharakhorine*, qui, après avoir gaspillé tout son bien, s'en consolait en jouant sur tous les théâtres d'amateurs, et dirigeait la troupe dont il avait été propriétaire et maître. L'orchestre de Gloupachkine était, de même, formé de musiciens serfs tirés de différens orchestres domestiques. Il y avait dans la maison environ cinq cents habi-

tans nourris à ses frais, et servant uniquement à ses plaisirs.

Il était difficile de ne pas rire en regardant l'air important d'un imberbe qui, dans sa folie, se croyant un grand homme, tranchait sur tout, discutait les intérêts politiques d'après les opinions de son *compagnon* l'Anglais, prononçait des arrêts littéraires sur la foi de son *ami* le Français, et dissertait sur les arts d'après les leçons de son *âme damnée* d'Italien. La plupart des personnes de notre société n'ayant aucune idée des objets sur lesquels discourait Gloupachkine, et ne connaissant des sciences que le nom, le regardaient comme un prodige d'érudition; et, en se repaissant des mets de sa table, ils s'écriaient : Que la Russie serait heureuse si Gloupachkine

était ministre! C'est bien ce qu'il pensait lui-même. Dans l'attente de la première dignité de l'empire, il s'était fait inscrire pour le service au Collége des affaires étrangères, pour traduire du russe en français. Il faut convenir que ses chefs avaient tout lieu d'être contens de lui; ses projets de notes étaient bien rédigés et sa besogne bien faite. Un *Étudiant*(1) pauvre, moyennant une légère somme, traduisait pour lui, mot à mot, en français les documens écrits en russe, et le *compagnon* (2) français corrigeait l'expression et donnait le tour à la phrase. C'est

(1) Un jeune russe possédant le grade d'Étudiant à l'université.

(2) Les jeunes gens riches qui ne sont plus d'âge à être gouvernés, se donnent quelquefois des *compagnons* étrangers.

ainsi que Gloupachkine, remplissant avec exactitude les ordres de ses chefs, acquérait le droit de solliciter des récompenses et de l'avancement. Il se flattait justement de l'espoir d'arriver aux grands emplois; il n'était pas le seul qui parvînt à se faire accorder des récompenses honorables par l'esprit et les travaux d'autrui; il n'était pas le seul qui passât pour un bon praticien et pour un grand politique, en répétant de mémoire les paroles de son *compagnon*.

Le matin nous allions à la chasse, puis nous dînions, ensuite nous assistions à la représentation de tragédies et de ballets dirigés par Kharakhorine; enfin, on jouait aux cartes, on dansait et on soupait. Il était impossible de s'ennuyer, parce que Kharakhorine, par la repré-

sentation de chaque tragédie, nous fournissait matière à rire pour des journées entières. Il était persuadé que dans le monde entier on ne trouverait pas un tragédien qui l'égalât en fait de déclamation. Il faisait d'horribles contorsions, se traînait sur les vers en rugissant comme un ours blessé, allait et venait sans cesse en agitant ses bras comme un insensé. Pour s'instruire à porter avec aisance l'habit des Grecs, des Romains et des marquis du dix-huitième siècle, il s'affublait toujours de son costume, dès le matin du jour de la représentation; il restait fardé et parlait d'un ton dramatique à tout le monde, même aux valets. On dit à ce sujet qu'un jour, devant remplir un des premiers rôles dans un spectacle d'amateurs, chez un particulier

des environs de Moscou, il partit dès le matin tout costumé. A la barrière on arrêta sa voiture pour lui demander son nom et son rang. Kharakhorine déclina son nom et sa qualité véritables, mais le sous-officier de garde, le prenant pour un histrion pseudonyme, le mena à la maison de détention du quartier; l'officier de police qui était de service, sans vouloir écouter ses raisons, le transféra immédiatement à la maison des fous, où l'on retint le pauvre Kharakhorine jusqu'à ce que ses amis l'eussent tiré d'affaire en convainquant l'autorité qu'il n'était point un fou, mais seulement un sot. Kharakhorine avait formé toute sa troupe à son système de déclamation, d'où il résultait des effets extraordinaires; les spectateurs ne pouvaient s'em-

pêcher de rire à la tragédie et de pleurer à la comédie. Ses ballets consistaient en une suite de sauts et de bonds. Je serais resté peut-être quinze jours chez Gloupachkine; mais, par malheur, on me faisait faire chambre commune avec Kharakhorine, et celui-ci m'assiégea si opiniâtrément de la lecture d'une éternelle dissertation sur l'art dramatique, basé, selon lui, sur le patriotisme, que je pris en dégoût tous les amusemens de la maison, et que, dès le sixième jour, je m'enfuis à Moscou.

A peine fus-je rentré chez moi que Pétrof vint me dire qu'un employé de la police venait à la maison, plusieurs fois le jour, demander si j'étais de retour, afin de s'expliquer avec moi sur une certaine affaire. Je me fis donner du thé, et,

au moment où j'allais porter la tasse à ma bouche, Pétrof annonça l'officier de police, qui demandait la permission d'entrer. Il entra timidement et me salua avec assez d'aisance ; sa physionomie n'était pas expressive, mais la simplicité de ses manières, et je ne sais quel air de bonté, prévenaient en sa faveur. Son uniforme était usé comme le pavé des rues, son chapeau datait du dernier siècle, et la garde de son épée paraissait toute noire. Il me dit : — Mon chef a eu une conférence avec le vôtre à votre sujet ; je voudrais ne point vous importuner, monsieur, mais il m'a été enjoint de vous donner lecture de diverses questions auxquelles vous êtes tenu de répondre sans délai. — Et de quoi s'agit-il ? demandai-je avec inquiétude. —

Soyez calme, répondit l'officier de police; asseyons-nous, s'il vous plaît, et nous lirons ensemble ce papier.

Pétrof apporta l'encrier, et je répondis successivement aux questions suivantes : — Y a-t-il longtemps que le secrétaire de collége (1) Wyjighine connaît l'actrice Agraféna Stépanovna Primankina (2)? — Depuis l'enfance. J'ai fait connaissance avec elle du vivant de feu sa mère, veuve du conseiller titulaire Chtocine. — Y a-t-il longtemps que le sieur Wyjighine connaît le prince Ploutolenski, le comte Tonkovorine, Zarézine, Oudavitch et Iadine? — J'ai fait connaissance avec eux il y a dix-huit

---

(1) Rang civil.

(2) Grounia.

mois chez l'actrice Primankina. — Wyjighine a-t-il connaissance d'un dessein formé par les individus ci-dessus dénommés pour gagner à coup sûr les deux frères Dourindin, tous deux récemment émancipés de tutelle, et nantis de trois cent mille roubles, qu'ils ont empruntés sous hypothèque au conseil de tutelle? — Je n'en ai rien su; et c'est pour la première fois que j'entends parler et des Dourindin et du complot tramé contre eux. — Le sieur Wyjighine s'est-il trouvé chez la susdite Primankina, lorsque les individus ci-dessus nommés se sont mis à jouer, lorsqu'ils ont enivré les Dourindin au moyen d'un breuvage nuisible, et lorsqu'ensuite il y eut une rixe dans laquelle Zarézine eut l'œil gauche crevé, Iadine le nez écrasé, le

prince Ploutolenski le *favori* arraché, Oudavitch le front meurtri d'un coup de bouteille, le comte Tonkovorine l'index de la main gauche fracassé, et lorsque les Dourindin ont reçu à la tête et dans la poitrine de dangereuses blessures dont ils sont alités, malades et presque mourants? — Je n'ai pas été témoin de cette rixe; je me trouvais à la campagne, chez M. Gloupachkine, et je ne fais que de rentrer dans Moscou, après six jours d'absence. — Le sieur Wyjighine sait-il en quel lieu se dérobe aux poursuites de la police la susdite actrice Primankina, accusée par tous les individus en cause d'avoir attiré chez elle les frères Dourindin, de les avoir enivrés avec des sucs d'herbes, et d'avoir excité les susdits Ploutolenski,

Tonkovorine, Zarézine, Oudavitch et Iadine à gagner l'argent des Dourindin, et enfin d'avoir fomenté une querelle sur ce que les Dourindin ne voulaient point payer ce qu'ils avaient perdu?

A cette question la plume me tomba de la main.—Quoi! Grounia a disparu; elle m'abandonne....! m'écriai-je douloureusement en cachant mon visage dans mes mains. —Chtocine, soi-disant Primankina, est partie; elle n'est plus à Moscou; on ne sait où elle s'est retirée, répondit froidement l'officier de police; et comme, d'après la déposition de ses domestiques, vous lui faisiez visite chaque jour deux ou trois fois, comme vous viviez avec elle sur le pied de l'intimité, l'autorité juge à propos de vous faire déclarer si vous avez ou non connais-

sance, soit du fait principal, soit du refuge de la susdite Primankina. — Je ne sais absolument rien, et vous voyez dans quel état me jette la nouvelle du malheur de cette femme que j'aime et à laquelle je voulais offrir ma main. En la perdant, il me semble que je perds le bonheur. — J'ai déja relaté dans mon procès-verbal l'étonnement que vous a causé cette nouvelle, et je crois que cette démonstration prouve suffisamment que vous ignorez ce qui s'est passé.

Pendant que l'employé de la police écrivait et mettait en ordre ses papiers, je me tranquilisai un peu en songeant que, dans cette affaire scandaleuse, il était fort heureux pour Grounia qu'elle eût échappé aux poursuites de la police.

Ce qui me consolait encore, c'est de penser que peut-être cette circonstance lui ferait revenir en mémoire mes conseils, et la conduirait dans les voies de l'honnêteté. J'espérais de la retrouver, de la ramener, de la justifier par l'entremise des personnes de ma connaissance; bref, mon chagrin s'était changé tout-à-coup en une sorte de joie. —M. l'officier, dis-je, je suis prêt à confirmer par serment ma déposition; et je vous le déclare franchement, à vous, c'est mon absence qui seule m'a sauvé. Si je me fusse trouvé à Moscou, peut-être malgré moi aurais-je été entraîné, et je serais aujourd'hui gravement compromis. Reposez-vous; prenez avec moi une tasse de thé, et veuillez me conter les détails de cette fâcheuse histoire. —

Vous me semblez être un homme bon et franc, dit l'officier de police; je serai doncs incère, et je vous parlerai avec d'autant plus de confiance que, dans votre voisinage, tout le monde dit du bien de vous; il est même relaté dans le procès-verbal d'enquête, que vous passez pour un homme généreux, bienfaisant et paisible. Pétrof, votre domestique, jure à qui veut l'entendre, que, dans tout Moscou, il n'est pas de bons maîtres qui puissent vous être comparés.— Je vous remercie du préambule, mais dites, dites ce que vous savez; satisfaites ma curiosité; je vous en saurai un gré infini.

L'employé de la police se leva, alla sur la pointe des pieds à la porte, regarda à droite et à gauche dans la cham-

bre voisine, puis il revint lentement à sa place, et, après avoir encore jeté les yeux de tous les côtés, il me dit à demi-voix : « Je suis un humble agent de la police, chargé de l'inspection d'un quartier de Moscou, simple exécuteur des ordres de l'autorité; mais, grâce à Dieu, je ne suis ni aveugle ni sourd, j'ai un esprit clairvoyant et une conscience pure. Vous me regardez avec surprise; ce que je dis vous étonne, monsieur; ce mot de conscience vous paraît étrange en ma bouche... Eh bien! oui, monsieur, une conscience pure; aussi, vous voyez....... (En disant ces derniers mots, il me montrait son uniforme rapiécé et son chapeau roux de vieillesse.) Mon supérieur immédiat savait que, dans la maison de Priman-

kina, on jouait gros jeu, et que les escrocs les plus fameux de Moscou s'y rassemblaient pour faire des dupes. Mais ces escrocs sont les serfs dont il tire le plus beau de ses revenus; il les ménage comme un bon propriétaire ménage ses meilleurs paysans, et malgré tous mes rapports, l'escroquerie avait toujours beau jeu. On aurait de même passé sous silence l'affaire des Dourindin, si la plainte n'eut été présentée par leur oncle, homme en crédit, qui, par menaces et par argent, mit Zarezine dans la nécessité de se reconnaître coupable. Oudavitch proposa alors à ses camarades et à mon chef immédiat de faire tomber toute la faute sur Agraféna Stépanovna, alléguant qu'on pourrait trouver une autre maison pour le jeu, mais que si

l'on perdait les pipeurs les plus subtils, aucune apparence de pouvoir les remplacer. Ils firent aussitôt donner avis, par un tiers, à Grounia de se dérober promptement, et l'affaire prit une autre tournure. Mais, comme il fallait absolument trouver un coupable et le punir, afin de calmer les Dourindin, on marqua pour victime le traître Zarêzine; on le chassa de la ville, et l'on mit Iadine au corps-de-garde. On n'inquiéta point les autres, et Oudavitch demeura sain et sauf, jusqu'à ce que la providence en dispose autrement. Ivane-Ivanovitch, je sais tout, et si vous faites cas d'un bon conseil vous renoncerez à toute relation avec ces monstres qui feraient bientôt peser sur vous la responsabilité de leurs méfaits. Oubliez, croyez-moi, une fem-

me trompeuse, oubliez cette comédienne trop séduisante qui, en vous prodiguant les caresses, aimait en secret un jeune français, un commis voyageant en Russie pour les affaires d'une manufacture française, et avec qui elle est en ce moment sur la route de Paris. » J'interrompis l'employé de police et m'écriai : — Ah ! cessez ; c'en est trop ; vous me faites mourir !... L'amour propre offensé, les sentimens froissés, me jetèrent dans un trouble affreux. Par bonheur des larmes s'échappèrent de mes yeux, et je me trouvai quelque peu soulagé. — Serait-il vrai ? Grounia est partie pour Paris ! — N'en doutez pas ; elle est partie. Je me suis fait raconter la chose par Catherine, sa femme de chambre, qui est la fiancée de notre sous-officier. Elle

prétend que Grounia vous aime beaucoup, mais que vous êtes trop tendre, et que votre jalousie la tourmentait; au lieu que le jeune français était si gai, si léger que, bien loin de faire le jaloux, il s'amusait des conquêtes de Grounia. Enfin elle le préfère, ce qui n'empêche pas qu'elle ne vous ait donné des regrets en partant avec lui.

Je fus à la torture en écoutant ces explications, mais ma fierté naturelle et un reste de sens commun vinrent à mon aide; je gardai un moment le silence, je me remis de mon émotion et dis : — Comment se fait-il que vous m'ayez fait subir un interrogatoire, vous qui savez que je suis étranger à l'affaire des Dourindin et que j'ignorais la fuite de Grounia. — C'est la forme, monsieur, c'est la forme.

Mon chef, pour montrer son empressement, son zèle à découvrir la vérité entasse autant de noms-propres qu'il peut, et recueille un volume de dépositions. En effet, on jugera de l'exactitude de l'enquête d'après le nombre des personnes interrogées et d'après la masse des papiers.

Comme je n'étais pas disposé à rester seul, j'invitai l'officier de police à souper chez moi. Il y consentit, et pendant que Pétrof mettait le couvert, je me promenai à grands pas dans la chambre en réfléchissant sur ma situation et sur cette nouvelle trahison de Grounia qui, pour la seconde fois, me jetait dans le malheur. A la première fois, j'avais perdu la liberté et presque la vie par amour pour elle; maintenant,

privé par elle de mon capital, j'avais été sur le point de perdre l'honneur, j'avais vécu dans une société d'escrocs, je m'étais fait leur complice, ou du moins leur confident, leur salarié. Et pour quoi? pour l'amour d'une infidèle, indigne de tout amour véritable, incapable de concevoir un sentiment élevé! Non, non, pensais-je, il est temps de devenir homme, de me rendre digne du noble sang des Miloslavski. Je veux dompter mes passions, et pour premier sacrifice, j'abjure l'amour que j'eus pour Grounia.

Je fus, pour cette fois, constant à mes principes, parce que Grounia était loin. Je ne sais ce qu'il en aurait été si, pendant que les passions luttaient encore au dedans de moi, elle se fût présentée à ma vue dans tout l'éclat de sa beauté,

avec l'attrait magique de son éloquence, avec ses irrésistibles caresses. Enfin après avoir pleuré, gémi, murmuré, maudit le monde, les hommes et surtout les femmes, assez mal à propos cette fois, il est vrai, j'allai à l'officier de police et mis ma main dans la sienne, ou plutôt dans un gant bien sale, et lui dis : « Je vous remercie de vos bons conseils ; dès aujourd'hui, je deviens un tout autre homme, et je triomphe de moi-même ! »

Ne pouvant rien manger, je pris plaisir à voir l'appétit du bon officier de police. Pour me distraire, je le priai de me raconter à quelle occasion il avait pris du service dans la police, comment il se faisait qu'il n'obtenait point d'avancement, et que sa conscience, flottant comme sur une mer houleuse et couverte

d'écueils, avait échappé au naufrage. *Archippe Archipytch* vida son verre, toussa, redressa son col et sa cravate, et commença son récit :

« Je suis de ces gens qui croient que le destin d'un homme est écrit dans le ciel, et qu'il ne saurait s'y soustraire. Mon père n'est point né libre, mais comme la riche dame à qui il appartenait fut satisfaite du zèle qu'il déploya à son service comme intendant, elle lui donna la liberté à lui et à sa famille. Nous étions deux frères, nous avions perdu notre mère dès l'enfance. Comme personne n'avait l'œil sur nous dans la maison, nous avions grandi dans l'état d'indépendance. Le plus grand plaisir de mon enfance avait été de livrer une guerre d'escarmouches aux agens de la

police. Je leur lançais une grêle de pierres de derrière le coin d'une rue, je leur prenais le pied dans un nœud coulant, lorsque quelqu'un d'entr'eux venait à passer devant notre porte cochère; je leur versais de l'eau sur la tête, et leur faisais cent autres tours de cette espèce. La haine que j'avais pour eux venait de ce qu'un jour ils avaient arrêté mon père, et que, comme il se plaignait, ils l'avaient traité fort malhonnêtement, c'est-à-dire lui avaient donné des coups et pris son argent, le tout pour une faute qu'un autre avait faite. En punition de ma vengeance enfantine, me voici pour la vie aux prises avec la police, et je finirai probablement quelque jour par mourir de faim, comme employé dans la Maison des Arrêts pour délits de police.

» Mon père chargea un marguillier de nous apprendre à lire, à écrire, à compter et à parler correctement ; mais comme notre guide savait lui-même fort peu de choses, il ne pouvait nous en apprendre beaucoup ; et d'ailleurs chacun a son talent; je devais rester illétré. Je sais écrire, je lis, je m'exprime tant bien que mal; du moins y a-t-il des personnes qui m'écoutent volontiers ; mais dès qu'il faut jeter sur le papier ce que je trouve facile à dire de vive voix, ma tête se brouille et je ne puis m'en tirer. Je me bats en vain les flancs contre la table, comme le poisson sous la glace, la plume me refuse son office. C'est peu que je sois brouillé avec les virgules, les tréma, les points et les guillemets, car les plus habiles dans le service auquel

j'appartiens n'en savent pas davantage; mais, le mal est que je ne puis écrire comme je pense et comme je pourrais parler.

» Comme mon intention n'était pas de rester au service domestique, je ne sus que faire de moi après la mort de mon père, qui, ayant toujours vécu dans la crainte de Dieu, ne nous laissa pas un rouble vaillant, après avoir régi durant trente années la maison de sa maîtresse. Mon frère aîné entra au service comme écrivain de greffe près le tribunal de première instance, et s'arrangea si bien dans son emploi qu'il passa pour un homme instruit. De mon côté, je me procurai une place au Grenier d'abondance de la ville, par la protection du maire, qui avait connu feu mon père. Cepen-

dant, mon emploi me donnait à peine le pain quotidien. Heureusement le fils aîné de notre ci-devant maîtresse, après avoir servi dans les armées, fut nommé maître de police de la ville de Moscou. Je me présentai à lui, je lui exposai ma situation et sollicitai sa protection. Il m'attacha à sa chancellerie et m'employa de temps en temps en service extraordinaire.

» *Poriadkine* était un homme probe, aimant la vérité, voulant le bien, le faisant tant qu'il pouvait, et même en recherchant l'occasion. Mais un homme, eût-il un cerveau large de sept empans, eût-il un cœur deux fois grand comme une guérite (1), s'il est seul, si personne

(1) Au coin des rues, de distance en distance

ne le seconde, il ne fera rien et il ne gagnera pour sa peine que l'étisie, comme il est arrivé au bon Poriadkine. « Archipytch, me dit-il un jour, je te connais maintenant pour un honnête homme. Observe, examine et me découvre toute espèce de désordre; prière faite à Dieu et service rendu au tsar ne sont jamais perdus. Souviens-toi que les fonctions d'un employé de la police, d'un conservateur de la paix et de la sécurité des citoyens, sont des fonctions honorables, si le fonctionnaire, petit ou grand, a de la

---

sont placées des guérites fermées, contenant un fourneau et servant de logement à deux vétérans, qui sont tour à tour en sentinelle devant la porte. Ces vétérans sont, pour ainsi dire, des yeux que la police tient ouverts jour et nuit sur les rues et places de la ville.

conscience en tout ce qu'il fait, s'il craint la loi et s'il la fait craindre. Quant aux hommes, n'appréhende rien de leur part; je serai ton égide. »

» Je fus bientôt au courant de toutes les affaires de notre compétence, et je me lançai. Ma première découverte fut que le secrétaire de Poriadkine prélevait une sorte d'amende secrète sur des serviteurs de l'état, sur des fermiers, sur des marchands et boutiquiers, comme si cet argent devait sous main passer dans la poche de son chef. Nous nous rendîmes de nuit chez le secrétaire; nous visitâmes ses commodes, et nous trouvâmes beaucoup d'argent, des billets de la caisse de dépôt et une correspondance avec diverses personnes. Nous le questionnâmes, et comme il ne put faire con-

naître et prouver les moyens honnêtes par lesquels il aurait pu rassembler une si forte somme en si peu de temps, cet argent fut donné à la Cour de l'Inspection publique, et le secrétaire fut destitué. J'informai Poriadkine qu'un officier de police accordait secrètement des délais pour l'acquittement des dettes qu'il était chargé de recouvrer et pour l'inscription hypothécaire des biens après la décision des tribunaux; qu'il battait les gardiens ou portiers des maisons (1) dont les maîtres ne lui faisaient point de largesses; qu'il levait un tribut arbitraire sur les boutiquiers, sur les marchands de vin et sur les bouchers, moyennant

(1) Ces gardiens sont tenus de balayer la rue, de faire écouler les eaux de pluie, etc., etc.

quoi il leur donnait pleine licence de débiter de mauvaises marchandises, des viandes gâtées et des vins frelatés. Cet employé fut aussi destitué. Je fis savoir à mon patron qu'un certain lieu servait de repaire et d'asile à des voleurs, au vu et su d'un autre officier de police qui n'en livrait quelques-uns en holocauste à la loi que quand une affaire devenait trop publique, et quand il fallait se distinguer en trouvant promptement des effets dérobés chez des personnages de marque. L'officier de police fut mis en jugement, les voleurs furent saisis et envoyés aux mines en Sibérie. Je découvris qu'en plusieurs cabarets on laissait entrer les soldats, et que la police ne saisissait, parmi les cabaretiers, que ceux qui étaient dénoncés par les commis des

fermiers mêmes dans le cas de délits privés et personnels. L'abus fut réprimé et les coupables punis. Je découvris des gens qui donnaient refuge aux filous, d'autres qui dénaturaient les objets volés, d'autres encore qui en faisaient trafic; je découvris des relations suivies entre des voleurs laissés libres et ceux qui étaient en prison: par là je fis tarir une source de revenus abondans pour beaucoup de personnes. Enfin, j'entrepris une affaire désespérée. Le bon Poriadkine, comme homme, avait ses faiblesses; il était épris d'une femme indigne d'occuper une place dans un cœur élevé. Cette femme se faisait payer pour, dans les momens de faiblesse, tromper mon estimable chef, à qui elle présentait les choses sous un faux jour, favorable à ses

intentions. Je recueillis des preuves irrécusables de l'avarice et de la duplicité de cette femme astucieuse, et je les livrai à Poriadkine. Le malheureux! il pleura, mais il surmonta sa passion; il abandonna celle qui vendait son honneur. Bref, en trois ans, grâce à lui, j'eus le rang de conseiller titulaire; il me donna la croix que voici et me nomma commissaire du meilleur quartier de la ville.

» Vous pouvez bien penser que tous mes camarades me regardèrent comme un épouvantail, et qu'ils m'auraient avec plaisir retranché de ce monde. Ils ont par divers moyens essayé de me perdre, mais tant que Poriadkine a vécu, tous leurs complots sont restés inutiles. Je tenais une conduite honorable, j'étais entièrement désintéressé, et comme mes

appointemens étaient loin de suffire pour mon entretien, parce qu'il fallait nourrir des chevaux pour mes courses, et toujours être vêtu proprement, Poriadkine m'autorisa à recevoir les dons volontaires des personnes reconnaissantes, lorsque j'aurais découvert à un débiteur un bien secret acquis par contre-lettres, ou lorsque j'aurais opéré le recouvrement de créances désespérées ou retrouvé des objets dérobés. Il me permit, en outre, de garder pour moi les objets de contrebande que je confisquerais, les amendes que j'imposerais pour cause de négligence, et toutes choses semblables. Poriadkine, comme je l'ai dit, ne put vivre longtemps à lutter contre des milliers d'abus de tout genre. L'ardeur de son caractère, son zèle, ses travaux et les inquié-

tudes ruinèrent sa santé. Il mourut, et, en le perdant, je perdis tout.

» Son successeur fut aussi un homme bien intentionné, mais il avait ses gens de confiance, dont l'intérêt était de me perdre. Il ne me connaissait pas, et il en crut mes ennemis. On me tendit des piéges. Ils firent affluer dans mon quartier les voleurs par centaines, ils y traînèrent mystérieusement des corps morts trouvés dans d'autres parties de Moscou; ils m'accablèrent d'accusations mensongères, correspondirent entr'eux à mon sujet, et finirent par m'enlacer dans un filet inextricable de petites chicanes. Il fallut bien qu'on me destituât, et toutefois on eut la charité de me donner une place d'officier de quartier ; mais on y mit pour condition que je ne verrais pas

plus loin que le bout de mon nez, que je me boucherais les oreilles, et que ma langue resterait immobile. Voilà quinze ans que je vis au jour le jour, que je substante mon corps où et comme je puis, chez les honnêtes gens, et que j'ai à peine de quoi couvrir ma nudité, tandis qu'hier encore la femme de mon supérieur le commissaire (l'un de ceux qui m'ont succédé dans mon ancienne place, un homme qui, il y a trois ans, n'avait pas de quoi s'acheter du tabac), cette femme, dis-je, avait hier sur elle des brillans pour une valeur de douze mille roubles, et un châle turc de deux mille cinq cents. « Souffre, Cosaque, et tu seras Ataman », dit le proverbe.

» A cette époque mon frère devint un homme riche et considérable; il obtint

l'emploi le plus important près d'un grand fonctionnaire de St.-Pétersbourg, et il dirige les affaires du département de son chef. Je lui écrivis une lettre pour lui demander la permission de me rendre chez lui, à St.-Pétersbourg, où j'espérais me faire accorder un petit emploi en m'adressant à son patron. Il me fit une réponse que je porte constamment dans mon porte-feuille, parce que je n'ai rien de plus à y mettre; et d'ailleurs cette réponse est curieuse à lire, je ne crains pas de vous la montrer. »

Archippe Archipytch tira d'un vieux porte-feuille une lettre qu'il me donna à lire. En voici le contenu:

« *Mon cher frère*, tu désires te rendre à St.-Pétersbourg et demeurer chez moi. C'est une chose impossible. Je suis

contraint à dépenser tant d'argent, avec une nombreuse famille, dans le cercle brillant de mes connaissances, que je serais bien embarrassé de te donner un seul kopeck pour tes frais de voyage. Mon logement, il est vrai, m'est fourni par la couronne, et il est grand en apparence; mais il est distribué de telle sorte que je ne saurais où te faire placer un lit, mon bien-aimé frère. Une chambre est mon cabinet, une autre le boudoir de ma femme, une troisième la chambre à coucher, une quatrième le salon; dans la cinquième dorment mes filles, dans la sixième mes deux fils; la septième est le cabinet d'étude de mes filles, la huitième celui de mes fils; la neuvième est un petit salon, la dixième la salle à manger; dans la onzième vit

une dame française, gouvernante de mes filles, dans la douzième le gouverneur français; la treizième est celle des servantes, la quatorzième celle de mes deux écrivains; la quinzième est l'antichambre, la seizième est la garderobe, la dix-septième le dépôt des papiers, la dix-huitième une petite salle pour les solliciteurs avec qui il est bon de s'expliquer tour à tour en tête à tête. Au rez-de-chaussée sont les chambres des domestiques, du cocher et des gens de basse-cour; il s'y trouve encore l'office, la décharge, la blanchisserie et les cuisines; en un mot, il n'existe pas chez moi un seul coin où je puisse fourrer, ni toi, mon bien-aimé frère, ni qui que ce soit. A ma table prennent place chaque jour les huit personnes qui composent

ma famille, puis mon secrétaire, puis l'employé de service, puis deux jeunes nobles que l'on m'a confiés pour que je les produise dans le monde, et en outre je dois toujours avoir trois ou quatre couverts de plus sur le buffet, pour le cas où il survient des convives inattendus. Il fait cher vivre, les revenus ne sont pas grands ; ainsi, malgré le plaisir que j'aurais à partager avec toi jusqu'à mon dernier morceau de pain, je suis obligé, vois-tu, mon cher frère, de céder aux circonstances. Mes enfans sont élevés d'après le système moderne ; ils parlent tous plusieurs langues, ils voient habituellement les grands et les riches ; tu sens bien toi-même que l'apparition d'un oncle pauvre, d'un ex-employé de la police, leur serait désagréable, mon

ami, et cela pourrait leur nuire dans l'opinion du monde. Quant à l'emploi que tu voudrais obtenir par l'entremise de mon protecteur, de mon bienfaiteur, je te dirai franchement, mon bien-aimé frère, que je ne puis te servir en cela comme je le voudrais. Mon bienfaiteur n'aime pas qu'on lui adresse des demandes, et encore moins souffre-t-il qu'on le sollicite en faveur d'un homme quel qu'il soit. Sa faveur ne tombe autour de lui que goutte à goutte, et je la dois ménager pour moi et pour mes enfans, comme ferait à ma place tout bon père de famille et tout homme moral. Reste à Moscou, mon frère bien-aimé, et remets-toi de tout à Dieu, que je ne cesserai de prier pour qu'il te range sous sa main droite, et fasse descendre sur toi

tous les biens de la terre; c'est ce que désire sincèrement celui qui t'aime avec tendresse, ton frère tout dévoué;

PANTÉLEÏMON.

» *P. S.* Ne te donne plus la peine de m'écrire, cher et bien-aimé frère; les frais de poste ne laissent pas que d'être une dépense, et d'ailleurs j'ai tant d'affaires qu'en vérité je ne pourrais, les trois quarts du temps, te répondre. Je m'informerai de ta précieuse santé près des personnes qui viennent de Moscou. Nos amis communs prétendent que tu as eu une belle occasion de faire fortune; ils te reprochent de l'avoir laissé échapper, et, qui plus est, de t'être fait beaucoup d'ennemis. Ceux-ci peuvent me nuire à moi-même s'ils apprennent que je te soutiens. Je te prie donc, mon ami,

de ne dire à personne que nous sommes frères; dis.... que nous portons un même nom de famille. Je suis sûr que, par amour fraternel, tu feras cela pour moi, en attendant que j'aie rencontré l'occasion de te rendre service. »

L'excellent frère! m'écriai-je en rendant la lettre de Pantéleïmon à Archippe Archipytch, qui la remit dans son porte-feuille en souriant; et il allait se retirer. Je m'élançai dans mon cabinet, je pris un billet de cent roubles; et, rentrant aussitôt dans la chambre, je priai Archippe d'accepter l'humble offrande d'un ami. Il refusa en disant : « Si je ne fusse point venu chez vous pour affaire de service, croyez que j'aurais accepté; mais, je dois repousser votre offre, quoique faite de bon cœur, parce que, dans

l'exercice de mes fonctions, ma conscience souffrirait à recevoir autre chose que ce que la loi m'alloue. » Je pressai le vertueux Archippe contre mon sein, en l'assurant que tant de probité aurait tôt ou tard sa récompense. Il éleva le doigt vers le ciel et dit : « Ma récompense est là-haut! »



CHAPITRE XXIX.

PROJETS DE MARIAGE. — UN SECRÉTAIRE PRÈS LES COURS DE JUSTICE. — BANQUET CHEZ UN RICHE MARCHAND.

Étant allé au couvent faire visite à ma mère, je fus étrangement surpris de voir qu'elle sût tout ce qui s'était passé chez Grounia, l'attachement que j'avais pour cette femme et jusqu'à la vie que je menais à cause d'elle. Elle me conjura avec larmes d'être plus prudent dans le choix de mes amis, et d'embrasser, pour

gagner ma subsistance, un genre de vie moins dangereux qu'une communauté d'intérêts avec des escrocs. Je promis de mieux vivre, et je parlai en cela très sincèrement. Ne pouvant contenir ma curiosité, je lui demandai comment il se pouvait faire que, vivant retirée du monde, elle eût appris quels moyens j'avais employés pour exister et quelle liaison j'avais formée avec Grounia. « L'air semble transporter ici les nouvelles de la ville, mon cher Ivane, répondit ma mère; nos religieuses visitent beaucoup de femmes pieuses de Moscou; celles-ci viennent aussi nous voir, et il ne se peut qu'une nouvelle de la cité ne passe à travers la clôture du couvent. » Je tremblai que le bruit de la dernière aventure de Grounia où mon nom se

trouvait mêlé, ne se fût répandu par toute la ville. Plein d'inquiétude, je quittai ma mère pour aller me présenter à la soirée d'un grand seigneur retiré du service, dont le fils jouait à son tour un rôle brillant à Saint-Pétersbourg, ce qui faisait que tout Moscou affluait chez le père. Je ne pus entrer dans le salon sans éprouver un frémissement de crainte; toute l'assemblée me regardait avec curiosité, on chuchottait, et chacun paraissait surpris de me voir. Un de mes amis me prit à part et me demanda ce qui m'était arrivé, s'il était vrai ou non que je fusse compromis dans une affaire désagréable à cause de ma liaison avec une actrice qui dernièrement avait pris la fuite. Je répondis d'un ton assuré que je ne savais rien

de tout cela, que j'avais passé toute une semaine chez Gloupachkine, et qu'en revenant à Moscou j'avais ouï dire indirectement que l'actrice Primankina était sortie secrètement de Moscou à la suite d'une rixe qui avait eu lieu chez elle, entre des joueurs. J'avais dit cela tout haut avec intention; aussitôt il se forma autour de moi un cercle dans lequel je racontai certains détails de l'aventure, ornant mon récit de bons mots et de calembours, avec une gaîté bien jouée; enfin je présentai l'affaire sous un aspect risible. Il fut alors reconnu dans toute l'assemblée que je n'avais été pour rien là dedans, et tous les doutes qu'on avait sur moi s'évanouirent. Les dames proclamèrent mon innocence, et les jeunes gens allèrent jusqu'à m'envier le bon-

heur de passer pour avoir eu une liaison intime avec une comédienne pétrie de grâces et de talens. La cousine Annette, qui était survenue tandis que je parlais, ne me trouva justifié que sur un seul point; elle saisit le moment de me parler en tête à tête, et me dit d'un ton de voix amical : « Cher Wyjighine, je sais tout et je vous pardonne tout; mais, au nom de Dieu, soyez moins imprudent à l'avenir; ne formez point de liaisons avec des actrices. Quand on a comme vous de beaux avantages, de la figure, de l'amabilité, on peut être heureux sans quitter la haute société. Pourquoi descendre? les femmes ont fait tout ce que vous avez voulu; elles vous remettront toutes vos fautes, excepté la galanterie lorsque vous ferez le galant hors

de leur cercle. Tâchez de vous rappeler ce que je dis, et corrigez-vous. »

Je me mis en effet à réfléchir aux moyens de pouvoir me soutenir dans le monde sans sortir des voies de l'honneur. J'étais inscrit au service de l'Etat, j'avais un rang et déjà de l'ancienneté; mais, de fait, ne m'étant jamais occupé d'aucune affaire de service, je ne pouvais espérer de longtemps de devenir assez habile pour vivre de mes travaux dans la chancellerie. D'ailleurs, vu l'infériorité de mon rang, je n'aurais pu aspirer à de biens grands appointemens, et j'aurais eu horreur de trafiquer de mes fonctions, de me faire suborner pour m'enrichir. Il me restait encore quelques milliers de roubles et plusieurs objets de prix. J'entrepris de vivre humblement;

je congédiai tous mes domestiques, je vendis mes plus beaux meubles et mes équipages, je pris un petit logement, et ne gardai à mon service que Pétrof; je consignai à ma porte les amis qui venaient chez moi pour m'entraîner dans les plaisirs et dans la dépense. Je dînai tous le jours en ville, je dansai à toutes les soirées, je fis l'aimable partout. Le temps passait, et cependant je ne savais que faire de ma personne.

A cette époque, un de mes amis, gentilhomme ruiné, épousa la fille adoptive d'un homme riche. Cette circonstance me fournit l'idée de me marier pour améliorer ma condition. Mais, où trouver une femme? Malgré tout mon amour-propre, je n'aurais osé demander en mariage une fille de grande maison, parce

que, aux yeux des grands, la naissance et les liens de famille sont la première qualité d'un prétendant. Les filles adoptives, riches partis, sont très rares. Les veuves opulentes d'un certain âge ne convolent guère en secondes noces que d'après des calculs d'ambition. La noblesse récente cherche à s'allier aux anciennes familles, et ces dernières aux maisons riches. Je résolus de chercher femme dans la classe marchande ; mais ne connaissant encore aucun marchand, je ne savais par où m'y prendre. Un jour, contre mon habitude, rentrant chez moi à six heures du soir, je rencontrai à ma porte une vieille femme vêtue très proprement, en *cofte* (1), un mouchoir de

---

(1) Espèce de camisole (ordinairement de soie

soie sur la tête. — Qui demandes-tu, bonne femme ? — Votre domestique Pétrof, mon bon monsieur. Nous sommes lui et moi compère et commère. — Et qui es-tu? demandai-je par curiosité. — Accoucheuse, mon père, et en cas de besoin svakha (marieuse). — A merveille! Eh bien ! ma bonne, va causer avec Pétrof, ton compère, et je t'appellerai ensuite chez moi.

En effet, au bout d'une demi-heure, je fis venir la vieille dans mon cabinet. — Quelle sorte de gens maries-tu donc? — Je marie qui veut, monsieur : des marchands, des employés, et même des

---

damasquinée) qui est très étoffée de la taille au bas des hanches, et pend en gros plis sur le jupon.

seigneurs. — Y a-t-il à présent de bons partis en fait de filles? — Eh mon Dieu! ce n'est pas la marchandise qui nous manque, mais les chalans. — Ecoute, bonne femme. Tenter l'aventure, ce n'est pas une plaisanterie, mais demander n'est pas un mal. Si tu me fais avoir une riche fille de marchand, je ferai tomber sur toi une pluie d'or. — A merveille, mon bon monsieur; j'ai maintenant en main ce que vous demandez; et quelles filles! quelle beauté! quelle toilette! quelle éducation! Elles parlent toutes les langues étrangères, elles dansent toutes les danses du monde, et c'est peigné, troussé, tiré à quatre épingles.... comme des poupées. Oh! c'est... — Fort bien; mais la dot, la dot? — Chacune aura cent mille roubles, argent comptant,

et cinquante mille en objets d'or, argenterie, perles, pierres fines et trousseau. — C'est parfait! Et comment nomme-t-on ces charmantes filles et leurs respectables parens? — Le père, Pamphile-Merculovitch Mochnine, natif de notre pauvre petite ville de Pochekhone, est inscrit sur les matricules du commerce de Moscou. La mère, Matrène Eudokimovna, est une bien bonne femme; Dieu lui accorde joie et santé! Ils ont huit enfans: deux fils déjà grands garçons, trois autres moins âgés, trois filles, dont deux à marier, et la troisième, qui n'a que quinze ans. — Mais tu ne dis pas comment on nomme ces trois demoiselles? — L'aînée, Aculine Pamphilovna; la seconde, Vacilica Pamphilovna, et la cadette, Lukeria Pamphilovna. — Bien;

dis-moi à présent qui est la plus jolie? — Aculine est la plus grasse et la plus vermeille; Vaciliça a moins de tout cela, et la troisième est un peu maigre, mais ce n'est encore qu'un enfant. — Comment donc m'y prendrai-je pour faire ma demande? — Je parlerai de vous aux filles, j'endoctrinerai la mère, j'éblouirai les tantes; et vous, mon bon monsieur, vous lierez connaissance avec le père; c'est un bon vivant qui aime les amusemens de tout genre. Il se rassemble chez lui une foule de seigneurs. Il a beaucoup d'affaires par suite de ses divers marchés et entreprises. — Bien. Voici dix roubles pour la première parole favorable que tu diras. Va donc faire ce qu'il faut, et viens ensuite m'apporter de bonnes nouvelles. Au revoir.

Dès que la vieille fut sortie, je songeai tout de bon à négocier ce mariage. Cent mille roubles, argent comptant, et l'alliance d'un riche entrepreneur et fournisseur, dans la situation où j'étais alors, me paraissaient la chose du monde la plus désirable. Mais comment m'introduire dans la maison? Je ne pouvais espérer de trouver dans le nombre de mes amis quelqu'un qui m'y présentât; d'ailleurs, je ne voulais faire part de mes vues à qui que ce fût.

Je me souvins d'avoir vu plusieurs fois, chez Grounia, un secrétaire sur le compte de qui nous avions plaisanté, disant, par exemple, que son argent était bon, quoiqu'il eût des taches d'encre. Un jour, étant croupier, je lui vis faire à la dérobée une corne de plus, au pré-

judice du banquier, et, ne voulant point lui attirer une scène désagréable, je me tus; mais, après le jeu, je le lui fis sentir. Le secrétaire avait alors promis de me rendre service, si jamais je lui en offrais l'occasion. Je résolus donc de me rendre chez lui et de le consulter sur les moyens à prendre pour faire connaissance avec Mochnine, qui nécessairement devait être connu de tous les gens de chancellerie.

J'envoyai aussitôt chez lui Pétrof, qui savait sa demeure, pour le prévenir de ma visite. Il habitait une jolie petite maison de bois, dans un quartier éloigné du centre de la ville. Je louai une voiture tout exprès. A peine mon équipage, attelé de quatre chevaux, se fût-il arrêté devant sa porte, que je remarquai

du mouvement dans la maison. Un laquais s'inclina après m'avoir ouvert la porte, et il me conduisit dans une salle où venait en même temps, à ma rencontre, le secrétaire, en surtout de bazin, en bottes rouges et en cravatte de couleur. Il me fit l'honneur d'ôter, en m'abordant, son bonnet et ses lunettes, et me pria de passer dans son cabinet, espèce de pavillon où il n'y avait ni livres, ni papiers, ni table à écrire. — En quoi puis-je vous être utile? me dit le secrétaire, d'un ton mi-poli, mi-protecteur. — Soyez tranquille, répondis-je; je ne suis point venu pour vous parler de mes affaires, je n'en ai aucune. Je vous prie seulement de me dire si vous connaissez, ou non, Pamphile-Merculovitch Mochnine, ou quelqu'un de ses amis in-

times. — Et m'est-il permis de vous demander de quoi il s'agit? — J'ai des vues de commerce.... — Ah! j'y suis, répondit le secrétaire, avec un sourire malin : un petit pharaon; droite, gauche, sonica.... heim? — Vous vous trompez. Depuis le jour où j'ai recueilli un héritage assez considérable, je n'ai pas joué, répondis-je, en m'essuyant avec mon mouchoir, de peur que le rusé secrétaire ne lût le mensonge sur mon front. — Vous avez recueilli un riche héritage, et vous ne jouez plus? Voilà qui est bien, très bien. Et moi, misérable, je ne puis étouffer cette maudite passion! Quant à Mochnine, je suis intimement lié avec lui; j'ai à examiner une affaire qui le concerne; il a promis de venir aujourd'hui s'aboucher secrètement avec

moi ; le hasard est heureux : restez ici jusqu'à ce qu'il soit venu, et je vous promets que votre connaissance sera bientôt faite. Mais, permettez, j'ai là un pauvre plaideur qui se morfond ; vous ne l'avez pas aperçu dans l'angle du salon, en passant ; pardon, il faut que je cause avec lui un moment. De peur que l'ennui ne vous gagne, je vais vous donner à lire un excellent ouvrage ; ce sont les œuvres de *Théodore Emine* (1). En parlant ainsi, il tira d'une petite chambre à côté un livre qu'il mit devant moi, et une liasse de papiers avec lesquels il passa dans le salon où l'attendait le plaideur.

---

(1) Livre ennuyeux et devenu ridicule comme sont en France les œuvres de mademoiselle Scudéri.

Ils parlèrent à demi-voix, et, autant que je pus comprendre, le secrétaire faisait au plaideur différentes objections auxquelles celui-ci répondait d'une voix très douce; puis ils s'échauffèrent, se querellèrent et tout-à-coup s'apaisèrent; et j'entendis seulement : un.... deux.... trois.... enfin, quarante; et une minute après, nouveau compte : un.... deux.... trois.... jusqu'à quarante(1), nombre qui était le final de la discussion. « Votre cause est parfaitement juste, dit le secrétaire; allez, et ne vous inquiétez plus. » Le plaideur s'étant retiré, le secrétaire vint me rejoindre. Nous causions depuis un quart d'heure sur ce qui s'était

(1) Quarante billets de banque, sans doute, de vingt-cinq roubles chacun, formant la somme de mille roubles.

passé chez Grounia, sur l'équipée de celle-ci et sur la folle dissipation des Dourindin, lorsqu'un valet annonça au secrétaire un autre plaideur. Le secrétaire sortit, et la même comédie recommença dans la chambre voisine : d'abord les objections, puis la querelle, puis des instances et des prières, ensuite trois fois le compte de un à quarante ; enfin, pour adieu, même compliment de la part du secrétaire : « Vous n'avez rien à craindre ; allez, votre cause est parfaitement juste (1). » Lorsque le secrétaire

(1) Du secrétaire dépend le gain ou la perte d'un procès; lui seul est tenu de bien connaître les affaires du tribunal, et les lois du pays ; il fait le rapport, il donne un projet de *décision* en guise de *conclusions* ; et aucun jugement n'est valable qu'autant qu'il l'a confirmé par sa signa-

fut rentré dans le cabinet, je ne pus m'empêcher de lui demander quel était ce second plaideur, qui s'échauffait si fort. — C'est la partie adverse du premier, de celui qui était là quand vous êtes entré, répondit le secrétaire. — O les heureux rivaux, m'écriai-je en riant, dont la cause est également bonne, également juste! — Vous avez donc entendu? — J'ai entendu seulement l'assurance que vous donniez à chacun d'eux, tour-à-tour, de la justice de sa cause. — C'est la forme usitée pour les complimens judiciaires; après cela, qui a droit et qui a tort? c'est ce que nous apprendront les : *avons entendu*, et les:

---

ture; de sorte qu'il importe beaucoup plus au plaideur d'avoir pour lui le secrétaire que d'avoir la majorité des juges.

avons ordonné et ordonnons. — En ce moment, une calèche s'arrêta devant la maison. « Ah! c'est précisément notre cher Mochnine! » s'écria le secrétaire; et il courut à la rencontre du marchand.

Je me sentis un peu troublé, ne sachant par où entamer une connaissance, ni quel ton prendre avec un riche fermier. Par des airs de présomption, j'aurais craint de le fâcher, et par un ton d'humilité, de m'abaisser aux yeux d'un homme qui, après tout, ne se donnerait aucune peine à chercher en moi des qualités honorables. Semblable au général qui, sur le champ de bataille, à la vue de l'ennemi, agit, dispose, ordonne et détermine l'action, tandis que dans son cabinet il ne sent qu'incertitude et confusion, j'attendis l'apparition de Moch-

nine pour faire mon plan d'attaque et commencer l'action. Il passa avec le secrétaire à peu près une demi-heure en tête à tête, et enfin ce dernier m'appela dans la salle. Je vis devant moi un grand et gros homme âgé, à longue barbe grise, à visage frais et vermeil, vêtu d'un long surtout bleu tenant le milieu, pour la forme, entre la coupe sibérienne et la coupe allemande. Il sourit de l'air d'un homme bien disposé, et me fit plusieurs demi-saluts avant que le secrétaire m'eût présenté à lui. — Je vous recommande mon excellent ami, monsieur Wyjighine, dit le secrétaire à Mochnine ; c'est un homme riche, spirituel et très répandu dans la société ; il veut faire votre connaissance, Pamphile-Merculovitch, sachant qu'il y a chez vous bonne

compagnie. — Vous m'obligez beaucoup, monsieur, répondit Mochmine, en continuant de s'incliner à demi; faites-moi la grâce de venir chez nous : plusieurs personnes de bonne maison nous aiment et nous honorent de leur visite; nous tâchons de leur être agréables. — Je ne sais plus ce que je lui répondis sur sa probité, son savoir-vivre, sa réputation; mais je me souviens qu'il fut extrêmement content de moi. — Eh bien! monsieur, vous plairait-il de venir demain chez moi, sans cérémonie, avec monsieur le secrétaire; c'est la fête de ma fille aînée; je vous prie de partager avec nous *le pain et le sel* (1). — Je re-

(1) Terme qui rappelle à lui seul toutes les idées de l'hospitalité russe. Un homme vient-il

merciai Mochnine de son invitation ; et il se retira en nous faisant, le dos contre la porte, vingt demi-salutations, et en répétant à cent reprises : « Adieu, messieurs ; je vous remercie humblement ; bonjour ; veuillez ne pas vous déranger » ; et autres phrases de cette espèce. Quand il fut sorti, le secrétaire me dit :

---

de construire une maison, le jour où il s'y emménage, ses amis et ses parens lui portent d'énormes brioches avec une salière de cristal ou d'argent, et une foule d'objets utiles dans le ménage ; c'est *le pain et le sel*. L'orsqu'une personne change de logement, il en est de même ; et lorsque les bourgeois invitent quelqu'un à dîner pour la première fois chez eux, il est bien rare qu'ils ne se servent des expressions de Mochnine. Le jour où l'on *pend la crémaillère* en France dans une maison neuve, il se donne un repas aux amis, mais ceux-ci arrivent les mains vides. *(Note du Trad.)*

— Eh bien! la connaissance est faite. Vous voyez que j'ai su reconnaître le silence complaisant que vous avez gardé en ma faveur chez l'actrice Primankina. — Je vous promets d'être tout aussi discret relativement à vos opérations d'arithmétique avec les plaideurs, répondis-je en souriant. — Je ne crains rien à cet égard, répliqua gaîment le secrétaire. Le brochet est dans l'eau pour tenir le carpillon en éveil, dit le proverbe russe; et chacun sait bien que nous vivons du fruit de nos travaux. — Néanmoins la publicité!... — La publicité est souvent plus favorable à notre intérêt que le silence et le doute sur notre caractère. Du moins, le plaideur sait à qui s'adresser; nous en sommes bien plus vite rapprochés, et c'est une grande

consolation pour lui. Qu'on parle, qu'on crie, qu'on chansonne, qu'on écrive même, et qu'on nous représente sur le théâtre, qu'importe? Moi-même je ne manque jamais la *Chicane* ni l'*Honnête Secrétaire*, et toujours j'éprouve du plaisir à entendre l'acteur qui représente un greffier, lorsque, se tenant courbé en arc, il chante :

Ah! quel temps que ceux où nous sommes !
On nous défend de tondre le plaideur.

Ce sont, monsieur, des amusettes que tout cela, et les affaires n'en vont pas moins leur train. — Je ris de voir rire le secrétaire. Avant de nous séparer, nous convînmes d'aller ensemble le lendemain dîner chez Mochnine. Je lui demandai s'il ne convenait pas que j'allasse d'abord faire une visite, et si l'on pouvait

tomber comme un garnisaire à la table de son hôte, sans avoir fait connaissance avec toute la famille. — Les marchands n'y regardent pas de si près, répondit le secrétaire; et leurs familles sont accoutumées à voir de nouveaux visages paraître et disparaître selon le besoin et le cours des affaires. Toute liaison avec eux commence par le dîner et finit ordinairement quand l'homme, dont le marchand n'a aucun besoin, lui demande un prêt d'argent (ceci était bon à savoir). A demain!

Le lendemain, je passai la matinée entière chez moi, réfléchissant à loisir sur le passé et sur l'avenir ; je me trouvais dans une étrange disposition d'esprit; je passais en revue et critiquais moi-même toutes mes actions. Je me repro-

chais d'abord les moyens illicites que j'avais employés pour me procurer de l'argent; puis, la légèreté avec laquelle je le dissipais. Je résolus de nouveau de vivre modestement, et, dès que j'aurais épousé la fille de quelque bon marchand russe, de me jeter dans les spéculations de commerce, afin d'augmenter mon capital sans cesser d'être un homme estimable. Je pensais que, devant m'éloigner de la haute société et du luxe des grands, je n'aurais plus aucun besoin de faire d'inutiles dépensesen fantaisies, qui sont pardonnables et quelquefois nécessaires aux personnes d'un rang élevé, mais qui ne sont que ridicules dans un marchand. Ma femme, élevée bourgeoisement, me disais-je, n'aura sans doute aucune idée des raffinemens qui font les

délices et le tourment de ceux qui vivent au sein de la délicatesse, de l'opulence et des honneurs. Une existence paisible, l'éducation des enfans, le soin du ménage, voilà le lot d'une femme modeste, dont le mari se bornera à un petit nombre d'amis choisis. Je dois renoncer à toute espèce d'ambition et d'intrigues pour ne plus m'occuper que d'affaires commerciales. Assurément, il n'est rien de plus doux que le sort d'un marchand qui est modéré dans ses désirs. C'en est fait, je suis commerçant, je romps toute liaison inutile, et je vais même, au besoin, m'établir dans une autre ville, à Astrakan, par exemple; et là je fais.... Mais, il faut d'abord me marier et toucher mes cent mille roubles.

Pendant que j'arrêtais ainsi mes

plans, que je me repaissais de belles espérances, je ne m'apercevais pas que l'heure du dîner approchait. L'entrée de Pétrof, qui venait me demander si je n'étais point indisposé, me fit l'effet d'un réveil en sursaut; je m'habillai à la hâte, et toutefois avec beaucoup de recherche; je me rendis promptement au lieu où m'attendait le secrétaire, et de là droit au dîner du bon Mochnine.

Ce que je ne puis m'expliquer jusqu'à présent, c'est le plaisir que trouve un maître de maison en réunissant à sa table une troupe de gens en qui tout diffère, rang, éducation, état, ton, coutumes, manières, opinions et genre de vie. Il se prépare ainsi à lui-même de grands embarras et souvent des chagrins, tandis que ce mélange choque la plupart

des convives. Le maître est obligé de prendre avec chacun d'eux une physionomie différente, et le convive ne sait, ni sur quel ton parler, ni avec quel degré d'abandon il peut soutenir l'entretien. C'est ce que j'éprouvai ce jour-là chez Mochnine. A peine entrâmes-nous dans le salon, que je crus être à la grande foire nationale de Makarief. Des officiers, des fonctionnaires civils, des marchands de tous les peuples, en différens costumes, et de toutes les classes du commerce russe, depuis le négociant millionaire jusqu'au simple garde-note de la bourse; des femmes en robes rondes, en élégans costumes parisiens, en bonnets de blonde et de dentelle, en petit mouchoir de soie bien serré sur la tête comme une calotte, et en camisole

de soie pendante à grands plis, d'une taille haute et étroite ; en un mot, cette bigarrure et la confusion des langues faisaient une vraie scène de carnaval. Je parcourus d'un œil rapide tous les groupes des convives, dont les uns chuchotaient, les autres discouraient très haut sur la pluie et le beau temps, et j'eus la satisfaction de ne pas voir un seul visage de ma connaissance. Cela me donna du courage; je craignais, je l'avoue, de rencontrer quelqu'un de mes associés de banque. Le secrétaire demanda à un valet où étaient le maître et la maîtresse du logis. On nous mena dans une vaste salle à manger où Mochnine, la sueur au front, travaillait aux apprêts du festin avec sa très chère moitié. Des valets tiraient les vins des paniers; l'un d'eux,

fin connaisseur, déclinait la qualité de chaque vin, et le maître distribuait les bouteilles, observant de placer les vins de bon aloi devant les places d'honneur, et le Madère et le vin de Porto frelatés, au bas bout de la table pour les convives ordinaires. La maîtresse de la maison, femme fraîche et rebondie, âgée de cinquante ans, vêtue, des pieds au menton, à la manière allemande, et la tête couverte d'un petit coupon de soie, à la manière russe, montait le dessert et le plaçait symétriquement sur une table. Ils me demandèrent pardon de ce qu'ils s'étaient ainsi laissé surprendre par moi dans les embarras du ménage, et ils m'engagèrent à faire chez eux comme si j'étais chez moi. Nous retournâmes au salon, et je priai le secrétaire de me pré-

senter aux enfans du patron. Deux fils de Mochnine, vêtus à la mode du jour, m'accueillirent avec des complimens français et composèrent leur maintien, leur démarche et leur langage, voulant à toute force passer pour gens du bon ton. Il était impossible de ne pas voir qu'ils avaient étudié les singeries des petits maîtres chez les traiteurs, au théâtre, sur les boulevards, dans les promenades hors de la ville, et dans les corps-de-garde, mais nullement dans les salons de Moscou; en effet, leur accueil était, de prime abord, familier, et pouvait même paraître impertinent. Ils avaient deja quitté le commerce, et avaient obtenu d'être inscrits comme appartenant au service de l'État; du moins, les commis de boutique et les valets de leur

père les appelaient-ils *votre noblesse*. Je m'efforçai tout d'abord de me mettre bien avec eux, en me conformant à leurs idées, et je les priai de vouloir bien se charger eux-mêmes de me présenter à leurs aimables sœurs, *comme il est d'usage dans le grand monde*. Ces derniers mots chatouillèrent leur amour-propre, et, me prenant par la main, ils me conduisirent dans une salle où se trouvaient une multitude de filles en grande parure. Les unes étaient assises sur des chaises ou sur un divan; d'autres babillaient dans l'embrâsure des fenêtres, et quelques-unes allaient et venaient dans la chambre. Mes jeunes guides me conduisirent droit à leurs sœurs qui, en ce moment, se trouvaient assises toutes trois ensemble, et ils me recommandè-

rent en français par des phrases banales. Les deux aînées étaient costumées selon la plus voyante et en même tems la plus riche des dernières modes; la cadette était vêtue et coiffée d'une manière fort simple. Elles me firent toutes trois en même temps la révérence d'après les règles du menuet, et la sœur aînée prit la parole en français, tant en son propre et privé nom qu'en celui de ses deux sœurs : « Charmées, monsieur, de faire votre connaissance! » S'il est vrai qu'en Orient, et particulièrement à la Chine, la blancheur et l'embonpoint sont regardées comme les premières conditions de la beauté des femmes, la fille aînée de Mochnine, assurément, serait à Pékin la première beauté, et sa puînée la seconde. Il est à regretter, en cela seulement, que

les chinois aiment des pieds tout petits; chez nous autres habitans du nord, c'est chose extrêmement rare, et qui ne se trouvait point au nombre des qualités physiques des filles aînées de Mochnine. La cadette était charmante, dans toutes les acceptions de ce mot. A la rougeur du visage de la sœur aînée, à certain trouble involontaire répandu sur sa figure, je devinai que la vieille courtière de mariages avait parlé, qu'elle m'avait dépeint et que j'étais reconnu. Je remarquai, en même temps, que toutes les femmes et les filles me regardaient à la dérobée, puis se regardaient les unes les autres, et chuchotaient entr'elles. Il aurait été inconvenant que j'entamasse un entretien avec une seule fille au milieu de trente témoins silen-

cieux; je saluai donc les sœurs de mes deux compagnons, et je passai avec eux dans l'autre chambre. Bientôt, on avertit que la soupe était servie; je me mis entre mes nouveaux amis et nous marchâmes à la suite de l'honorable compagnie. Il ne pouvait y avoir un entretien général à cette table. Les officiers parlaient de promotions, d'avancement, de manœuvres et d'évolutions nouvelles; les fonctionnaires civils, des derniers oukazes, de changemens dans le ministère et dans les administrations des provinces; les juristes, de certains cas non encore prévus par les lois; les marchands, du cours du change, du tarif, de ventes publiques par enchères, de bilans, de syndicat de créanciers. Plusieurs fils de marchands, nommément les fils de

Mochnine discouraient de chevaux, de fracs et de gilets à la mode; de théâtres, de chanteuses et de danseuses. Cependant, aucun des convives n'en oubliait le boire et le manger. Les bouteilles se succédaient incessamment, au signe du maître qui, assis au bout de la table, moderne Jupiter, d'un seul mouvement de sourcils imprimait le mouvement à tout le département des bouchons, des bouteilles et des verres. Aucune voix de femmes ne se faisait entendre, excepté de très courtes réponses aux très rares questions des hommes. Mes jeunes voisins séchaient perpétuellement les bouteilles et commandaient qu'on nous donnât les meilleurs vins. Lorsqu'on en vint aux toasts, les convives se trouvèrent déjà tous en gaîté. Les laquais, moitié ivres

eux-mêmes, couraient hors d'haleine, les bouteilles à la main, remplissant tous les verres et perdant presque la tête. On commença à porter des santés, d'abord à celle dont l'on célébrait la fête, puis, au père, à la mère, aux enfans, aux parens, à chacun des convives en particulier, puis enfin, à toute l'assemblée en général.

Cependant, les femmes attaquèrent tranquillement le dessert. Les demoiselles becquetaient les cerises et les groseilles comme de petits oiseaux, et, malgré le témoignage de leur embonpoint, elles faisaient petite bouche, y portant les fruits et les bonbons à tout petits morceaux. Bien que je fusse en joyeuse disposition, il me fut pénible d'entendre les railleries que faisaient les jeunes

Mochmine sur leurs propres parens. A chaque mouvement maladroit du père ou de la mère, les enfans chéris riaient, en se cachant le visage de leurs serviettes, et ils échangeaient des signes avec leurs sœurs aînées. Leur père, selon leurs expressions, était leur *avare intendant*, la mère leur *dame de comptoir*, et ils allaient jusqu'à plaisanter tout haut, en français, sur leur compte. Les bons parens, qui n'y comprenaient rien, se réjouissaient de voir que leurs enfans parlassent avec facilité une langue étrangère. Je me recueillis involontairement en voyant de mes yeux le triste résultat d'une éducation où tout se rapporte à l'éclat extérieur, et rien au cœur, rien à la raison ; d'une éducation qui conduit à mépriser l'état dans lequel on est né,

et qui, en inspirant une présomption extravagante, étouffe dans les cœurs les sentimens de la nature.

Après le dîner, plusieurs des convives se mirent à jouer, les uns au boston, les autres au wisk; les femmes et les filles s'amusèrent, dans leur cercle particulier, à causer et à manger des confitures; les jeunes gens, moi compris, se réunirent dans les chambres des jeunes Mochnine, où ils fumèrent et burent du Champagne coup sur coup, en tenant des discours que je me dispense de rapporter ici. Nous étions là depuis une demi-heure, lorsque l'aîné des Mochnine vint nous prier de repasser dans le grand appartement, en nous annonçant qu'on y allait représenter une comédie écrite en français, pour faire une sur-

prise à *papahine* et à *mamahine* (mots par lesquels il se moquait encore de son père et de sa mère). On avait rangé des chaises dans la salle à manger; les acteurs, c'est-à-dire la famille de Mochnine et quelques amies de ses filles, s'étaient réunis dans l'office. Au fond de la salle, se trouvaient dressées des décorations portatives, et l'on avait suspendu, devant le premier plan, un rideau formé de plusieurs tapis cousus ensemble. En guise d'orchestre, le maître de musique de la fille cadette jouait du clavecin, et jouait plus que médiocrement. Quand toute la société eut pris place, en observant la distinction des rangs individuels, Mochnine et sa femme se placèrent dans la première rangée de fauteuils, et ils firent asseoir entre eux deux le gouver-

neur français de leurs jeunes fils, pour qu'il leur traduisît de vive voix la pièce, et leur expliquât la marche de l'action. Ce gouverneur, nommé monsieur *Furet*, était l'auteur du drame que l'on représentait. Le drame avait pour titre : *Les Parens généreux ou les Bons Enfans.* Quoique ce titre même annonçât de la niaiserie, la pièce ne manqua pas d'être goûtée; les applaudissemens retentirent à chaque mot et à chaque couplet. Voici la substance de l'ouvrage : Un riche marchand russe n'épargne rien pour l'éducation et pour l'entretien de ses enfans; il donne de l'argent à ses fils pour régaler leurs amis, pour acheter des chevaux et des équipages; à ses filles, pour les chapeaux, les robes et les parfums; de plus, il les conduit à toutes les pro-

menades, à tous les théâtres, à toutes les mascarades; il donne aussi pour eux des bals et des fêtes dans ses riches appartemens. Enfin, les filles épousent des princes, des comtes, des généraux, et les fils parviennent aux plus hauts emplois. Les fils et les gendres demandent, pour récompense de leurs bons et loyaux services, que leur bien-aimé papa soit anobli, et, à la dernière scène, le cher papa est salué du nom d'*Excellence*....

C'était une chose à voir que le triomphe du bon Mochnine et de sa femme, pendant que leurs enfans représentaient cette pièce. Le gouverneur traduisait fidèlement les phrases et les couplets qui devaient chatouiller l'amour-propre des parens, qui, là-dessus, pleuraient d'at-

tendrissement, et se récriaient avec la meilleure foi du monde.

Les fils aînés, l'esprit troublé par les vapeurs du vin, étaient restés court à vingt reprises; les filles s'étaient vingt fois trompées de répliques, le souffleur avait étouffé la voix des acteurs, qui, par surcroît de malheur, chantèrent tous à contre-mesure; tout cela n'empêcha pas que la représentation ne fût achevée avec éloges et n'atteignît son but. Mochnine demeura convaincu qu'on ne doit point épargner l'argent aux enfans, quelque dissipateurs qu'ils puissent être, puisqu'il en résulte de l'illustration pour la famille entière. Le spectacle fut terminé par des danses. Les plus jeunes fils de Mochnine sautèrent comme de vrais singes; ses filles dansèrent le fan-

dango, le tambourin et le châle. Les tasses de porcelaine et les lustres tintaient et bondissaient sous les sauts des deux sœurs aînées; mais la plus jeune charma tout le monde par son jeu, par sa danse, par son chant, par sa beauté, sa grâce et son air modeste. Elle me plut beaucoup; mais, n'ignorant pas que les filles des marchands se marient à tour de rôle et par ordre d'ancienneté, je n'entrevis aucun espoir d'obtenir sa main, à moins que ses frères aînés ne prissent fortement la chose à cœur, et qu'ils ne cabalassent pour moi dans la maison. Je me liai, ce jour-là même, d'étroite amitié avec eux, et, avant de les quitter, je leur fis promettre de venir le lendemain déjeûner avec moi.

CHAPITRE XXX.

MARIAGE MANQUÉ. — NOUVELLES DES STÉPES. — GROUNIA A PARIS. — ENTRÉE AU SERVICE MILITAIRE. — FAITS D'ARMES.

Il n'est rien que je n'aie fait et souffert pour gagner l'affection des jeunes fils de Mochnine. Je les fréquentai plusieurs mois de suite, et, pour avoir voulu trop me conformer à leur genre de vie, à rien n'a tenu que je ne tombasse tout à fait dans l'abîme du vice. Le plus cher

passe-temps des fils de nos riches marchands, après avoir quitté l'état de leurs pères, et s'être, en apparence, attachés au service public, consistait dans des promenades hors de la ville; là ils s'abandonnaient en liberté à la boisson, à la turbulence et au libertinage; ils cassaient la vaisselle et les vîtres des auberges, se prenaient de querelles avec des employés et avec de pauvres ouvriers allemands, et, pour couronner l'œuvre, se disputaient bien fort avec la police qu'ils savaient pouvoir calmer ensuite. Les Mochnine me traitaient en ami et en frère; ils n'avaient aucun secret pour moi. Je sus par quels moyens ils obtenaient des prêts d'argent aux dépens de leur père; comment ils trompaient leur mère et tiraient d'elle d'assez fortes sommes,

sous prétexte de faire des cadeaux à leurs supérieurs; comment au moyen de fausses clefs ils vidaient la commode du père, lorsqu'ils s'y trouvait de gros paquets d'assignations de la banque. Je finis, de mon côté, par leur découvrir mon inclination pour la plus jeune de leurs sœurs; ils s'engagèrent à m'aider. Elle déclara à ses frères tout naïvement qu'elle voulait bien devenir ma femme; je lui écrivis un billet, elle répondit avec empressement, et, par l'entremise de ses frères, une correspondance s'établit entre elle et moi. Mochnine et sa femme étaient bien disposés en ma faveur; ayant ouï parler de ma noblesse et de mes mille cinq cents âmes de Russie-Blanche, ils souhaitaient que j'eusse *bonne-étrenne*, c'est-à-dire, que je de

mandasse la main de leur fille aînée. Il restait une difficulté, qui était de persuader ces bonnes gens d'arranger mon *étrenne* matrimoniale avec leur troisième fille. Mais tous mes plans, toutes mes espérances de plusieurs mois se dissipèrent en un jour. Voici comment la chose arriva :

Le secrétaire qui m'avait fait faire connaissance avec Mochnine sut positivement que je n'avais recueilli aucun héritage; que ce n'était point par la crainte de perdre mon bien que j'avais renoncé au jeu; enfin il reconnut que je m'étais joué de lui. Il était lié avec un juriste, originaire de Russie-Blanche, privé par jugement de la qualité d'avocat, pour raison de prévarication ou de procédures fautives; le secrétaire sut de

lui que, dans toute la Russie-Blanche, il n'existait pas une seule famille noble du nom de Wyjighine. Dans un moment de causerie, le verre de punch à la main, le maudit secrétaire rapporta à Mochnine toutes ces informations, et me peignit au vieillard sous les plus noires couleurs. A l'appui de ce rapport était venu le témoignage d'Ivane-Merculovitch, de ce même marchand qui, en ma présence, avait été pipé et volé chez Oudavith; il déclara me connaître pour un joueur-escroc. Le vieux Mochnine, dès le soir même, prescrivit à ses fils de se bien garder de me voir à l'avenir. Si j'eusse été réellement tel qu'on venait de me dépeindre dans cette maison, j'aurais encore été le plus honnête des amis des jeunes Mochnine; et

d'ailleurs, comment se serait-il fait que ces deux jeunes gens eussent conçu pour moi plus d'estime encore que d'amitié, eux qui me voyaient à toutes les heures du jour? Ils m'avertirent bien vîte de ce qui se passait; et ils me conseillèrent de produire, aux yeux de leur père, les preuves de ma noblesse et de ma fortune. On sent qu'il ne me resta plus rien à faire que de renoncer à la maison Mochnine, à la dot de cent mille roubles et à ma charmante petite correspondante. J'expiai encore, en cela, la faute de m'être lié avec des joueurs. Au reste, dans les malheurs où l'intérêt est frappé et non le cœur, on se console aisément. J'allai plus loin encore; car, balançant les avantages et les désavantages du mariage que j'avais désiré, je

me réjouis de n'avoir plus la perspective d'une alliance avec les jeunes Mochnine; je rompis avec eux, en les fuyant et en les consignant à ma porte.

Je reçus un jour deux lettres, l'une d'Orembourg, l'autre de Paris. La première était du Baxe *Temir-Boulak*, mon médecin des stépes Kirghises; en voici le contenu :

« Au très honorable, très glorieux, très brave Mirza Ivane Wyjighine, de la part de son fidèle ami le baxe Témir-Boulak, salutations, souhaits de santé et de bonheur!

» Depuis que tu as quitté nos stépes bénies, Mahomet, qui est assis dans le neuvième ciel, a conçu de la colère contre l'illustre tribu Baganal-Kiptchak; El-Borak, la jument qui lui est consa-

crée, a, par les mouvemens de sa queue, fait jaillir des malheurs sur la glorieuse âoule qui florissait sous le gouvernement du sage et vaillant Arsalan-Sultan. De sinistres présages, qui se faisaient lire dans le ciel et sur la terre, devaient nous inspirer des alarmes et de la prévoyance; la lune avait le front couvert d'un pan de la robe sacrée de Mahomet, et paraissait noire comme le chamois vu à travers le brouillard. On ouvrit des moutons, et dans leurs entrailles on trouva divers insectes, et la jument favorite d'Arsalan-Sultan mit bas un poulain mort-né, à deux têtes. Je prédis une calamité; mais Arsalan, qui avait puisé dans votre pays la présomption que donne la lecture des livres de l'Europe, ne voulut croire ni à mes songes ni à mes

divinations ; il repoussa l'avis que je donnais d'aller se réunir à la grande horde, pour éviter la baranta (1) des deux puissantes tribus Tchislyk et Dert-Karix, dont le chef, Sultan-Altyne, a succombé sous ta puissante main, vaillant Mirza Ivane Wyjighine. Ces deux tribus, ayant assemblé leurs alliés, tombèrent sur nous à l'improviste, et massacrèrent, sans combat, nos plus intrépides guerriers. Le vaillant, glorieux et jusqu'alors invaincu Arsalan-Sultan, lui qui était la pointe de l'épée du prophète et l'ornement le plus beau de nos stépes, périt au milieu des rangs ennemis, comme un loup redoutable au milieu d'un troupeau bêlant, en punition de son peu de foi en

(1) Vengeance exercée en commun.

la sagesse des mollahs et dans la pénétration de son baxe. Tous nos troupeaux, nos coursiers, nos chameaux devinrent la proie des ennemis; nos tentes furent pillées, renversées; nos femmes, nos filles, emmenées en captivité. Dans le désordre général, les guerriers survivans se sauvèrent par la fuite, et se mêlèrent aux guerriers de la grande horde. J'ai reçu ta lettre à Orenbourg, au grand bazar, où je me suis rendu par ordre du khan, pour ses affaires. Ainsi, Mirza Ivane Wyjighine, n'espère plus de recevoir les sommes qui t'appartenaient; ton or était conservé en dépôt dans la tente même d'Arsalan-Sultan, dont tous les trésors sont tombés entre les mains des vainqueurs. L'héritier du brave sultan, le jeune Gaïouk, ton ami, est si pauvre,

qu'il se nourrit du pain de miséricorde du khan magnanime de la grande horde, et sert près de lui en qualité de chef des gardes de sa personne. Au reste, viens; le khan a tant et si souvent entendu parler de toi, qu'il sera fort content de te voir; et, probablement, il t'assignera un poste honorable dans sa horde. N'oublie pas ton ami Témir-Boulak, qui prie Dieu de veiller sur ta destinée, et le prophète de t'inspirer le désir de revenir dans le sein de la beauté des beautés terrestres, dans l'avenue du paradis, en un mot, dans les stépes kirghises. Adieu. »

Les larmes me vinrent aux yeux, à la nouvelle de la mort du bon Arsalan-Sultan, et du malheur de tous mes anciens camarades. L'espérance, que j'entretenais encore de recevoir un secours

des stèpes, s'évanouit; ma position en devint beaucoup plus critique.

La seconde lettre était de Grounia. J'en rompis le cachet d'une main tremblante, et je la lus plusieurs fois, agité de divers sentimens. Voici ce qu'elle m'écrivait :

« Mon ami, mon bien aimé Wyjighine, il n'est pas que tu ne saches la raison qui m'a portée à quitter Moscou et la Russie. Je t'aime trop pour avoir jamais voulu faire ton malheur, en unissant ma triste destinée à la tienne. Mais, comme il est difficile à une femme de se soutenir dans le monde sans la protection de quelqu'homme, j'ai fait choix d'un cavalier, d'un défenseur dans la personne de M. *Sans-Souci*, français gai et bon, qui m'aime avec autant d'ar-

deur que je t'aime. Il était écrit sur son passeport qu'il voyageait avec sa femme, mais mademoiselle Adèle étant restée en Russie comme gouvernante, je l'ai remplacée près de M. Sans-Souci, et je suis arrivée sans encombre à Paris. Ah! mon ami, quelle ville que ce Paris! Notre tranquille et sérieuse Moscou est à la capitale de la France ce qu'est un étang comparé à une cataracte. A Moscou, en hiver, dès le crépuscule, tout est sourd et désert; le bruit seul des équipages vous rappelle que vous n'êtes point dans une forêt. A Paris tout est vie, bruit, et mouvement perpétuel; il n'y a là ni jour ni nuit, mais seulement un changement de décoration; une clarté artificielle succède à la lumière du soleil, et les scènes varient sans être moins animées, de la

première heure du jour à la vingt-quatrième. Je ne sais comment je ne suis point tombée d'un coup d'apoplexie causé par la joie, lorsque, pour la première fois, je vis les magasins de modes de Paris. Ah! mon ami, quel enchantement! Les nouveautés paraissent, non tous les mois, non toutes les semaines, mais à chaque jour, mais à chaque heure, à chaque minute. Les Parisiens sont, à ne s'y pas méprendre, les législateurs de la mode; Paris est le seul vrai temple du goût, la terre natale de l'invention. Ici le nombre des jouissances, non celui des années, est la mesure de la vie, et chacun se hâte de vivre, comme le navigateur, impatient de se voir arrêté un instant sur le rivage, expédie promptement ses affaires à la vue des voiles déjà dé-

ployées sur son vaisseau. Paris est l'hôtellerie du monde entier. C'est là que se trouvent rapprochés, comme en un centre commun, les hommes qui de tous les points habités du globe s'élancent à la recherche de la sagesse, des plaisirs et du bonheur ; de là vient que chacun y vit à sa guise, sans aucune contrainte, comme il se pratique dans une auberge. Si tu voyais, mon ami, comme nos dames qui, à Moscou et St.-Pétersbourg, ne peuvent faire un pas à pied sans être escortées de deux grands laquais, et qui font atteler, pour traverser la rue, une voiture à quatre chevaux, se promènent à Paris dans les rues sinueuses, dans le jardin du Palais-Royal, tout illuminé, et se rendent aux bains publics dans un modeste fiacre. Cet incognito leur procure

mille jouissances ; et si, en Russie, quelqu'un s'avisait de leur en faire un sujet de reproches, il serait proclamé sot, ignorant et grossier. Il y a à Paris bureau pour toute chose, et tout désir y trouve ses commissionnaires. On peut vendre et acheter de l'esprit, et même un cœur. C'est à Paris que j'ai compris pour la première fois ce que c'est que l'existence sociale. A quelque haut point de civilisation que soit parvenue notre patrie, conviens, mon ami, qu'il y a encore, dans la moyenne classe, beaucoup de choses proprement asiatiques, et que les femmes, tout en régnant sur les hommes, en Russie comme partout, comme dans l'Asie même, sont tenues chez nous, en général, fort à l'étroit, par suite des anciennes coutumes. Ici, au con-

traire, chacun a carte blanche. Des femmes bien nées fréquentent les traiteurs et les cafés; elles voyagent seules dans les diligences et dans des calèches de poste. Souvent elles ont leur société que le mari ne connaît pas, leurs liaisons dont il ne s'inquiète nullement. Toute française est pleinement maîtresse chez elle, et le mari s'occupe des affaires du dehors. L'or des étrangers coule en abondance à Paris, de différentes sources, et toute la peine des Parisiens est de faire leur profit de cette pluie d'or. La qualité de voyageur étranger est un titre des plus honorables, pourvu que ce voyageur soit venu se divertir à Paris pour son argent; aussi y décore-t-on chaque étranger du nom de comte, de prince, de lord ou de baron, non selon les diplô-

mes, mais selon le poids de la bourse. Pour moi, je ne suis rien moins ici que princesse, et toutefois, si je m'amuse à Paris, ce n'est pas à mes dépends. Le rafinement des plaisirs et des amusemens y est à son comble, et il me semble que l'esprit humain s'y est épuisé en inventions pour l'agrément et les commodités de la vie. Les plaisirs sont, ou publics ou secrets ; à la première catégorie appartiennent les théâtres, les concerts, les bals publics, les promenades, les fêtes champêtres. Toutes les réjouissances qu'on ne donne au public des autres capitales que dans les grandes solennités, et dans les occasions extraordinaires, se trouvent ici journellement, en permanence, et toujours attirent des foules d'amateurs. J'aurais trop affaire,

si je voulais te parler des spectacles ; ils sont l'objet de la passion dominante des Français. Je me tairai de même sur l'infinité des plaisirs que l'on goûte incognito, parce que je veux que tu viennes toi-même à Paris, que tu jouisses de la réalité,et non pas d'un simple récit. Jusqu'à ce jour, j'ai peine à me reconnaître, et la tête m'en tourne necore à tous momens. M. Sans-Souci est un homme charmant, qui sait vivre, et qui ne me fatigue point d'assiduités gênantes, de soupirs et de langueurs. J'ai fait connaissance avec plusieurs étrangères et avec des femmes d'entre nos compatriotes, qui cherchent, comme moi, les distractions de tout genre. Sois fier de l'amour que j'ai pour toi; à Paris même, on m'appelle *la belle russe*, et si tu me

voyais dans le luxe de la toilette parisienne, tu tomberais à mes pieds comme font une douzaine de lords, de princes d'Allemagne voyageant incognito, et de compatriotes opulens. A Moscou, les couturières et les marchandes de modes ne savent nullement habiller les femmes à l'air de leur visage; elle n'ont d'autre idée que celle de débiter bien vite leurs chiffons. Mais ici, elles travaillent, en même temps, et pour l'argent et pour la gloire. Viens, mon ami, accours. Seulement, laisse en Russie ta jalousie et tes raisonnemens philosophiques, choses qui seraient d'assez mauvais ton à Paris. Quant à mon adresse, tu n'as qu'à me demander au magasin de modes du Palais-Royal, n° 113. »

Je conclus de cette lettre que le mal-

heur n'avait point corrigé Grounia, et que sa vanité, sa légèreté d'esprit étaient restées telles qu'elles étaient auparavant. Je n'eus garde de répondre à cette folle épitre, sachant que mes conseils n'aboutiraient à rien.

Cependant, la guerre se déclara entre la Russie et la Porte. Me souvenant alors des avis de mon fidèle Pétrof, je résolus de servir contre les Turcs. Je fis part de mon intention à mon amie, la cousine Annette; nous étions depuis longtemps comme frère et sœur : elle loua mon intention, et se chargea, par affection, de me faire passer du service civil au service militaire. O femmes! de quoi ne suis-je pas redevable au pouvoir que vous exercez dans le monde! La cousine Annette mit en mouvement, pour moi,

toutes ses amies, ses tantes et ses cousines. Il en résulta une correspondance entre femmes, des entrevues, des conseils particuliers, des demandes et des recommandations. Mon chef, chez qui j'allais faire la partie de wisk deux fois par semaine, et dîner tous les dimanches, me délivra un beau certificat, à raison de mon zèle, de mon assiduité et de ma conduite irréprochable dans le service, quoique je n'eusse pas mis le pied dans l'intérieur de sa chancellerie. Au bout de deux mois d'attente, je fus nommé cornette dans le même régiment de houzards où avait servi feu mon père.

Quand je parus en grande tenue chez la cousine Annette, elle resta la bouche ouverte de surprise, et me dit ensuite que j'étais né pour l'uniforme. Mes pro-

tectrices se félicitèrent du succès de leurs négociations, me fêtèrent à qui mieux mieux, et je pensai me trouver mal de lassitude pour avoir, par reconnaissance, dansé la mazourque avec toutes leurs filles et leurs nièces. Pétrof était enchanté; il me pressait, par d'instantes prières, d'aller joindre le régiment. La bonne cousine Annette me prêta quelques milliers de roubles; je réalisai en numéraire tous mes effets; je fis mes adieux partout, et je me disposai à partir pour la Petite-Russie, où se trouvait mon régiment, qui attendait l'ordre de se mettre en marche.

Je n'avais rien dit à ma mère de mon projet; la veille de notre départ de Moscou, je me présentai devant elle en uniforme. Elle pensa se trouver mal à

mon apparition. Je ressemblais tellement à mon père, sous cet uniforme de houzard, que ma mère ne pouvait me regarder sans émotion; elle pleura, me bénit, me prodigua les conseils, comme cela se pratique en pareille occasion, et finit par me souhaiter bonne chance dans les combats. Le lendemain, je roulais sur la grande route de Kharkof.

Le régiment était déjà parti, et je le rejoignis dans sa marche. Quand je me présentai au colonel, il m'eut à peine aperçu qu'il croisa les mains d'un air stupéfait, et dit : « Bon Dieu, quelle étonnante ressemblance! Si je n'eusse pas moi-même été témoin de la mort du prince Miloslavsky, mon malheureux ami, je croirais le voir devant mes yeux. » Il appela le quartier-maître du

régiment, qui avait été sergent-major dans l'escadron de mon père, et lui dit : — Voici le cornette Wyjighine; regarde-le bien.... — Eh mais, c'est le portrait vivant de feu le prince Ivane-Alexandrowitch Miloslavsky! s'écria le vieillard; et il se montra vivement ému. — Avez-vous quelquefois ouï parler du prince? me demanda le colonel. — Non, lui répondis-je. — Je sais bien que feu mon ami était garçon; mais, dans le monde, souvent, il arrive que.... Enfin, il y a des ressemblances bien frappantes; c'est chose étrange! Au reste, je désire, mon cher camarade, que vous teniez aussi bien du prince par la noblesse des sentimens et par la bravoure; et, comme je n'ai pas lieu de soupçonner en vous le contraire, je vous donne, en

cette première occasion, un conseil d'ami : tâchez de connaître le plus vite possible la partie du service qu'on appelle *le front;* sans cela, le meilleur soldat du monde sera toujours un mauvais officier. Nous avons beaucoup de recrues, dont j'ai formé un escadron d'*instruction*, et je dois les instruire dans la marche. Je vous attache à l'escadron d'élite, et, en attendant que vous connaissiez l'ordre du service, je vous confie aux soins du commandant de l'escadron d'*instruction*, au capitaine Bravine, vieux militaire, que je vous recommande d'aimer et d'honorer comme un père, parce qu'il le mérite.

Dans les régimens, on n'aime pas à voir des officiers arriver de quelque autre corps avec *ancienneté*, parce

qu'ils barrent le chemin de l'avancement à plusieurs. Quoique je n'eusse été admis que comme *le plus jeune* des cornettes, mes camarades me reçurent avec la plus grande froideur, parce que je venais directement du service civil. Malgré mes avances, ma politesse et les efforts que je faisais pour obtenir l'affection des officiers, on m'appelait *le clerc*, et c'est en vain que je protestais n'avoir écrit de ma vie que des billets doux, et avoir constamment haï les suppôts de chicane plus que les Turcs, contre qui nous allions combattre. Les plaisanteries n'avaient point de fin, et, quand je parus m'en fâcher, on en doubla la dose. Le capitaine Bravine, qui avait conçu pour moi beaucoup d'amitié, me conseilla de donner une leçon aux railleurs. J'eus,

dans une seule semaine, deux duels au sabre, et un troisième au pistolet; je blessai deux de mes adversaires, et je fus moi-même légèrement blessé d'une balle au bras gauche. Le colonel nous mit tous aux arrêts, et nous adressa la mercuriale obligée, dans l'ordre du jour. Dès que je fus guéri, je donnai un déjeûner à mes camarades, et je déclarai à l'assemblée que je n'avais été ni ne serais un *clerc*, et que, si quelqu'un voulait approfondir la chose, j'étais prêt encore à lui en offrir des preuves, le sabre ou le pistolet à la main. Ma franchise et mon audace plurent à mes camarades, qui, au bruit des bouchons du Champagne, me proclamèrent digne de l'uniforme du corps. « Wyjighine, me dit un lieutenant que j'avais blessé, tu as lavé

avec du sang tes taches d'encre; tu es maintenant des nôtres, et quiconque sera contre toi sera contre nous tous. Touche-là, camarade; je te garantis houzard, et de la plus fine trempe. »

Le colonel, m'ayant mandé, me donna des instructions paternelles : « Je vous ai puni, me dit-il, pour satisfaire aux règlemens de discipline, mais je n'ai point lieu de blâmer votre conduite; vous avez été forcé d'en venir aux preuves probantes. L'affaire est faite; désormais, en vous trouvant avec des camarades plus *anciens* que vous dans le service, évitez toute querelle. Un bon officier ne déploie sa bravoure que sur les champs de bataille, contre les ennemis de son pays. Le capitaine Bravine m'a rapporté que vous savez suffisam-

ment le service du *front* pour commander un peloton, allez vous présenter au commandant de l'escadron d'élite; je lui ai prescrit de vous donner le troisième peloton. » Je ne sache pas que jamais ancien général, en recevant le commandement en chef de toute une armée, ait éprouvé autant de joie que moi, en me voyant chef du troisième peloton d'un escadron. Pétrof ne s'en possédait pas de plaisir, et sautait comme un enfant.

Je ne dis rien à personne du séjour que j'avais fait dans les stépes des Kirghises, craignant qu'on ne me donnât quelque nouveau sobriquet. Je fis mystère de mon habileté à manier le cheval, à décocher une flèche, à lancer un javelot et à jeter un nœud coulant; mais je m'étais beaucoup exercé dans cet art,

dans des lieux isolés aux environs de Moscou. Je me pourvus d'un nœud coulant en crin, et j'achetai un cheval sauvage du Caucase, afin de pouvoir, dans l'occasion, faire usage de mes talens secrets.

Lecteurs, s'il vous arrive jamais d'entendre les discours de cornettes et d'enseignes sur les plans de campagne, sur l'ensemble des opérations militaires, sur les fautes des généraux, sur les causes des succès et des échecs de l'armée, écoutez par politesse, mais ne croyez que la moitié de tout cela; mieux vaudrait encore n'en rien croire. L'officier qui sert dans le *front* ne saurait voir que ce qui se passe devant lui, et l'on ne peut juger des plans militaires qu'en examinant et confrontant une infinité de cir-

constances, de détails et d'incidens qui ne sont bien appréciés et connus qu'après la campagne. Je ne parlerai donc point des opérations militaires vu que, d'ailleurs, je n'écris nullement une histoire guerrière; mais je présente le récit de mes propres faits d'armes, comme faisant suite à mes aventures.

Après avoir traversé le Danube, notre régiment passa à l'avant-garde du principal corps d'armée. Comme nous n'avions pris aucune part à plusieurs victoires remportées par les troupes russes, avant le passage du fleuve, nous arrivâmes frais et au grand complet à notre poste d'avant-garde.

Un jour, je me tenais avec mon peloton dans les environs de Turtukaï. C'était au mois de juin, et néanmoins il fai-

sait un froid piquant pendant la nuit. Couché près du feu du bivouac, et enveloppé de mon manteau, j'attendais que Pétrof eût préparé mon thé, lorsqu'un houzard, en védette avancée, accourut au grand galop, et me rapporta qu'il venait d'entendre du bruit dans les broussailles qui terminaient, d'un côté, la plaine, au milieu de laquelle étaient postées nos védettes. J'ordonnai aussitôt à mes houzards de monter à cheval, et, les ayant laissés en position sous le commandement du sous-officier, j'allai moi-même, suivi de deux hommes et de mon inséparable Pétrof, vérifier le rapport de la sentinelle. La nuit était sombre, des nuages épais couvraient la lune, et le brouillard s'étendait sur la plaine. Je descendis de cheval pour poser l'oreille

à terre, et j'entendis en effet du mouvement et un léger bruit de voix dans les broussailles. Etait-ce bien l'ennemi, et comment s'en assurer dans les ténèbres? Avant d'aller reprendre mon poste, j'examinai les environs, à une demi-lieue à la ronde, et je reconnus qu'il n'existait point de route vers l'endroit où le bruit se faisait entendre, et que la plaine était bornée par des collines qui la séparaient d'un bois. Dans une dernière tournée, nous découvrîmes des partis ennemis, à six ou sept lieues de distance, et dans une autre direction; ainsi, je ne pouvais supposer aucun projet d'attaque de ce côté. Cependant, comme je méditais en silence, les nuages s'entr'ouvrirent tout-à-coup, et je vis briller, à la clarté de la lune, des armes dans un taillis, qui ne

cachait les hommes qu'à mi-corps. Je conclus, de ce que je voyais, qu'il pouvait y avoir là cent hommes. Ma première inspiration fut de les attaquer brusquement avec ma troupe, après avoir toutefois envoyé au camp un houzard, pour y annoncer l'apparition de l'ennemi. Nous tombâmes avec tant de promptitude sur les Turcs, qu'ils furent étourdis de nos coups redoublés; ils tirèrent quelques coups de fusil au hasard, et se mirent à crier *aman* (pardon) en mettant bas les armes. Nous les réunîmes en un groupe, les attachâmes avec des cordes, pour plus de sûreté, et, après avoir recueilli toutes leurs armes, nous nous mîmes en marche, couverts par la moitié du peloton. J'avais près de moi un interprète tatare; il questionna l'officier

des prisonniers, et j'appris que les Turcs, ayant reçu du renfort, s'avançaient pour nous attaquer au lever du soleil. Les cent Albaniens, que je venais de surprendre si heureusement, avaient été envoyés pour fourrager et enlever des vivres à force ouverte; mais leur guide bulgare les avait trahis ; il les avait amenés dans le bois, et avait disparu à la faveur de la nuit. Lorsque nous les attaquâmes, il résolurent de se rendre, pensant que nous devions être en force, puisque de la cavalerie osait, sans connaître leur nombre, et pendant la nuit la plus obscure, se jeter sur de l'infanterie. Les turcs, en cela, me confirmaient ce que m'avait dit le colonel, que quiconque veut les vaincre, doit tout d'abord tomber sur eux avec impétuosité ;

que si, au contraire, on leur laisse le tems d'attaquer les premiers, il faut acheter la victoire par de grands sacrifices.

Je fis partir des houzards en avant; ils parcoururent au galop plusieurs verstes, et revinrent me dire qu'on ne voyait l'ennemi nulle part. Je m'arrêtai et attendis le retour du détachement que j'avais déjà envoyé porter la nouvelle de l'affaire. Quelques momens après, nous entendîmes un bruit de chevaux du côté de notre camp, et bientôt nous fûmes joints par deux cents cosaques du Don, commandés par un volontaire d'une famille distinguée. Ce jeune homme avait été envoyé de St.-Pétersbourg au camp, pour qu'il pût trouver l'occasion de se signaler dans l'armée active qui était

commandée par son oncle. Je lui livrai donc avec confiance mes prisonniers, avec lesquels il retourna au camp, et moi je repris mon poste, où je restai jusqu'au jour.

Lorsque nous eûmes été relevés, je reçus les félicitations du colonel et de mes camarades. « A merveille, Wijighine, à merveille ! criaient les officiers, ta conduite honore notre brave régiment. » Le colonel nous régala tous à déjeûner d'un mouton rôti, arrosé largement d'un bon vin de Moldavie. On but à ma santé, et sans quitter la place, on rédigea la relation du fait pour le chef de brigade; il y était dit expressément, qu'avec trente houzards, j'avais fait prisonniers cent douze fantassins turcs armés. Le colonel, par une lettre particu-

lière, demanda pour moi une récompense, et je vis qu'enfin j'acquérais de jour en jour une meilleure réputation dans le régiment.

Le volontaire qui était venu chercher mes prisonniers pendant la nuit, et les avait escortés au camp, s'appelait *Poustomeline*. Ce jeune homme, élevé par un ex-tambour-major français, ne se croyait rien moins qu'un génie, et dans les réunions d'officiers , il ne parlait incessamment que de tactique et de grands plans d'opérations ; il citait les Turenne, les Montécuculli, le prince Eugène et le grand Frédéric; il critiquait nos mouvemens et nos plans militaires, et jugeait les hommes et les choses du ton le plus tranchant. Souvent, nous ne pouvions nous empêcher de rire de son omni-

science; plus souvent encore nous ne l'écoutions point, mais nous ne pouvions l'exclure de notre société, et au bivouac, il est impossible d'échapper aux bavards ennuyeux. Poustomeline, après avoir conduit les prisonniers au dépôt, ne reparut plus à l'avant-garde; il resta au quartier-général pour cause de *maladie*. Nous reçûmes bientôt au régiment l'ordre du jour; il y était dit que Poustomeline avait mérité d'être décoré pour avoir fait cent douze prisonniers d'infanterie turque, avec l'aide du cornette Wyjighine, à qui le commandant en chef témoignait à ce sujet sa satisfaction.

Les officiers ne purent dissimuler leur mécontentement, et moi, la rage dans le cœur, je montai à cheval et me rendis au quartier-général avec la rapidité de

l'éclair; j'apostrophai Poustomeline des noms de menteur, d'effronté, de lâche et d'infâme; je le touchai même avec la main, et l'appelai en duel. On me mit aux arrêts, on parlait déjà de me livrer au tribunal militaire, et l'on ne me pardonna qu'à la prière des officiers et du colonel. Celui-ci, après m'avoir de nouveau réprimandé, me consola par le proverbe russe que j'ai déjà répété plusieurs fois : « Prière adressée à Dieu et services rendus au Tsar, ne sont jamais perdus. » — Sois tranquille, ajouta-t-il, tu as rempli le devoir d'un officier brave et intelligent; tu jouis de l'estime de tes camarades, voilà la première des récompenses ! L'injustice et l'erreur se glissent partout, mais cela n'empêche pas l'honnête homme de montrer du zèle dans son

service. Prends patience, la justice et la vérité auront leur tour; elles sont en guerre avec l'intrigue; elles fléchissent quelquefois, mais elles ne manquent jamais de reprendre le dessus.

Quelques semaines après, notre armée s'arrêta en présence de toutes les forces de l'ennemi, tenues à couvert dans un camp fortifié et protégées par l'assiette même des lieux. Il fut résolu qu'on livrerait une bataille générale. Le commandant en chef arriva à l'avant-garde à l'instant même où la cavalerie turque harcelait nos houzards et nos cosaques. Toute la cavalerie de notre avant-garde était rangée en ordre de bataille, et l'infanterie sous les armes; les deux armées regardaient en silence le combat singulier des braves cavaliers turcs avec nos

houzards et nos cosaques, comme s'il se fût agi du spectacle solennel d'un duel concerté dont dépendît uniquement la victoire. Le commandant en chef, avec tout son état-major et une foule d'officiers étrangers qui l'accompagnaient comme volontaires, s'arrêta pour jouir de ce spectacle réellement admirable, d'une scène où l'adresse et le courage pouvaient à chaque pas se couvrir de gloire. Rendons justice à la cavalerie turque; elle l'emporte sur celle de presque tous les autres peuples dans l'art de gouverner un coursier, de manier les armes, de faire la guerre d'escarmouche et de combattre en duel, bien que la bouillante valeur du cavalier turc ne puisse jamais résister à notre courage inébranlable et à la fermeté que nous déployons

dans les attaques générales. Un guerrier turc, en riche costume et monté sur un cheval blanc, se distingua dans l'action d'une manière particulière. Il fondait avec une vîtesse et une audace étonnantes sur notre flanc où il faisait un grand ravage. Déja il avait renversé de cheval plusieurs de nos houzards les plus redoutables; le commandant en chef fut affecté profondément de ce triomphe d'un oriental, sous les yeux des étrangers présens, et il dit au colonel avec dépit: « Vous n'avez donc personne qui soit en état de contenir ce Turc, de lui tenir tête et de punir son audace? » M'étant trouvé à portée d'entendre ces mots, je m'élançai sur mon coursier gorsnien (1), je préparai mon

(1) *Gorsny*, peuple russe du Caucase.

nœud coulant kirghise, et je demandai au colonel la permission d'aller donner à l'écart un peu d'occupation au cavalier turc. Il me le permit à regret, ses yeux exprimaient l'affection et la pitié. « Wyjighine, me dit-il, je sais bien que rien ne te fait peur; mais il faut ici de l'adresse, de l'art, du talent, et tu n'es qu'un cavalier ordinaire. Où aurais-tu appris l'équitation, mon ami? assurément ce n'est pas dans le service civil.—Vous verrez, colonel! » répondis-je. Je mis sur ma tête une simple casquette, j'éperonnai ma bête et me portai en avant.

J'avais un désir extrême de prendre le cavalier vivant. Je déchargeai d'abord un de mes pistolets sur un autre Turc; puis courant au cavalier, je lui adressai à tout hazard la balle de mon

second pistolet; je détournai mon cheval et me jetai à quelque distance de la mêlée comme pour recharger mes armes. Le guerrier turc, voyant que je m'étais éloigné des miens, accourut bride abattue, arriva à ma gauche et se précipita sur moi dans la pensée de me faire tomber la tête d'un seul coup de son large sabre. Dans cet instant décisif, je passai lestement sous mon cheval; le Turc ne m'ayant pas rencontré sous le tranchant de son arme, perdit l'équilibre; il chancelait sur sa selle, lorsque m'étant remis ferme sur la mienne, je me jetai sur lui par derrière en lui lançant au cou mon nœud coulant; le Turc tomba à la renverse. Cette chute l'étourdit complètement, et comme la bride de son fier étalon était entortil-

lée à son bras, au dessus du coude, l'animal s'arrêta au moment de la chute du cavalier. Je descendis pour désarmer mon adversaire; je le liai avec ma corde de crin, je le soulevai de terre, je le mis sur ma selle, en travers, sur le ventre, ensuite remontant moi-même à cheval, tout en tenant la bride du coursier turc, je volai au régiment. Une multitude de Turcs s'avancèrent en poussant d'horribles cris pour reprendre leur chef, mais le général russe fit pousser en avant deux escadrons au galop, et les Turcs tournèrent bride. Lorsque je parus au milieu du régiment, un grand bruit de voix se fit entendre de tous les côtés. Le commandant en chef vint à moi avec toute sa suite, il descendit de cheval, et m'ordonna d'en faire autant; je mis mon

prisonnier à terre, je le déliai et le lui présentai. « Je vous remercie d'un si beau don, me dit le commandant en chef, en m'embrassant, croyez que je saurai me montrer reconnaissant comme je le dois. » A ces mots, il ordonna à son aide-de-camp de lui ôter sa croix de saint Vladimir à cordon, puis il l'attacha de ses propres mains à mon doliman. « Je ne vous oublierai point! » me répéta le général en s'éloignant.

Les officiers du régiment vinrent tour à tour me féliciter et m'embrasser; tous se montrèrent heureux de mon triomphe. Le colonel me pressa contre son cœur et me dit avec émotion : « Mon ami, je te remercie d'avoir soutenu l'honneur du régiment! » J'étais ivre de joie, et de ma vie je n'avais rien éprouvé

de si doux. — Donne à Pétrof mon coursier turc, et dis-lui de m'amener mon cheval de front, dis-je à un sous-officier. « Me voici. » répondit Pétrof, lui-même qui se tenait derrière moi; les larmes coulaient de ses yeux et le sourire était sur ses lèvres. Il voulut me baiser la main et je lui ouvris les bras comme à un ami. Pétrof ne put proférer un seul mot; son cœur était trop ému. Il prit mon butin et se retira lentement derrière le front, en faisant des signes de croix et en remuant les lèvres. Il priait pour la conservation de mes jours!

Cette journée ne produisit aucun résultat important. Vers le soir, les armées reprirent leurs positions, et le colonel se rendit près du commandant en chef qui s'était campé avec le principal

détachement à deux verstes de l'avant-garde. Une heure après le départ du colonel, un messager m'apporta l'ordre de me rendre, sans aucun délai, devant le commandant en chef. Le colonel m'attendait dans la tente des aides-de-camp, et à peine fus-je descendu de cheval qu'il me conduisit à la tente du commandant en chef. Je trouvai là une foule de généraux et d'officiers supérieurs. En même temps que moi, entra Poustomeline qui était sans épée.

« Monsieur le cornette Wyjighine, dit le commandant en chef, votre respectable colonel m'a fait son rapport sur l'exploit par lequel un détachement d'infanterie turque est tombé en vos mains. Un autre s'est approprié la gloire et la récompense dues à cet exploit; c'est

monsieur l'officier que voici (il désignait Poustomeline), et qui malheureusement appartient à ma famille. On m'a induit en erreur. Des hommes, qui ne me connaissent point, m'ont rendu injuste; ils pensaient m'être agréables, en me fournissant l'occasion de louer, de récompenser mon jeune parent. Mais on apprendra que je n'ai d'autres parens ici que les vrais braves; ceux-ci sont mes seuls neveux, ils sont mes frères, ils me tiennent lieu d'enfans. Quiconque veut servir fidèlement son prince et sa patrie doit être juste envers ses subordonnés, et ne récompenser que le seul mérite. Rien ne nuit plus au service que la partialité, les passions, l'esprit de famille et les considérations d'alliance ou d'amitié. Une seule injustice fait plus de mal que

cent récompenses ne produisent de bien dans une armée. Souvenez-vous de cela, messieurs les chefs! Je vous salue donc en qualité de lieutenant, monsieur Wyjighine; et vous, monsieur Poustomeline, veuillez retourner promptement à St.-Pétersbourg, allez vivre sous l'aile des tantes et des grand'mamans, et n'ayez pas l'audace de reparaître devant mes yeux. Allez glisser en cadence sur le parquet des salons, c'est là votre place, et non sur les champs de bataille. Adieu!»

Nous sortîmes de la tente, moi plein de joie, Poustomeline couvert de honte et les yeux baissés. Il me sembla si fort à plaindre que je fis un mouvement pour lui adresser des paroles de consolation, mais je fus arrêté par la crainte d'aigrir ses chagrins et de froisser son amour-

propre. Mes camarades se mirent en cercle, burent à ma santé; et, en me voyant revenir parmi eux, ils proclamèrent mon nom à trois reprises avec un chorus général de *Houra !*

Le lendemain, le soleil, à son lever, éclaira une grande bataille générale, dans laquelle on combattit, d'un et d'autre côté, avec un acharnement sans exemple. Les Turcs étaient deux fois plus nombreux, mais la valeur russe, soutenue par la discipline, triompha. Le camp fortifié fut pris d'assaut; l'artillerie, les bagages, un nombre infini de drapeaux, de queues de cheval, et de prisonniers restèrent au pouvoir des vainqueurs. L'armée turque fut défaite et dispersée. La gloire couronna de nouveaux lauriers les armes russes.

Notre régiment eut part à la bataille et se distingua, parmi tous les autres, par l'impétuosité ; mais nous perdîmes beaucoup de monde, nous eûmes beaucoup de blessés, vu que nous combattions contre l'élite des armées turques. Dans une mêlée avec les spahis, m'étant un peu trop échauffé au combat, je pénétrai au centre d'une multitude épaisse, qui ne pouvait fuir, parce que le défilé se trouvait occupé par les janissaires. Il en résulta une horrible fureur de part et d'autre. Les janissaires tiraient sur nous de dessus les escarpemens du défilé et du fond d'un chemin creux. Les spahis se battaient en vrais désespérés. Les cris et les décharges des armes à feu empêchaient qu'on ne pût entendre aucun commandement ; les trompettes son-

naient la charge, et nous nous étions avancés jusqu'au milieu des lignes ennemies. Je tombai dans un groupe d'ennemis si serré, que je pouvais à peine diriger mon sabre; les coups m'arrivaient de tous côtés, et moi je frappais à droite et à gauche au hasard. Mais bientôt je sentis que le sang m'inondait les yeux, et que ma main gauche n'avait plus la force de retenir mon cheval. Quelqu'un prit, en ce moment, mon cheval par la bride et le tira avec force en arrière; bientôt, me trouvant hors de la mêlée, j'essuyai mes yeux et je reconnus Pétrof.

J'avais reçu deux blessures à la tête, une au bras gauche et une quatrième à l'épaule droite. Le sang coulait en ruisseaux et mes forces diminuaient de minute en minute. S'étant retiré, avec moi,

à un quart d'heure de chemin du champ de bataille, Pétrof me mit à terre, tira de son porte-manteau des bandages, des compresses et de la charpie; il lava adroitement mes blessures avec de l'eau mêlée de vinaigre, et appliqua les bandages; ensuite, il me remit à cheval, monta en croupe, après avoir attaché son propre cheval à l'un de mes étriers; et, me soutenant dans ses bras, il me conduisit à l'ambulance.

Mes blessures n'étaient pas dangereuses, mais elles pouvaient me tenir longtemps alité. Une trop grande perte de sang faisait craindre que ma faiblesse ne se convertît en marasme et en épuisement; je pouvais à peine mouvoir les jambes. Je saisis la première occasion qui s'offrit pour retourner en Russie.

Pétrof se tint nuit et jour auprès de moi, et ne me quitta pas un seul instant; une tendre mère ne saurait déployer une plus vive sollicitude près du chevet d'un fils chéri. Il préparait mes alimens, me présentait les médicamens, pansait mes blessures, me conduisait au grand air en me soutenant sous les bras, chassait les mouches lorsque, dans la journée, je prenais du sommeil; et la nuit, il accourait pour peu qu'il m'entendît remuer ou tousser. Il ne vivait que pour moi seul, et, quand je voulais le remercier, il devenait triste aussitôt, et me disait: « Lorsque vous me remerciez, monsieur, je me sens tout mal à l'aise, et tout honteux, comme si vous aviez quelque chose à me reprocher. Je ne fais que mon devoir en servant mon commandant; de

quoi me remerciez-vous? Si vous avez intention de me faire plaisir, reprenez bien vite vos forces, car si vous languissez trop long-temps, je me reprocherai cruellement de vous avoir parlé de guerre et de batailles. »

Arrivé à Kamenetz, en Podolie, j'écrivis une lettre à Milovidine; je me serais rendu à Kief, s'il se fût encore trouvé en cette ville. J'avais adressé ma lettre au commandant de la place, que je connaissais; je reçus de lui, en réponse, la nouvelle que Milovidine s'était réconcilié avec son oncle, et que l'oncle et le neveu étaient partis ensemble pour St.-Pétersbourg. Cela me contraria, en ce que je manquais d'argent; je n'avais pas même de quoi aller à petites journées jusqu'à Moscou.—La vilaine chose

que de se trouver, en route, malade et sans argent! dis-je à Pétrof. — C'est vrai, me répondit-il; mais nous ne sommes pas tout-à-fait dans ce cas-là. — Trente ducats, en tout!.... — Un peu plus, me répondit Pétrof; en disant cela, il ouvrit ma valise et me montra de l'or. — Qu'est-ce que cela signifie? m'écriai-je avec surprise. — C'est de l'or qui vous appartient. Je l'ai fait peser; il doit y avoir là mille cinq cents bons ducats de Turquie; et de plus, voici une belle plume en diamants. — Et où as-tu pris cela? — C'est bien vous, monsieur, qui avez pris; moi je n'ai fait que serrer. Lorsque, pendant la nuit, vous avez fait prisonniers cent douze fantassins turcs, j'ai enlevé à leur chef son turban et sa ceinture, de peur qu'ils ne tombassent en quelque

autre main ; et, quand, aux yeux de tout le régiment, vous eûtes couché en travers sur votre selle le redoutable aga, je courus au grand galop, à l'endroit où il était tombé comme une gerbe de blé, et je relevai son turban, sachant que les Turcs y mettent leurs ducats. Je trouvai encore dans la selle deux poignées d'or, et voilà ce qui forme le petit trésor que vous voyez. Je ne vous en ai rien dit d'abord, de peur que vous ne voulussiez restituer tout cela aux Turcs, et surtout de peur que vous ne le perdissiez au jeu, par ennui, dans les bivouacs, car j'ai bien remarqué que vous commenciez à perdre. — Ecoute, Pétrof ; cet or est à toi : tu me prêteras ce qui m'est nécessaire. — Qui a exposé ses jours pour l'armée et pour la patrie, est-ce moi ou vous,

monsieur? Croyez-moi, il n'y a ni honte ni faute à faire du butin sur l'ennemi. La honte est à ceux qui s'engraissent aux dépens de leurs frères, qui spéculent en fraude sur les vivres, sur le fourrage et sur les hôpitaux! Que Dieu leur fasse grâce! mais, pour cet or, il est bien à nous. Prenez-le à titre de prêt, de dépôt ou de propriété, n'importe ; prenez-le seulement, il est bien à vous.

Je vendis mes chevaux, et ne gardai que les armes et le harnais turcs, en mémoire de ma victoire. J'achetai une calèche fort douce, et je me rendis à Moscou, où j'arrivai vers la fin de l'automne. Je souffrais encore beaucoup de mes blessures.

CHAPITRE XXXI.

CONGÉ. — SOCIÉTÉ DE SAINT-PÉTERSBOURG. — UN GUET-A-PENS. — OLGA. — ENPRISONNEMENT.

A mon arrivée à Moscou je volai au couvent où vivait ma mère; elle pensa devenir folle de joie en me revoyant décoré du signe de la valeur. Ma pâleur et ma faiblesse lui donnèrent toutefois beaucoup d'inquiétude; elle me conseilla de prendre mon congé, craignant que le service militaire n'achevât de ruiner ma

santé. La paix venait d'être conclue avec les Turcs; mon colonel avait été promu au grade de général, et mon régiment obéissait déjà à un autre colonel. Comme j'avais envie de me reposer et de jouir de la vie, je réunis mes certificats, je présentai une supplique et je reçus à la fois, congé, avancement, et permission de porter l'uniforme de mon nouveau grade. Dès que j'eus fait visite à mes principales connaissances et à toutes mes protectrices, qui savaient déjà par les bulletins ce que j'avais fait en Turquie, je m'occupai du soin de guérir tout-à-fait, et je gardai la chambre à cet effet environ deux mois. Ma mère me venait voir chaque jour; je résolus, après en avoir délibéré avec elle, de me rendre à St.-Pétersbourg; et, comme je venais

d'acquérir des droits à la *protection*, de solliciter quelque emploi facile à exercer, où je pusse gagner de quoi vivre honorablement. La curiosité m'attirait aussi dans la moderne capitale de l'empire; je devais y revoir la cousine Annette qui, après s'être enfin réunie à son mari, était domiciliée à St.-Pétersbourg; j'espérais, en outre, y trouver Milovidine. Ma santé étant rétablie, je me pourvus de lettres de recommandation, et je partis à la fin de l'hiver.

J'arrivai de nuit à St.-Pétersbourg, et je descendis dans un hôtel-garni situé au centre de la ville, à deux pas de l'immense perspective qu'on appelle Nevsky, parce qu'elle s'étend depuis la Néwa et l'amirauté jusqu'au pont du palais d'Anitchkof, et même jusqu'au couvent de

St.-Alexandre Nevsky. Le lendemain, j'allai faire un tour en voiture dans la ville, afin d'apprendre à m'orienter dans les rues que je ne connaissais que d'après un plan de la ville. La propreté générale, l'ordre, je ne sais quelle simplicité gracieuse dans la magnificence même, produisirent en moi une impression douce, et me donnèrent une haute idée de la civilisation d'une telle ville. Je ne rencontrai point d'équipages gothiques, point de livrées d'arlequin comme à Moscou; je ne trouvai ni petites rues sales, ni maisons bigarrées, ornées ou plutôt défigurées par des sculptures monstrueuses; ni vilaines petites boutiques semblables à des caves infectes, ni cabanes à demi-ruinées, de front avec des palais somptueux et déserts. Je n'avais

point compris jusqu'alors ce que c'était qu'une ville européenne ; je conçois maintenant pourquoi les habitans de St.-Pétersbourg appellent Moscou le grand village. Cependant Moscou, par sa situation, par ses antiquités, par ses souvenirs historiques, l'emportera toujours sur la nouvelle capitale ; si Pétersbourg est la tête de la Russie, Moscou en est le cœur. Moscou est pour les Russes ce que fut Rome pour les descendans des conquérans du monde, lorsque Constantin-le-Grand transporta le siége de l'empire sur les pompeux rivages du Bosphore. Moscou est le berceau des familles russes les plus antiques, et le point d'appui de la puissance de l'empire. Quelques charmes que puisse offrir à un Russe St.-Pétersbourg, ce monument de

la grandeur de Pierre Ier et de ses successeurs, le cœur lui battra toujours bien plus fort au seul souvenir de Moscou. Semblable au mahométan à qui l'islamisme fait une loi d'aller visiter la Mecque au moins une fois dans sa vie, le Russe se fait un devoir sacré de visiter Moscou. La vue du Kremlin et des temples saints où se concentraient les désirs, les espérances, les joies et les craintes de nos aïeux, élève l'âme et nourrit le patirotisme.

Je ne tardai pas à découvrir la cousine Annette, qui fut fort aise de me revoir. Elle me présenta à son mari, homme d'un embonpoint excessif et d'une figure tatare, qui vivait à part et à sa guise, sans s'occuper de sa femme; il jouait au wisk, buvait et mangeait comme dix,

et ne se donnait d'autre tracas que de livrer aux magasins de la couronne les eaux-de-vie de ses fabriques qu'il s'était engagé à fournir. Il me fit un salut assez sec, me pria de fréquenter sa maison, me laissa en tête à tête avec sa femme, et sortit pour aller manger des huîtres. La cousine Annette me dit que Milovidine, sa femme et son oncle, étaient venus à St.-Pétersbourg pour faire annuler un testament, divers billets et lettres de change qu'Avdotia lui avait fait signer dans le temps qu'elle tenait le cher oncle dans ses griffes; qu'après avoir terminé cette affaire, Milovidine, résolu de quitter pour toujours le grand monde dont il était dégoûté, avait acheté une propriété délicieuse sur le rivage méridional de la Crimée, et qu'il s'y était

retiré avec son oncle. Celui-ci avait presque perdu toutes ses anciennes habitudes ; il avait en revanche contracté la passion de faire la *grande patience* (1), et de lire les gazettes de Moscou. Il était devenu grand politique ; et d'après les prognostics du fameux Nostradamus, de Martin Zadec, du Grand-Albert et de l'almanach de Bruss, il prédisait des changemens considérables dans monde. Milovidine et sa femme s'étaient imposé la loi de l'écouter chaque jour pendant deux heures, et en récompense il leur avait donné tout son bien.

La cousine Annette me présenta dans quelques-unes des maisons où se réunissait la meilleure société. J'avais d'ailleurs apporté de Moscou des lettres de recom-

(1) Manière de tirer les cartes.

mandation adressées à des personnages marquans ; je connus ainsi en fort peu de temps beaucoup de monde. En général, la société de St.-Pétersbourg est infiniment plus froide que celle de Moscou, et il n'est pas de maison où l'on ne cherche à se conformer aux usages et à l'étiquette de la cour. La présence des ambassadeurs étrangers communique aux cercles un air d'importance diplomatique et une certaine retenue qui gêne singulièrement l'homme dans ses manières. On n'aime ni les conteurs, ni les plaisans, ni les hommes qui occupent la société par leurs talens, et qui seraient plus goûtés, plus honorés dans la société de Moscou. A Pétersbourg, tout homme doit parler en mesure, aller et venir selon un plan, et paraître dans chaque

maison à point nommé, comme à la comédie. Chaque liaison est un objet de calcul, et l'on y fait entrer en compte la qualité, la naissance de l'individu et les maisons qu'il fréquente. Chacun voit, dans les personnes de sa connaissance, des degrés qu'il combine pour former un escalier commode, et il n'en prend que ce qu'il lui faut pour s'élever au faîte de ses désirs et de ses espérances. On reçoit les uns parce qu'on a besoin d'eux, les autres parce qu'ils contribuent aux plaisirs des gens dont on a besoin. Le plaisir par excellence, c'est le jeu de cartes; par conséquent, celui qui est en état de jouer gros jeu est reçu dans la haute société pour faire la partie des grands personnages. Pétersbourg est regardée comme une ville passionnée pour

la musique; à la vérité, on y chante beaucoup, on y joue d'une foule d'instrumens; mais il ne faut point en conclure que cette ville contienne un grand nombre de vrais dilettanti. On joue aux cartes, afin de moins parler, et c'est pour la même raison qu'on se fait amateur de musique. A dîner, il n'est guère question que de la pluie et du beau temps; on n'aime pas la conversation, parce que chaque individu, espérant toujours et poursuivant quelque chose, craint de trop s'expliquer en présence des autres. Le babil naïf, l'abandon, l'antique hospitalité russe, qui se retrouvent encore dans Moscou, sont réputés ici rusticité des vieux temps. On n'invite pas ici, comme à Moscou, de prime-abord, à venir dîner chaque jour et passer la soi-

rée, mais une invitation est une sorte de grace; et dans cette capitale, où tous les hommes sont occupés d'affaires ou de bagatelles, on ne peut voir son monde qu'à certains jours marqués, à l'heure, à la minute dite. A Moscou, il s'est formé un bizarre dialecte de salon, composé de mots et de tours français et russes; à St.-Pétersbourg, on entend à peine prononcer un mot de russe, et l'on doit parler français avec la même pureté de prononciation qu'à Paris. Faire une faute contre les règles de la langue française, est regardé comme un signe d'ignorance. A Moscou, l'on s'entretient quelquefois de la littérature russe, des journaux et des écrivains russes, ce qui, à Pétersbourg, serait de mauvais ton. Ici, la bonne éducation se fait voir en prononçant sur la

littérature française, d'après le Cours de La Harpe et d'après les articles du Journal des Débats, et de plus, en lisant les romans anglais dans les textes originaux. On ne reçoit point dans la haute société un écrivain en réputation, un artiste russe déjà célèbre, à moins qu'il ne jouisse de la protection particulière de quelque personnage marquant. Il n'est, à cette règle, qu'une seule exception provenant du respect que l'on a ici pour les liaisons formées à Moscou : un maître ou une maîtresse de maison, en présentant un homme insignifiant, nouveau dans le monde, s'excuse sur ce qu'il lui est connu *par Moscou.* La jeunesse de St.-Pétersbourg s'habitue, dès l'enfance, à une froideur de manières qui la rend souvent ennuyeuse et quelquefois insup-

portable. Les jeunes gens ont en vue, pour se lier entr'eux, non les rapports de goûts et de caractère, mais la qualité des parens, le pied sur lequel leurs pères sont dans le monde. Tout homme qui ne peut rien faire pour eux, qui n'est en état de les pousser en avant, ni par son crédit personnel, ni par ses relations, est à leurs yeux un intrus dans la société; on lui adresse la parole, mais d'un ton glacial, et l'on n'a garde de l'attirer à soi. Les femmes sont aimables à Pétersbourg, comme partout, lorsqu'elles sont bonnes et gracieuses; mais elles sont ici, comme les hommes, sous l'influence d'un esprit général de brigue et de calcul. Elles sont polies et froides, modestes et prudes, du moins en apparence. Paraître bonnes et compatissantes, est une mode

plus constante que celle des chapeaux. Les dames de Moscou se querellent, s'emportent, mais elles sont secourables, et cela, de cœur et d'âme; ici, l'on soupire, on parle morale et sentiment avec beaucoup d'éloquence, et l'on a recours à des inventions de loterie, pour se cotiser en faveur des pauvres, si toutefois le soulagement des pauvres n'est pas un vain prétexte. Un bal, à St.-Pétersbourg, semble avoir été dirigé par un conseil, composé d'un maître de ballets français, d'un maître de cérémonies chinois, d'un chevalier de Triste-Figure allemand et d'un décorateur italien. Tout est à sa place; il y a de tout assez, et il y a même quelque chose de trop, c'est l'ennui. A Moscou, au contraire, on danse quelquefois à contre-mesure, quelquefois les

instrumens ne sont pas d'accord, quelquefois des chandelles se font apercevoir parmi les bougies, les planchers crient sous les pieds des danseurs; quelquefois à un souper copieux le Champagne coule par flots en pure perte; quelquefois au bal il se fait plus de bruit qu'à la *Place-Rouge*; mais du moins on s'y amuse, non par convenance, mais par goût; on vient tout exprès habiter la ville pour danser et se réjouir (1).

Je jouais gros jeu au wisk, je dansais, je parlais correctement le français, je chantais, je jouais du clavecin dans les concerts de salon, j'allais en voiture à

---

(1) L'auteur ne peint, dans son parallèle, que les généralités, les exceptions ne laissant pas que d'être fort nombreuses.

quatre chevaux, et j'avais des connaissances à Moscou, ce qui me mettait à même d'entretenir la maîtresse de maison de ses parens et des amis qu'elle avait dans cette ville. Mais, accoutumé que j'avais été, dans notre ancienne capitale, à des manières amicales et prévenantes, je m'ennuyais dans des assemblées où la maîtresse de maison daignait à peine m'honorer d'un regard et dire : « Quel temps fait-il? ou, Comment vous portez-vous? » Comme je ne pouvais être utile à personne, il n'était personne qui ne crût m'obliger beaucoup en me recevant chez soi. Je crus même remarquer qu'il se formait contre moi, dans les salons, une petite cabale de vieillards méchans et de jeunes gens bouffis d'orgueil.

L'amitié de la cousine Annette et son petit cercle de personnes choisies me dédommageaient de l'ennui du grand monde, auquel Annette elle-même ne se soumettait que par esprit de convenance.

L'été survint; on quitta la ville pour aller s'établir dans les maisons de plaisance des environs; je n'avais encore rien fait pour mon avenir. La cousine Annette me conseilla de gagner les bonnes grâces de quelque grand seigneur en crédit, puis de solliciter un emploi. Les grands, soit en me parlant du beau temps, soit les cartes à la main, s'étaient jusqu'alors montrés affables et bienveillans; mais, dès que j'eus hasardé devant l'un d'eux l'expression du désir d'être utile, de prendre du service et de contribuer au bien public par mon zèle, la physiono-

mie du grand personnage prit un aspect tellement glacé, que le froid m'en courut par toutes les veines. Il me semble que je serais plutôt parvenu à enlever un drapeau au milieu de mille spahis acharnés contre moi, qu'à tirer une étincelle de bienveillance d'un cœur comme ceux-là. Les femmes ne sollicitaient que pour leurs parens; je pris donc le parti d'attendre quelque circonstance favorable.

Un jour, comme je rentrais chez moi, afin de m'habiller pour un dîner invité, Pétrof me remit une lettre écrite en français par une main de femme, et je lus: « Vous êtes aussi discret que vous êtes aimable, je le sais. Venez à minuit, aujourd'hui même, au village d'Emélianof, derrière Ekathérinenhof. Laissez votre équipage en tête du village, et cotoyez

le golfe, seul, à pied. Là, dans une maison isolée, sous les fenêtres de laquelle vous apercevrez une couronne de rameaux frais, vous attend une personne qui prend le plus vif intérêt à ce qui vous concerne. Les circonstances la forcent de taire ici son nom et d'être votre amie en secret. Venez, et vous saurez tout. »

C'est une intrigue d'amour, pensai-je. Quoi! nos prudes du Nord, qui osent à peine lever les yeux devant un homme, aiment ainsi les petites maisons solitaires des environs de la ville! O délicieuse invention des maisons de plaisance! On peut aller se loger dans le voisinage, se rencontrer à la promenade, dans une petite maison isolée, qu'on loue au nom d'un employé, qui n'est là pour rien;

puis, manger de la crême chez les colonistes.... C'est charmant, cela me distraira; cela dissipera mes ennuis. J'attendis impatiemment l'heure du rendez-vous.

A minuit, je me rendis au lieu indiqué; je trouvai la maison isolée, je frappai à une petite porte; une vieille femme de campagne m'ouvrit et j'entrai. Je ne trouvai, dans la première chambre, qu'un laquais debout contre la porte, qu'il referma; il sortit, et se mit en sentinelle devant l'entrée, dès que je fus dans la seconde chambre. Au même instant, sortirent d'une autre chambre trois hommes que je ne connaissais pas. L'un d'eux vint à moi, me pria de m'asseoir sur un banc avec lui et ses deux compagnons, et de l'écouter attentivement. Je fus un

peu troublé à l'aspect imprévu de trois hommes à un rendez-vous de minuit assigné par une femme, mais je résolus d'écouter l'orateur et de voir où il en voulait venir. « Ivane Ivanovitch, me dit-il, vous vous trouvez en ce moment dans une position telle qu'il dépend absolument de vous seul, ou de vous perdre sans retour, ou d'être à jamais heureux. Par votre naissance, tout illégitime qu'elle est, vous appartenez à une famille qui songe à fixer votre sort et s'occupe de vos intérêts. Si vous consentez à souscrire cet acte notarié et à le confirmer dès à présent dans un registre authentique, vous réparerez l'injustice de l'un des membres de cette illustre famille; on vous comptera ici vingt mille roubles, et ce qui vaut mieux encore,

vous serez protégé pendant toute votre vie par des personnages très influens ; vous aurez tel emploi qu'il vous plaira ; on vous procurera des rangs et des ordres de chevalerie ; vous prendrez femme dans la haute noblesse ; en un mot, rien ne manquera à votre bonheur. Si vous refusez, vous êtes inévitablement perdu. On sait des faits assez graves et assez nombreux pour motiver contre vous une accusation capitale ; les preuves sont recueillies et les témoins sont prêts. Craignez l'exil en Sibérie et peut-être encore quelque chose de pis. Vous êtes isolé sur la terre, sans famille, sans protection. Ceux que vous croyez vos amis vous abandonneront au premier revers de fortune, et les femmes qui vous rendent le plus volontiers de petits services, s'éloi-

gneront d'un coupable contre lequel elles verront s'élever des gens riches et puissans. Décidez-vous. Voici les papiers, voici de l'encre, signez... ; voici l'argent dont je vous ai parlé; prenez-le d'avance, si vous voulez ! »

Pendant que l'inconnu me parlait ainsi, un autre posa sur la table deux feuilles de papier timbré toute couvertes d'écriture, et le troisième comptait des assignations de la banque (1). Après un moment de silence, je répondis : « Messieurs, si vos vues sont honnêtes, pourquoi n'être pas venus me faire ces propositions chez moi directement et

(1) C'est la monnaie courante en Russie. Il est extrêmement rare que l'on fasse des paiemens en numéraire métallique.

sans aucun mystère. D'abord, je vous prie de me nommer cette famille qui exige de moi la réparation d'une injustice qui, selon vous, aurait été commise par l'un de ses membres. Je sais que je dois le jour au prince Ivane Alexandrovitch Miloslavski, le dernier de la race. Il est mort de ses blessures, sans savoir même si j'étais au monde, car j'étais encore dans le sein de ma mère lorsqu'il l'a quittée. Son bien a été divisé en quatre parties, entre des cousins germains que je ne connais nullement parce qu'ils n'ont point été élevés en Russie et qu'ils sont au service près de nos missions, à l'étranger. Je n'ai jamais eu aucune liaison ni aucune relation d'affaires avec les autres membres de la famille de feu mon père. Permettez-moi donc de pren-

dre lecture des papiers que vous désirez que je signe, de réfléchir ensuite au contenu de ces papiers, et enfin de prendre un parti quelconque. Quant à mes prétendus crimes et à votre menace d'un exil en Sibérie, ce sont là de vaines paroles dont je ne prends aucun souci. Sachez que je ne suis pas bien peureux de mon naturel; j'ai fait mes preuves au service de l'État, le sang paternel coule encore dans mes veines, et je trouverai une protection sûre et puissante dans les lois de mon pays. » A ces mots je me levai, et j'allai à la petite table pour prendre les papiers; mais l'un des inconnus les saisit vivement et les cacha dans son sein. — Ainsi, vous refusez de signer? dit l'homme chargé de porter la parole.—Je ne signe rien que je n'aie

préalablement lu. — C'est votre dernier mot? — Oui, monsieur. — Vous n'imputerez votre malheur qu'à vous même. Adieu. — Là dessus l'inconnu alla dire au laquais de faire approcher la voiture. Pendant ce temps-là je n'adressai pas un mot à ses camarades. Une voiture à quatre places s'avança; pendant que les inconnus sortaient, je courus à la fenêtre, et plongeant mes regards dans la portière ouverte, je vis une femme qui les attendait. Le premier qui entra dans la voiture prit le registre des mains du second; le troisième, en montant, tira les papiers de son sein; ils disparurent alors, et je restai seul dans la maison.

Un paysan, maître du logis, et une vieille femme, sa mère, entrèrent aussitôt dans la chambre, et me demandèrent si

je désirais passer le reste de la nuit chez eux. — Qui sont donc vos locataires? leur demandai-je. — Cette année-ci, répondit le paysan, notre petite maison, selon toute apparence, ne sera point louée pour l'été; nous recevons les personnes qui viennent ici, et il dépend d'elles de se faire connaître ou non. Hier des messieurs sont venus; ils ont loué pour la journée d'aujourd'hui; ils ont dîné ce soir bien tard; vous êtes venu vous même plus tard; j'ai pensé qu'ils resteraient encore demain; mais les voilà partis. C'est bien plutôt vous, monsieur, qui pourriez nous dire qui ils sont. »

Je sortis pour aller à la hâte regagner ma voiture, en rêvant à cette bizarre aventure. Je descendis au bord du golfe, et en passant devant un bouquet d'ar-

bres touffus, j'entendis quelque bruit dans les broussailles. A l'instant où j'y portai ma vue, il partit un coup de feu; une balle siffla en passant à mon oreille. La nuit était aussi claire que le jour même; un homme s'élança d'entre les branches; c'était Vorovatine.

Il se mit à courir de toutes ses forces parmi les arbres. Comme, tout en fuyant, il rechargeait son arme et que j'étais sans défense, je n'osai le poursuivre, et je marchai à grands pas vers l'endroit où j'avais laissé ma voiture. Je ne la trouvai point; aux traces que je remarquai sur le sable, je crus reconnaître qu'elle était retournée à la ville par suite du complot des mal intentionnés. Je me munis d'un fort bâton que je trouvai, et suivant de nouveau le bord du golfe,

j'arrivai au bois qui sert d'avenue à Ekathérinengof.

Je marchais rapidement et je regardais sans cesse derrière moi, dans la crainte d'une attaque soudaine. Comme j'avais déja parcouru la moitié de ma route, j'entendis un mouvement dans le bois. Je recueillis tout mon sang-froid, et résolus d'aller, prompt comme l'éclair, au devant d'un péril qu'il ne pouvait plus être possible d'éviter, sachant que, dans des circonstances semblables, l'audace seule peut déconcerter les méchans. Je mis mon gourdin sur l'épaule, et m'élançai au pied d'un arbre où se mouvait quelque chose de blanc. Je trouvai là une femme. « Grâce! grâce! épargnez-moi, s'écria-t-elle, je suis déjà si malheureuse. » Je restai immobile d'éton-

nement; cette voix que je croyais reconnaître, émut mon cœur et fit courir mon sang dans mes veines. C'était le son de voix de Grounia, mais ce n'était point, ce ne pouvait être elle. Je pris cette femme par la main, et sans pouvoir lui adresser la parole, je regardai ses yeux qui rencontrèrent les miens, et mon cœur battit avec encore plus de force; elle tremblait de crainte, et moi, je tremblais de surprise. En effet, une jeune fille dans la fleur de la jeunesse, belle comme un ange, était devant moi les bras croisés sur la poitrine, qui implorait ma pitié par des regards humides de larmes. Je la contemplais en silence dans cette posture; ses cheveux du plus beau châtain foncé flottaient en désordre sur ses épaules; de longues pau-

pières ornaient ses grands yeux bleus, qui, non moins enchanteurs que les yeux de Grounia, exprimaient en ce moment la douleur, la crainte et l'espérance. Sa jolie bouche entr'ouverte semblait me dire : Si tu as un bon cœur, tu seras mon soutien. Elle était vêtue de blanc et portait un manteau d'une couleur foncée. — Que faites-vous dans un bois, seule et à l'heure qu'il est? lui demandai-je enfin. — On m'a trahie, on m'a vendue; j'ai sauvé mon honneur, j'ai fui, j'ai échappé au piége, mais je ne sais plus où me cacher; j'ai peur de rester ici, j'ai peur de retourner seule à la ville; de ce moment je n'ai plus un seul abri sous lequel je puisse reposer ma tête!—Suivez-moi; je serai votre guide, votre défenseur. Notre sort aujourd'hui

a de l'analogie; j'ai trouvé ici comme vous, des traîtres, des méchans, qui m'ont tendu des piéges; de plus, un scélérat qui en voulait à mes jours. — Sans attendre la réponse de la charmante enfant, je lui donnai le bras et l'entraînai avec moi. Sa main tremblait dans la mienne; elle me regardait avec inquiétude et la peur lui prêtait des ailes. —Vous n'avez pas une entière confiance en moi, lui dis-je en m'arrêtant pour la laisser respirer; je jure devant Dieu, foi d'officier russe, que je n'ai aucune intention blâmable en vous secourant; je suis prêt à sacrifier ma vie pour défendre votre honneur, et tant que j'aurai un souffle de vie, personne n'osera vous faire injure. — Je m'en remets donc à votre protection. Soyez mon ange-gardien;

souvenez-vous que je suis malheureuse, bien malheureuse !

Nous poursuivîmes notre chemin sans nous parler. Mon âme était dans un trouble indéfinissable. A l'extrémité d'un village qui confine à Ekathérinengof, je trouvai ma voiture. Le laquais dormait sur l'herbe, le cocher sur son siége et le petit postillon aux pieds de ses chevaux. Je les réveillai. — Pourquoi as-tu quitté l'endroit où je t'avais ordonné de m'attendre? dis-je au laquais (c'était un valet de louage). — On est venu m'ordonner en votre nom de venir vous attendre ici avec la voiture. — Qui cela? — Un laquais en livrée à galons. — Ceci venait à l'appui de mes conjectures; par ce moyen, le coup de feu de Vorovatine ne pouvait avoir été entendu par

mes gens. Je priai la jeune fille de monter dans la voiture; elle obéit en silence. Lorsque je donnai ordre de rentrer en ville au grand galop, elle me dit en fondant en larmes: — Où me déposerez-vous, monsieur? Je vous l'ai dit; je n'ai point d'asile; je suis une pauvre orpheline jetée par le sort dans ce monde où je n'ai rien à prétendre. — Soyez tranquille; je suis garçon, conséquemment je ne vous emmènerai point chez moi; je vous procurerai un asile chez une dame respectable; mais je vous prie de me conter vos malheurs et de ne me rien céler. — Je sens moi-même que je vous dois compte de tout ce qui m'est arrivé; mais donnez-moi votre parole de ne point poursuivre les personnes qui m'ont jetée dans la triste position où vous venez

de me trouver. — Je vous le promets.

« Mon père, gentilhomme sans fortune, avait acquis, au service, le rang civil correspondant à celui d'officier supérieur. Il servait en qualité de secrétaire près d'un chef qui était l'époux d'une riche veuve ayant une fille du premier lit; et cette fille fut ma mère. Le secrétaire aimait la belle-fille de son chef, et en était aimé. Les amans ne purent s'unir autrement qu'en secret. Ce mariage clandestin fut découvert; ma mère fut chassée de la maison et privée de ses droits à la succession qui fut réglée exclusivement en faveur des enfans du second lit. Mon père eut son congé.

» Réduit à gagner notre subsistance par un travail forcé, mon père mourut, il y a cinq ans. Ma mère se livra elle-

même aux soins de mon éducation ; elle m'enseigna les langues étrangères, la musique et les ouvrages de mon sexe ; elle pourvoyait à tous nos besoins en travaillant à la maison et en donnant des leçons dans une pension de demoiselles. Voici deux ans que j'ai perdu cette excellente mère, qui eut, en mourant, la douleur de me laisser sans demeure, sans refuge et sans aucune ressource! » A ces mots, la jeune fille pleura ; un moment après, elle reprit :

« La pension où ma mère avait donné des leçons n'existait plus. Je ne connaissais dans toute la ville qu'une marchande de modes chez qui j'avais souvent porté divers objets que ma mère faisait pour elle moyennant un prix convenu. Je me rendis chez cette femme et la con-

jurai les larmes aux yeux de me recevoir au nombre de ses ouvrières. Elle accéda à ma demande, et me donna même bientôt une place d'honneur parmi ses couturières. Elle fit plus, elle ne me parla que d'un ton de bonté et de douceur; elle me vêtit élégamment, et en général, elle me traita mieux qu'elle ne traitait aucune des autres. J'écrivis à Moscou, à ma grand'mère, pour lui peindre ma position précaire, assujettissante et indigne de ma naissance; je ne reçus point de réponse. Je passai deux années dans ce magasin. Hier j'ai accompli mes seize ans.

» Hier donc, à l'occasion du jour anniversaire de ma naissance, la maîtresse du magasin me fit plus de caresse que de coutume; elle me fit mettre près d'elle à

table au dîner, et me mena à la promenade aux Iles. Le soir, elle m'emmena dans sa chambre, et dit : « Olga, prends ce carton qui renferme une robe de bal ; monte dans ma voiture, et rends-toi à cette maison de plaisance que je t'ai montrée un jour sur la route de Péterghof ; c'est chez ce vieillard, tu sais, qui vient si souvent ici, et qui est si poli avec toi. C'est une robe pour l'une de ses filles. Dès aujourd'hui tu seras mon aide, tu feras mes commissions. Les messieurs aiment à voir paraître chez eux de jolies demoiselles de magasin, et ils paient alors beaucoup plus libéralement qu'ils ne feraient à nous autres vieilles. Sois douce, polie, ma chère ; ne fais pas la petite sauvage ; souviens toi que tu es jolie, et sache tirer parti de ta beauté,

entends-tu? On n'est jeune qu'une fois dans la vie. »

» N'osant point faire d'objections à celle qui m'avait tant fêtée tout le jour, je pris le carton, montai en voiture et me laissai conduire par le cocher. Je connaissais bien de figure le vieillard vers qui m'envoyait la dame, mais j'ignorais son nom. Il achetait et commandait beaucoup de choses dans notre magasin, donnait des friandises aux couturières, et nous traitait toutes avec politesse, galanterie et familiarité. J'arrivai chez lui à une heure avancée; un laquais m'introduisit en me priant de le suivre dans les appartemens intérieurs. Pensant qu'il voulait me conduire près des demoiselles de la maison, je le suivis sans crainte, et je me trouvai bientôt dans

le cabinet du vieillard. Il était assis, en robe orientale, sur un sopha devant une table chargée de fruits, de conserves et de vins. — Viens t'asseoir ici, mon ange, me dit-il. — Mais où sont mesdemoiselles vos filles? demandai-je, avec un trouble dont moi-même je ne démêlais pas bien la cause. — Elles vont venir. En attendant, tiens, voici des fruits, du vin... — Je refusai le vin, mais par déférence, j'acceptai un fruit. — Assieds-toi là, près de moi; allons, vas-tu faire la mutine... — Le vieillard me tira par le bras et me passa la main sur l'épaule en me contant des bleuettes que je lui pardonnais en faveur de son âge. Cependant personne ne venait; le vieillard commençait à prendre des manières qui me révoltaient, à parler un langage auquel je ne répondis que

par le sourire du plus profond mépris, enfin il hasarda des propos d'argent qui me mirent hors de moi.— Ne rougissez-vous pas de me proposer l'infamie! m'écriai-je; vous n'êtes donc point père de famille? vous n'avez donc connu de votre vie que des femmes sans mœurs, vous qui pensez qu'on achète l'amour à prix d'argent. A votre âge, ne pas craindre de déshonorer une pauvre fille... — Mais ta maîtresse, ma petite âme, t'a vendue; tu es à moi. Songe que tu lui devais beaucoup pour ta nourriture, pour ton vêtement, et...—Ma soi-disant maîtresse est une aussi abominable créature que vous!... En parlant ainsi, j'arrachai ma main de la sienne, et, comme il voulut me barer le passage entre la table et le sopha, je le poussai avec force,

et il retomba à sa place. — Infame corrupteur, lui dis-je, en saisissant un couteau et me plaçant au milieu de la chambre : fais-moi sortir d'ici, ou je t'apprendrai si l'on insulte impunément une fille russe d'un sang noble. Sache que je suis née du Conseiller-de-Cour Alexandre Ouralski et d'Eugénie, fille du général Slabine; je suis égale à toi par la naissance, mais je te suis infiniment supérieure par les sentimens. Allons, scélérat, hâte-toi de me faire sortir! — A peine j'eus nommé mes parens, qu'il se couvrit les yeux avec les deux mains, en s'écriant : Grand Dieu! Puis il s'enfuit dans la chambre voisine. Hors d'état d'ouvrir aucune porte, et ne voulant pas aller dans la chambre où s'était caché le vieillard, j'ouvris une fenêtre, je sautai

dans le jardin, et du jardin, par une petite porte, je passai sur la route. Je demandai dans le voisinage à qui appartenait la maison d'où je sortais; j'appris que ce monstre était Grabitine, l'époux de ma grand'mère et le même qui a fait déshériter feu ma mère.

— Grabitine! m'écriai-je; je le connais depuis mon enfance; c'est un homme bien méprisable! O mon Dieu, quelle destinée étrange est la nôtre! — Olga poursuivit: « Dans l'effroi, dans l'agitation où j'étais, je ne savais quel parti prendre et où me cacher. Je craignais de suivre la route de la ville où peut-être le scélérat avait mis ses gens à ma poursuite. Je marchai dans la direction opposée; puis ayant aperçu une route à droite, je m'y jetai sans songer où elle

pouvait aboutir, et, enfin, je me vis dans un bois. J'avais besoin de reprendre quelques forces; je m'assis sous un arbre, et je me mis à répandre des larmes qui soulagèrent mon cœur oppressé. Ne sachant que devenir et craignant de marcher seule, passé minuit, dans un bois, je voulus attendre qu'il passât quelque honnête homme. Quelques voitures passèrent sur la route, et je ne vis plus rien. Je commençais à perdre tout espoir, et je me résignais déjà à rester jusqu'au jour dans le bois, lorsque tout à coup vous vîntes à moi. Je frémis, mais dès que vous m'eûtes regardée en face, ma crainte s'évanouit, et j'éprouvai une autre sorte de crainte, une crainte mêlée à quelque chose de consolant. Mon cœur me disait qu'en vous j'avais trouvé un

défenseur Je lisais dans vos yeux que vous étiez incapable de me faire une injure. — Votre cœur ne vous a point trompée, Olga; de ce jour, je suis votre père, votre frère, votre défenseur. Remettez-vous en de votre sort à Dieu et à moi. Tant que je vivrai, vous ne manquerez de rien, et je n'exige rien de vous, rien qu'une seule grâce; c'est que vous ayez pleine confiance en ce que je viens de vous dire. Eh bien! me croyez-vous? — Elle me pressa la main, et dit, d'une voix altérée par l'émotion : Oui, je vous crois, homme bienfaisant; Dieu vous récompensera!

Nous étions devant la maison de la cousine Annette; je fis arrêter la voiture; il était déjà trois heures du matin. Tout le monde dormait, mais j'insistai

pour qu'on éveillât la maîtresse de la maison. Elle accourut tout effarée, imaginant qu'il m'était arrivé quelque chose d'extraordinaire. Je gardai le silence sur tout ce qui me concernait, parce que la cousine Annette ne connaissait pas le secret de ma naissance; je me bornai à lui raconter l'aventure d'Olga. La bonne Annette la reçut avec joie et empressement chez elle, et me remercia de lui avoir amené une infortunée, comme si je lui eusse rendu service à elle-même. La bienfaisance était le charme de sa vie. Je rentrai alors chez moi tout défait et exténué de fatigue.

Je ne pus goûter les douceurs du sommeil; Olga m'avait inspiré de l'amour. Ce n'était pas cette passion désordonnée, jalouse, ardente, dont Grounia avait

embrâsé mon cœur; mais une affection tendre, douce, qui ne conçoit d'autre désir que celui du bonheur de la personne aimée, et ne suggère aucune pensée terrestre. Olga me semblait avoir de la ressemblance avec Grounia, et je me figurais un portrait où celle-ci se serait fait peindre sous la forme d'un ange, avec l'expression de candeur qui lui manquait. La beauté de Grounia avait plus d'éclat, celle d'Olga était plus touchante. Les regards de Grounia dévoraient le cœur et jetaient dans le sang une fièvre ardente; ceux d'Olga communiquaient à l'âme une jouissance douce et calme. Je croyais n'aimer Olga avec tant de force que parce qu'elle ressemblait un peu à Grounia; mais je sentais que si la ressemblance eût été parfaite, il m'aurait

été impossible de l'aimer si passionnément. Je pensai avoir rencontré dans Olga l'idéal de beauté qui depuis longtemps existait dans mon imagination et que cherchait mon cœur. Si j'avais aimé Grounia, n'est-ce pas parce qu'elle approchait un peu de ce type original de mon imagination, que je venais enfin de trouver identiquement en Olga?

Mes forces se trouvant épuisées, je m'assoupis; mais des songes bizarres agitèrent mes sens. Je rêvai que de longs et monstrueux serpens s'élançaient contre moi pour me dévorer. Je m'éveillai à quatre heures après-midi avec une vague inquiétude. Comme je cherchais à secouer ces fâcheuses vapeurs, Pétrof entra dans ma chambre : — Monsieur, des officiers de police exigent que je vous

habille promptement. Mais, les voici eux-mêmes.

Un officier de police me déclara qu'il avait ordre de sceller mes papiers et de me conduire à la prison de ville. — Vous a-t-on dit de quoi l'on m'accuse ? — Non ; mais vous ne pouvez tarder à le savoir. — Devinant bien la main d'où partait ce coup, je m'habillai à la hâte, et laissant deux autres agens de la police agir en maîtres dans mon logement, j'ordonnai à Pétrof de se rendre chez la cousine Annette, de lui raconter ce qu'il voyait et d'attendre chez elle la fin de tout ce qui devait suivre cette arrestation.

On avait arrangé pour moi dans la prison une chambre particulière où l'on me déclara que, si j'avais de l'argent, je pourrais vivre tout comme il me plai-

rait, pourvu que je ne sortisse point des murs d'enceinte. Une heure s'était à peine écoulée que je vis paraître Annette et Olga, suivies de Pétrof. On leur avait donné permission de me venir voir dans une salle de visites, en présence d'employés. La physionomie d'Annette exprimait l'état de son âme; Olga ne pouvait retenir ses larmes; Pétrof était sérieux et grave. —Qu'avez-vous donc fait? me demanda Annette. — C'est une diabolique intrigue de famille, que je ne comprends encore qu'à demi; je suis réduit à des conjectures sur tout le reste. Je vous proteste que je n'ai pas le moindre délit sur la conscience. Patience! on ne me condamnera pas sans jugement; on m'entendra, je saurai de quoi l'on m'accuse, et croyez que je me justifierai sur tous les points.

Je me fis donner par Pétrof un peu d'argent, et je priai Annette de ne plus venir ainsi me visiter dans ma prison, de peur que sa réputation n'en souffrît quelque atteinte. — En effet, le monde est bien méchant; mais vous, en parlant ainsi, vous faites bien voir que vous connaissez peu le cœur des femmes, répondit Annette; l'amitié d'une femme se ranime dans ce qui glace et tue celle d'un homme, dans l'adversité et les périls. Les convenances ne retiennent les femmes que dans le cours ordinaire de la vie; mais, là où il faut souffrir, consoler, soulager, les convenances se dissipent comme un ombre vaine, et le cœur vole librement vers le cœur malheureux. Non, mon ami; je ne vous abandonnerai point. —Ni moi non plus, dit Olga tout en

larmes ; vous êtes mon sauveur, mon bienfaiteur.... et ses sanglots l'interrompirent.

Nous dûmes alors nous séparer afin d'épargner au surveillant la vue des épanchemens de notre amitié et d'une scène où, par devoir, il jouait un assez sot personnage.— Monsieur, me dit Pétrof, je ne vous ai point faussé compagnie, là-bas, au milieu de ces enragés de Turcs ; il est clair que je ne déserterai point ici, quoi qu'il vous arrive. Que vos assassins donnent l'alarme..... Pétrof ne s'étonne pas du bruit, et à l'heure du danger on retrouvera toujours le soldat russe à son poste, à moins qu'une mort subite ne lui ait fait oublier sa consigne.

Pendant trois semaines passées dans une société de criminels et de malheu-

reux, je ne pus accoutumer mes yeux à voir de sang froid l'humanité dégradée et la vertu souffrante. Je jette un rideau sur cet assemblage de vices et de douleurs. Je laisse à l'homme dont le cœur s'est aguerri par l'expérience, et dont l'âme s'est attiédie à force de voir de près les vices, le soin de représenter le tableau vivant de l'intérieur d'une prison. Une fidèle image des mœurs de créatures exclues de la société peut bien être instructive, mais elle sera toujours repoussante, et mon projet n'est pas de porter l'homme à la haine de l'humanité.

La cousine Annette me venait voir chaque jour avec Olga. Pétrof ne me quittait jamais qu'à la nuit. J'appris que dans les sallons on craignait de prononcer mon nom, et que chacun se faisait un

reproche de m'avoir connu. Seulement quelques femmes bonnes et justes me soutenaient, ou du moins n'aimaient pas qu'on m'attribuât aveuglement une culpabilité non prouvée, sur une accusation dont personne n'avait connaissance dans le public.

Un jour, Annette se trouvant indisposée, se décida à m'envoyer Olga seule. L'employé, chargé d'assister à toutes nos entrevues, s'étant convaincu qu'il ne se disait rien que de fort innocent entre nous, avait fini par se retirer dans un angle de la chambre pour nous laisser causer librement; il crut pouvoir, cette fois-ci, sortir tout-à-fait. Je profitai de l'occasion pour soumettre les sentimens que me montrait Olga à une légère épreuve. — Olga Alexandrovna,

lui dis-je, est-ce qu'en me voyant dans cette humiliante situation, vous n'éprouvez pas une sorte de mépris pour moi? Elle me regarda avec expression. — Moi, dit-elle, je vous prie d'abord de m'appeler tout simplement Olga. Oh! qu'il m'est pénible de voir que vous me traitiez avec la même politesse que si j'étais pour vous une inconnue. — Ainsi, vous avez de la pitié, de la compassion pour moi, aimable Olga. Mais peut-être bientôt faudra-t-il que nous nous séparions pour toujours... Je vous avoue que je ne pourrai vivre sans vous, que je mourrai si nous sommes séparés. — On me séparerait de vous! non jamais! s'écria Olga; puis elle rougit et baissa les yeux. — Des personnes riches et puissantes me persécutent, et je suis un pauvre orphelin

comme vous, Olga. Je suis menacé d'un exil en Sibérie. — Eh bien! je vous suivrai, je vous consolerai dans votre chagrin, comme vous m'avez consolée et soutenue dans ma détresse! — Olga, combien tu me rends heureux! chère Olga, je t'aime plus que l'existence. Et toi?... — Olga se précipita dans mes bras, et, d'une voix suffoquée, elle s'écria : « A toi, pour toujours à toi! » Je la pressai contre mon sein; elle reprit : — Peut-être que je fais mal de te dire ainsi le secret de mon cœur; mais, suis-je donc assez forte pour le retenir! Je t'aime, Ivane, je t'aime..! — Jamais je ne ressentis volupté comparable aux délices de cet heureux moment; la prison me sembla être le temple de la béatitude; je ne pus trouver une parole pour

exprimer mon bonheur; je tenais la main d'Olga sur mon cœur, et tous deux nous fondions en larmes.

L'employé entra, et nous fûmes obligés de nous séparer. Je me retirai dans ma chambre et je m'y renfermai pour le reste de la journée. Dans l'excès du bonheur, l'homme a besoin de solitude.

On me présenta enfin mon *interrogatoire* (1). Le premier point de l'accusation était que je m'étais enfui de Russie dans les stépes des Kirghises, que j'y avais exercé le métier de brigand, que j'avais fait des irruptions sur les fron-

---

(1) On a déjà dit plus haut, qu'en Russie, les interrogatoires sont une série de questions écrites.

tières russes, et que j'avais pillé des caravanes. Je décrivis, pour ma justification, tout ce qui m'était arrivé depuis ma sortie de Moscou, sans oublier les détails de la trahison de Vorovatine, et ceux de ma maladie; je demandai le témoignage de Milovidine et de Pétrof, enfin, de Gaïouk lui-même, et de l'aoûle entière des Kirghises. On m'accusait d'avoir apostasié. J'invoquai le témoignage des prêtres de Moscou, devant lesquels j'avais accompli mes devoirs de religion à mon retour des stépes. On m'accusait d'imposture sur ce que je me serais donné pour noble, et aurais, par ce moyen, obtenu des rangs dans le service civil. J'avouai que Milovidine, devenu mon ami, et croyant m'avoir des obligations, me qualifiait gentilhomme,

afin de pouvoir m'introduire dans la société; mais je déposai que dans mes états de services, il n'était point fait mention de ma qualité, vu que j'y étais désigné simplement par le mot volontaire. J'ajoutai que, par mon sang versé pour la patrie, j'avais acquis la noblesse personnelle avec le grade de capitaine de cavalerie et l'ordre de St.-Vladimir. A l'imputation d'avoir été en société avec des escrocs pour tromper au jeu les Dourindin, je répondis qu'à la vérité l'actrice Primankina m'avait lié trop particulièrement, malgré moi, avec d'insignes fripons; mais je déclarai n'avoir pris aucune part à leur projet contre les Dourindin, et je citai les procès-verbaux de l'enquête faite à ce sujet. Je terminai mes dépositions par le récit

naïf de l'aventure , de la maison isolée; où trois hommes m'attendaient pour affaires au rendez-vous secret assigné par une dame, et je rapportai la tentative d'assassinat faite, pour la seconde fois, contre moi par Vorovatine.

Il se passa encore une semaine après que j'eus subi cet interrogatoire, sans que rien parût décidé sur mon sort, et j'attendais avec impatience la nouvelle de l'effet de mes dépositions. Olga ne me quittait presque plus. Je révélai l'amour que j'avais pour elle à la bonne cousine Annette, qui l'approuva, et qui se mit à faire de nouvelles démarches en ma faveur.

CHAPITRE XXXII.

SORTIE DE PRISON. — MYSTÈRE D'INIQUITÉS. — CONSOLATIONS. — PROCÈS ET AGENS D'AFFAIRES. — VISITES CHEZ LES JUGES. — LES DEUX SECRÉTAIRES.

Dix jours s'étaient passés depuis que je m'étais expliqué avec Olga. Le matin du onzième jour, ivre encore du bonheur que m'avait procuré son aveu. Je me promenais à grand pas dans le corridor où j'attendais, soit Olga, soit Pétrof

avec une lettre d'elle, quand tout à coup un employé, accourant tout hors d'haleine dans le corridor, pensa me jeter à la renverse en me heurtant avec violence. Dès qu'il fut un peu remis du choc, il s'écria : « Ha! vous voici ; j'allais justement vous trouver. Venez, venez, son Excellence vous attend. » Sans me donner le temps de lui demander quelle Excellence, il descendit à la hâte, en marmottant : « Il faut tenir tout en ordre, on exige une propreté..... Ah! quel tracas avec ces généraux! » En entrant dans la salle des visites, je vis un homme en riche uniforme, portant un grand cordon et deux larges crachats. Je le saluai et attendis qu'il me fît une question. — Vous ne me reconnaissez pas, Ivane Ivanovitch? me dit-il. — Je

le regardai attentivement, sans rien dire, craignant de me tromper.—Vous ne reconnaissez pas l'*homme inquiet*? ajouta-t-il en souriant. — Eh quoi! c'est vous, Pierre Pétrovitch? m'écriai-je, en avançant la main; et je m'arrêtai par respect. Il se jeta à mon col et me pressa contre son cœur.—Vous souvenez-vous de mes paroles? dit Pierre Pétrovitch. Ne vous ai-je pas dit que la vérité, semblable à l'huile, prend toujours le dessus. Vous le voyez, je suis maintenant comblé de distinctions que je n'ai point recherchées; tous ceux qui m'ont jadis calomnié sont ajourd'hui hors d'état de nuire, et de s'enrichir comme ils le faisaient à force de bassesses. Mais, passons dans votre chambre; vous changerez d'habits, et nous sortirons ensemble.

Vous êtes libre, vous êtes justifié, et tout le secret de votre persécution s'est découvert! Ne rougissez point de ce que je vous ai trouvé dans une prison; il n'est rien là de honteux, et je vous citerai, à cet égard, l'inscription sage et consolante des prisons de Varsovie: « C'est le crime qui dégrade l'homme, et non le lieu où le sort l'aura jeté. »

Je volai à ma chambre; Pierre Pétrovitch y fut à peine entré que je me trouvai habillé, tant j'avais hâte d'en sortir. — Au nom de Dieu! Pierre Pétrovitch, dites-moi à quel sujet on me poursuit; dites-moi de quoi et envers qui je suis coupable. — Vous saurez tout, je vous expliquerai tout; allons d'abord chez moi.

Dès que nous fûmes dans la voiture,

Pierre Pétrovitch me questionna sur mon service militaire, sur Moscou et sur Milovidine; mais j'étais tellement occupé du désir de connaître le mystère d'iniquités, que je répondis tant bien que mal en fort peu de mots. Quand nous fûmes arrivés, nous nous renfermâmes dans son cabinet, et il me raconta ce qui suit :

« C'est moi qui ai été chargé d'instruire sur l'accusation portée contre vous. A peine eus-je pris connaissance de vos réponses à l'interrogatoire, que je devinai que cette accusation faisait suite au complot d'Orembourg où vous pensâtes périr par les mains de deux scélérats dont l'un n'existe plus. Quant à Vorovatine, je le connaissais déjà pour un être immoral, capable de tout mal

et de tout crime. Je l'ai fait saisir. On a trouvé dans son logement des trousseaux de fausses clés, divers instrumens avec lesquels il fabriquait des assignations de la Banque, des passe-ports, des feuilles de route pour se procurer à volonté des chevaux de poste; un grand nombre d'effets volés; en un mot, tout ce qui constituait la preuve palpable de ses rapports avec des scélérats et des voleurs nombreux. Je fis interroger quelques-uns des criminels arrêtés en divers temps; ils avouèrent que Vorovatine avait été leur protecteur, qu'il leur avait promis et souvent prêté sa garantie; qu'il cachait leurs instrumens et récélait leurs vols, qu'il leur délivrait des passeports et des feuilles de route, et qu'il leur indiquait les lieux où il y avait de

bons coups à faire. Ils chargeaient même Vorovatine de plusieurs meurtres. Je promis à ce monstre d'adoucir le sort qui l'attendait, s'il voulait être sincère dans ses aveux et particulièrement dans ce qui vous concernait. Il était si effrayé de l'énormité de ses crimes qu'il avoua même plus qu'on ne lui demandait. Il fut condamné à la dégradation civile et aux travaux forcés. Voici, en ce qui vous touche, ce que j'ai su par les aveux de Vorovatine :

» Votre père, le prince Ivan-Alexandrovitch Miloslavski était un homme estimable. Avant de partir pour la guerre où il a perdu la vie, il avait fait un testament dans lequel se trouvent légués 250,000 roubles à l'enfant qui naîtrait d'une fille de village nommée Avdotia

Pétrovna (1). La somme léguée et le testament sont déposés au conseil de tutèle. Il avait désigné, pour exécuteur testamentaire général, son ami, le comte Bezpetchine, en lui commettant le soin de chercher les malheureuses victimes de sa faiblesse. Il est dit entre autres choses, dans le testament, que les héritiers légitimes ne pourront profiter de cette somme que dans le cas seulement où ils produiraient en justice des preuves irrécusables du décès de l'enfant, et, dans ce cas, ils devront constituer à la mère de l'enfant décédé une pension viagère annuelle de 6,000 roubles. Que si, dans le cours de trente ans, ni la villageoise

(1) Mère de Wyjighine, depuis épouse et veuve de Baritono.

Avdotia Petrovna, ni l'enfant né d'elle en telle année, ne se présentent pour réclamer le bénéfice du legs, les héritiers auront alors le droit de disposer de la somme entière.

» Le comte Bezpetchine envoya un homme de confiance à la recherche de votre mère; mais comme toutes ses perquisitions furent inutiles, il en arrêta le cours, et bientôt, il oublia entièrement cette affaire. Après la mort de votre père, ses propriétés immenses furent divisées entre les neveux et les cousins : deux Tchestinski, enfans de cousins germains du prince, et les deux comtes Nitchtojine. La mère de ceux-ci, italienne ou pérote (1) d'origine, criait ouvertement

(1) Du Péra, faubourg de Constantinople.

contre le testament; mais elle n'osait rien entreprendre, parce que le comte Bezpetchine était puissant, et que la famille Tchestinski respectait les dispositions du testateur. Il se passa ainsi un laps de temps considérable, jusqu'au moment où l'infâme Vorovatine vous attira chez lui. Comme il savait toutes les circonstances de l'affaire par ses liaisons avec la comtesse Nitchtojine, et qu'il avait souvent vu feu votre père, il devina, à votre ressemblance avec le prince, et d'après les confidences qu'il sut tirer de vous, que vous étiez précisément le légataire, et qu'Adélaïde, votre tante soi-disant, était cette même Avdotia Petrovna qu'avait en vain fait chercher le comte Bezpetchine. Il suborna un valet de votre mère, et alla un jour avec la

comtesse Nitchtojine examiner, en l'absence d'Adélaïde, tous ses papiers et ses effets; ils trouvèrent deux portraits du prince et quelques écrits, qui leur firent reconnaître la justesse des conjectures de Vorovatine. Craignant qu'avec le temps la nouvelle du legs ne parvînt jusqu'à vous, la comtesse résolut de vous éloigner de Moscou. Vorovatine lui présenta Nojof, fieffé scélérat, qui offrit ses services, en proposant de vous tuer, vous et votre mère. La comtesse, malgré la dépravation de son caractère, n'y consentit point; mais comme elle désirait s'emparer du legs, elle promit à Vorovatine 50,000 roubles s'il tirait de vous une renonciation à l'héritage, une quittance en bonne forme ou tout autre écrit équivalent. Vorovatine s'attacha à vous

comme un serpent qui cherche à enlacer sa proie, et il eut bientôt gagné la confiance d'un jeune imprudent. Il conçut d'abord le projet d'exciter en vous la passion du jeu, de vous débaucher, et de tirer ensuite de vous, pour une bagatelle, une renonciation authentique. Votre inclination pour Grounia changea la direction de ses idées. Lorsque vous eûtes consenti à partir avec lui pour Orenbourg, il ne douta plus du succès; et justement vous arriviez à l'âge requis pour signer un acte et disposer de votre avoir. Nojof fut envoyé par la comtesse pour assister Vorovatine, et il avait ordre de revenir immédiatement après l'affaire rendre compte de ce qui aurait été fait. Il lui avait été enjoint de brusquer l'aventure, parce que le comte Bezpet-

chine était attendu à Moscou, et l'on craignait qu'il ne vînt par hazard à connaître Adélaïde Petrovna.

» Votre maladie imprévue pouvait entraîner des lenteurs dans l'exécution du plan de ces deux scélérats; ils résolurent de vous mettre à mort, de contrefaire votre signature, et d'aller aussitôt exiger de la comtesse la récompense promise. La Providence vous a sauvé. La fausse quittance, où l'on vous faisait déclarer que vous auriez reçu de l'argent de la comtesse, et lui auriez cédé vos droits à la succession, n'eut pas un meilleur succès. Malgré toute leur habileté à contrefaire votre manière de signer, ils ne trouvèrent pas à Orenbourg un seul notaire qui voulût inscrire cette quittance sans que vous fussiez présent pour re-

connaître votre seing. Après ce refus des notaires, les deux faussaires se querellèrent entr'eux; Vorovatine parvint à livrer Nojof à la justice, et lui-même ne crut pouvoir échapper aux suites des récriminations de son complice qu'en se retirant ailleurs qu'à Moscou. Il est venu à St-Pétersbourg, où il a feint longtemps d'être livré tout entier à la religion; puis il a gagné l'amitié et la protection de Pritiagalof, scélérat comme lui, dans un autre genre, celui-là même qui m'a fait reléguer sur la frontière russe asiatique; je vous parlerai de lui une autre fois. Cependant la comtesse partit pour l'Italie, où elle demeura jusqu'à votre arrivée à Pétersbourg. Ayant un jour entendu prononcer votre nom dans une société, et vous ayant reconnu sans peine à votre

ressemblance avec votre père, elle reprit avec ardeur son projet de vous priver d'un legs qui aujourd'hui se trouve quadruplé, et s'élève à plus d'un million. Les méchans sont beaucoup plus prompts à se rapprocher que les honnêtes gens. Vorovatine trouva la demeure de la comtesse, se présenta, et offrit de nouveau ses services. Comme il ne croyait plus pouvoir tirer de vous, par la ruse, une renonciation formelle à votre héritage, il résolut de vous proposer tout bonnement, à l'aide d'une amorce de 20,000 roubles, de signer un papier sans en prendre lecture, projet effronté et passablement niais; mais jamais on ne prendrait, et jamais la loi ne punirait les scélérats, si, à force d'impudence, ils ne faisaient quelquefois des sottises. Il s'ad-

joignit trois compères, anciens employés chassés du service ; il trouva un adjoint de notaire complaisant, et l'on joua avec vous le petit drame obscur de la maison isolée. Après votre refus de signer l'acte notarié, Vorovatine dépité, et tremblant d'ailleurs que vous ne le découvrissiez, par hazard, dans St-Pétersbourg, prit la détermination de vous tuer, et il vous tira un coup de pistolet d'entre les broussailles. Cependant, une dénonciation, qui avait été préparée d'avance contre vous, fut remise au magistrat par l'un des complices de Vorovatine.

» Il fallut bien, afin de poursuivre des délits aussi graves que ceux dont on vous accusait, prendre des mesures promptes et sûres. On s'assura de votre

personne, et l'on me chargea de l'instruction du procès. Je voulus ne point avoir d'entrevue avec vous, de peur que la pitié ne me rendît partial, ou qu'on ne fût en droit de le soupçonner ainsi. J'ai instruit le procès conformément à la lettre même des lois de procédure criminelle, et vous êtes absous, parce que l'accusation était fausse, et nullement parce que Virtutine, qui vous aime, a été votre juge. Voici le nœud du drame. La Comtesse a présenté une requête tendante à ce que le testament fût invalidé; elle fonde sa demande sur les lois concernant la prescription, et sur ce que les sommes, à vous léguées par le testament, ne sont pas un argent acquis par le prince Miloslavski, mais reçu par lui en héritage; ainsi, pour compléter

la persécution, elle vous intente un procès dont l'issue n'est pas facile à prévoir. Vous défendrez vos droits; mais je vous conseille de ne point faire usage, dans le procès, des aveux de Vorovatine, car vous n'avez point de documens écrits pour prouver que la Comtesse ait été instigatrice ou complice de ses tentatives d'assassinat; la famille des Nitchtojine est nombreuse et très puissante; il serait imprudent de l'attaquer dans son honneur. Cela serait d'ailleurs une complication, non moins dangereuse qu'inutile, dans un procès où il s'agit uniquement de la légalité d'un testament. Maintenant il faut que je vous quitte; occupez-vous de votre défense, faites choix d'un procureur (1) expérimenté,

(1) Courtier de procès, qui écrit des requêtes

et je vous donnerai d'utiles conseils dans mes instans de loisir. Je suis écrasé sous une si grande quantité d'affaires, de commissions d'un ordre particulier, de comités où je dois me trouver, soit comme président, soit comme simple membre, que j'ai à peine le temps de prendre haleine, et malgré la bonne volonté qui m'anime, je suis souvent forcé de traiter superficiellement bien des affaires. Malheur à celui qui est reconnu pour un homme apte aux affaires; outre sa besogne, on lui donne encore celle de dix hommes ineptes. Adieu, je vous souhaite bonne chance, puisque vos in-

---

et des mémoires, fait des démarches pour son client qu'il tient au courant de tout ce qui se fait pour ou contre les intérêts de la cause.

térêts sont liés à ceux de la justice même. »

Après avoir remercié Pierre Pétrovitch, dont je ne puis assez louer le noble caractère, je volai chez Annette, ou plutôt près d'Olga. Pétrof lui avait déjà fait part de mon élargissement, en sorte qu'elle se tenait à la fenêtre, et regardait impatiemment de tous les côtés.

Le procès qu'on m'intentait allait bientôt divulguer mon secret; je pris donc le parti de le révéler par avance à Annette et à Olga. Je l'avoue, il me sembla dur de dévoiler les faiblesses de mes parens, et la naissance obscure de ma mère; mais Annette vit la chose sous son vrai point de vue, et même, me félicita de ce qu'un sang de prince coulait dans mes veines. Elle m'assura aussi que dès

le premier jour de notre connaissance, elle avait démêlé dans mes traits les signes d'une haute origine. Quant à Olga, il lui eût été égal d'apprendre que je fusse né du cocher du Prince, au lieu du Prince lui-même; elle m'aimait sincèrement pour moi, et l'amour véritable ne songe pas le moins du monde aux généalogies. Je priai Annette de parler dans tous les salons de mes aventures, de ma naissance et de mon procès. — Si vous voulez que mes récits courent la ville, et se gravent dans les esprits, dit-elle, il faut me prier, non pas d'ébruiter vos aventures, mais de les compter partout sous le sceau du secret à quelques personnes de mon sexe, et la nouvelle en sera répandue bien plus vite que par la voie des gazettes. Le mot *se-*

cret est magique; les femmes regardent un secret comme une nouvelle piquante qu'il faut propager à demi-voix avec la formule : « Mais je vous dis cela sous le sceau du secret; c'est une chose que l'on m'a confiée, à moi; je compte sur votre discrétion. » Vous voyez que je ne m'épargne pas. Je dois bien cela à l'amitié.

Pétrof m'attendait; je retournai avec lui à mon ancien hôtel pour y arrêter un logement. Le gardien des cours me dit que des personnes arrivant de Moscou demandaient Pétrof, et voulaient savoir le numéro de mon appartement. J'envoyai Pétrof s'informer qui étaient ces amis de Moscou, et moi-même j'attendis à la porte. Tout-à-coup j'entends un cri dans l'escalier; Milovidine paraît,

accourt et se précipite dans mes bras.

— D'où viens-tu, et comment te trouves-tu ici? lui demandai-je. — Je viens de la Crimée, de ma terre; j'ai quitté ma femme et mon fils pour venir te voir, mon ami, pour venir à ton secours! Puis, il me tira par le bras dans l'escalier, en disant : — Mais allons, allons voir ta mère. — Que dis-tu? ma mère est ici? — Assurément. Elle ignorait ton malheur, parce que dans tes lettres tu ne lui en disais rien, et elle ne voulait point croire les bruits de ville. — Je craignais de lui faire de la peine. — Je le conçois; mais moi, ayant su la fâcheuse nouvelle par une lettre de la cousine Annette, je me suis mis en route à l'instant même; en passant à Moscou, je suis allé rendre mes devoirs à ta mère;

je vis qu'elle ne savait rien, je lui contai toute l'aventure, et elle me pria de l'amener ici avec moi. — Je serrai la main de Milovidine sans proférer un mot de remercîment pour un si vif intérêt à mon sort. Les émotions profondes n'abondent point en paroles.

Les larmes de mon excellente mère inondèrent mon visage. Après les mouvemens impétueux de mon cœur, nous nous reposâmes, et je racontai en détail tout ce qui m'était arrivé ; je leur fis connaître les persécutions dont j'avais été l'objet. Lorsque j'eus exposé les dispositions du testament du prince, ma mère fut émue, et me dit : — J'avais donc bien connu son âme! Il s'est souvenu de moi, il a songé au malheureux gage de notre amour. Hélas! depuis son décès, je me

suis rendue indigne de son amour et de son souvenir..... — En parlant ainsi elle sanglottait, et nous eûmes la plus grande peine à calmer son agitation. Comme je n'avais point l'intention de faire un mystère de mon amour pour Olga, je le déclarai d'abord à ma mère et à mon ami. Ils ne me contrarièrent pas à ce sujet ; ils se bornèrent à me prier de ne point conclure de mariage avant de m'être donné le temps de bien connaître celle que j'aimais.

Pendant les quinze jours qui suivirent celui de mon élargissement, ma mère n'alla nulle part qu'à l'église, mais Annette et Olga venaient la voir chaque jour. Milovidine se montra fidèle à son serment de ne plus reparaître dans les sociétés des salons. Il passait la matinée à

lire; il se promenait tous les jours, visitait sa cousine Annette et Pierre Pétrovitch, et le soir pour se distraire, il allait au théâtre.

D'après le conseil de Virtutine, j'envoyai son intendant en Russie-Blanche pour chercher un extrait des matricules civiles, et savoir de quelle manière j'avais été trouvé dans la maison de M. Gologordowsky. En même temps, il recommanda fortement à un employé expérimenté de sa chancellerie de me faire connaître les mœurs et le caractère de chaque courtier d'affaires judiciaires, ou procureur. Je me fis nommer les plus fameux, et je leur assignai rendez-vous chez moi à différentes heures. Je m'imposais par là six heures d'un ennui mortel, de six heures du soir à minuit; mais

ce n'était là que ma première épreuve dans la dégoûtante carrière d'un long procès.

Kavykine, l'employé dont je viens de parler, servait l'état depuis l'enfance ; il connaissait le fort et le faible de toute procédure, et savait par cœur la biographie de tout magistrat, secrétaire, clerc et procureur assermenté ou non. La tête de Kavykine était un vrai dictionnaire de chicane. Il était d'humeur enjouée, et il recueillait les anecdotes et les caquets des greffes pour s'en faire un sujet d'amusement. Il fut enchanté de l'occasion qui s'offrait de déployer ses connaissances et sa mémoire en ce genre, et d'être utile à un ami de son chef.

Le premier d'entre les procureurs que j'avais mandés, arriva à six heures et

demi; c'était M. *Douratchinski*, homme d'un certain âge, portant d'énormes favoris, et vêtu galamment. Il se donnait les airs d'un homme de la bonne société; mais sa démarche, son ton mi-bourgeois, mi-manant et ses tours de phrase trahissaient en lui un manque absolu d'éducation. — Pardon si j'ai tardé; j'occupe un emploi honorable, et j'ai beaucoup d'affaires. Puis les affaires particulières, les visites, les liaisons d'amitié à entretenir..... Je viens directement du Club-Anglais, où m'attend encore une partie de wisk..... avec trois sénateurs. Oui, Monsieur, je suis membre du Club-Anglais; à Pétersbourg, c'est un grand point que d'être membre du Club-Anglais; nous y ballottons les noms de personnes distinguées, très connues, fort en répu-

tation ; ainsi, vous jugez si c'est un honneur..... J'y vais chaque jour jouer gros jeu avec des personnages marquans ; je tranche le nœud des affaires a l'amiable dans la salle des journaux ; j'y fais provision de nouvelles, et j'y ébruite sous main ce qu'il me plaît. Je vous conseille d'intriguer un peu, oui, d'intriguer pour vous faire ouvrir les portes du Club-Anglais. On y fait des connaissances, on se régale de Champagne, on fait et l'on reçoit des invitations à dîner ; on arrange les affaires..... C'est la vérité ; moi je n'étais point fait pour m'occuper des affaires particulières ; je descends d'une famille de comtes..... mais les circonstances..... »

Douratchinski aurait continué de me parler ce langage incohérent toute

la soirée, mais je lui remis un précis de mon affaire, en le priant de rester un moment seul pour le parcourir, et je passai dans la troisième chambre où, selon ce qui était convenu, m'attendaient Kavykine et Milovidine. — Eh bien! que vous semble de ce monsieur-là? me dit Kavykine. — C'est tout bonnement un fanfaron et un cerveau brouillé. — C'est un rejeton de la bourgeoisie lithuanienne, annobli par l'habit. Cet homme fut un simple garçon, c'est-à-dire un valet du comte Pianoti, qui lui a fait donner l'éducation primaire, et, par une grâce inouie, l'a nommé dans la suite son conseiller intime. En trompant, à Pétersbourg, les fonctionnaires sur ce qu'il était en Lithuanie, et les gentilshommes de Lithuanie sur ce qu'il est à

Saint-Pétersbourg, Douratchinski est sorti de sa boue natale, s'est glissé dans le service public, et il continue d'avocasser pour autrui, en d'autres termes, de prendre de l'argent à ceux qui ont des affaires, de n'en donner à personne, et de tromper tout le monde. Il est tellement sot, qu'il serait fort embarrassé d'écrire une lettre en aucune langue; mais il joue au wisk, il perd, il se vante de posséder de grands biens, et de là vient qu'on le souffre parmi les hommes comme il faut; chassez-le sans cérémonie. — J'allai retrouver Douratchinski, je lui retirai mon précis, et le priai de me laisser, ajoutant que j'étais pressé pour le moment, et que je lui donnerais ma réponse un autre jour.

Immédiatement après la sortie de Dou-

ratchinski parut une autre figure, représentant à merveille le génie de la chicane. C'était un petit vieillard maigre, poudreux, vêtu de nippes. Il mit un bon quart d'heure à se défaire de ses enveloppes, à tousser, à me regarder obliquement; et lorsqu'enfin la quinte fut passée, il déclina son nom et sa qualité, en dialecte de Russie-Blanche. Je sus donc que j'avais l'honneur de parler à *Pan* (1) *Krütchkotvorsky* (2), chambellan de la ci-devant cour de Pologne. — Vous voulez qu'on vous fasse gagner votre affaire, me dit-il en toussant; eh bien, chargez-moi de cela. On m'apporte les affaires les

---

(1) *Pan*, cette particule, en polonais, exprime la qualité de noble et de seigneur.

(2) Artisan de mauvaises chicanes.

plus désespérées, tranchons le mot, les plus injustes; si je ne les gagne pas, je les fais traîner si longtemps,..... je fatiguerai tellement vos adversaires qu'ils se désisteront eux-mêmes, et vous donneront tout ce que vous exigerez d'eux.—Je le fis asseoir dans un fauteuil, je lui communiquai le précis de l'affaire, et j'allai trouver Kavykine.—Cet homme est le doyen des chicaneurs; il y a cinquante ans qu'il exerce des ravages, comme la peste, dans tous les tribunaux, et dans son âge avancé il est venu s'établir à St.-Pétersbourg. Encore qu'il soit vêtu comme un mendiant, il est riche, il a des biens-fonds et des capitaux. Croiriez-vous que ce vieux cacochyme ait hérité du bien de trois femmes auxquelles il a survécu? En se mariant, il a chaque fois

réglé avec sa femme la condition que le bien resterait en toute propriété au survivant. Comme il est phtysique depuis trente ans, ses jeunes femmes périssent victimes de la contagion de ce mal. Semblable au fameux Python de la fable, il empoisonne sa proie et la dévore. Débarrassez-vous en bien vite, de peur que l'air de cet appartement n'en demeure imprégné de miasmes putrides!

Après Krütchkotvorsky, parut un homme gros, gras, lourd et âgé. Il se jeta dans la chambre comme eût pu faire un sanglier; il fixa sur moi des regards de loup cervier, et, brusquant la politesse, il parla d'un ton qu'on pouvait confondre avec celui de l'humeur et de la colère.—Allons, qu'y a-t-il? de quoi s'agit-il? Donnez, donnez; je vous dirai

tout de suite ce qu'il y a à faire. Ah çà! le grand point: êtes-vous en argent?—Je lui mis sous les yeux l'exposé des faits, et je le priai d'en prendre lecture, mais il s'y refusa. — Bon! j'irai me fatiguer la tête, gratis, à lire les absurdités d'autrui! De l'argent, de l'argent, voilà le premier exposé et le meilleur extrait des affaires, mon cher monsieur!—Je le priai donc de se reposer un moment, et je rejoignis Kavykine. A peine j'eus prononcé le nom du procureur que Milovidine s'écria :—Eh, c'est le fameux *plénipotentiaire* de feu M. Gologordowski, mon beau-père; c'est *Pan Strouktchachi* (1) *Khapouchkevitch*, insigne fripon, qui a plusieurs fois changé de religion, qui

(1) Ancien rang polonais.

a été exilé pour cause de polygamie, et à qui il est défendu, par autorité de justice, de jamais s'occuper des affaires et procès d'autrui. — On l'a aussi plusieurs fois renvoyé de St.-Pétersbourg, ajouta à cela Kavykine, et toujours il reparaît; il se glisse dans la capitale, comme un renard dans le poulailler. Chassez, chassez ce misérable! — Mais, dites-moi, je vous prie, comment il se trouve ici tant de courtiers de procès venus de la Pologne, demandai-je; et pourquoi vous me donnez sur eux de si mauvais renseignemens. — Un propriétaire qui a un nom et du bien n'ira pas s'établir dans une ville étrangère pour y vivre d'avocasserie, répondit Kavykine. Les avocats honnêtes gens et praticiens habiles, des provinces polonaises,

ont des ressources plus que suffisantes en Pologne, non seulement pour gagner leur entretien, mais même pour s'enrichir, et de plus ils jouissent de la considération générale. Ceux donc qui avocassent ici à loisir sont la plupart des gens sortis des bureaux de greffes, des études d'avocats; ce sont des chercheurs de fortune, et ils exercent le métier le plus facile, et le plus lucratif en même temps, puisqu'il ne s'agit que de mentir, que de trouver des plaideurs et de rançonner des cliens. Ils leur prennent de l'argent sous prétexte de suborner tel et tel fonctionnaire ; cet argent ne sort pas de leurs mains; ils se bornent à parler çà et là de la bonne ou mauvaise cause, à tort et à travers. Ces soi-disant avocats ont longtemps entaché ici l'honneur de

toute la nation polonaise, parce que les fonctionnaires russes qui n'ont point voyagé dans les provinces de Pologne, jugeaient de la mer par cette vile écume. Aujourd'hui on est revenu de cette fâcheuse prévention. Beaucoup de Polonais bien nés et sages dans leur conduite sont venus prendre du service à St.-Pétersbourg, et par leur caractère honorable, ils ont dissipé l'injuste opinion qu'on avait de leurs compatriotes. Il se trouve parmi nos procureurs des hommes vraiment respectables, en très petit nombre, il est vrai; ils sont pauvres et doivent, hélas! souffrir pour les fautes de leurs confrères. Mais allez donc chasser Pan Strouktchachi.—Je me défis de lui comme j'avais fait des deux premiers.

Survint alors le conseiller-titulaire

Zagadtchenko, natif de la Petite-Russie. Après les premiers complimens, il me dit : — Nous autres, Petits-Russiens, nous sommes des gens simples, ronds, point cauteleux, point intéressés, nous aimons la vérité, nous nous tenons dans le droit chemin. Je vous dirai franchement ce qui est bon et ce qui ne vaut rien. — Je lui donnai le narré de l'affaire et je retournai près de Kavykine. — Ni moi, ni personne, ne connaissons cet homme, dit-il; les uns en disent beaucoup de mal, les autres le donnent pour un juriste habile, instruit et attentif. Il a gagné beaucoup de procès. — Je dis le langage que Zagadtchenko venait de tenir. — Oui; c'est l'amorce ordinaire; le Petit-Russien prend l'air de la franchise et parle de sa naïveté; il se donne

pour un homme simple. J'en connais plusieurs qui sont de fort honnêtes gens, très estimables; j'en connais beaucoup qui n'ont jamais trompé qui que ce soit, mais je n'en connais pas un seul qui se soit laissé tromper et qui ait pardonné une offense ou un tort. Vous savez qu'il existe en Allemagne un proverbe qu'on applique aux gens déliés et subtils. « Il entend croître l'herbe. » Je ne m'explique point; je dirai seulement qu'en Petite-Russie, ils en sont venus à entendre, comme on dit, croître l'herbe. Les Russes, les Polonais, les Bohémiens et les autres races Slavonnes, aiment à faire parade de leur esprit dans l'occasion. Les seuls Petits-Russiens savent faire parade de leur simplicité et de leur sauvagerie. Si l'on dit de quelqu'un :

« Cet homme est adroit, fin, rusé », il me semble qu'un tel homme ne peut tirer aucun parti de ces qualités. L'essence de la finesse est d'être fin, délié, en passant pour obtus ou simple d'esprit. Souvenez-vous qu'en Turquie les raïahs opulents feignent de vivre dans un état voisin de l'indigence, afin de mieux jouir de leurs richesses; les Petits-Russiens en font autant de leur esprit. Mais c'est assez sur cet objet; renvoyez Zagadtchenko.

Il se présenta enfin un procureur russe, nommé *Rouboperine*; il me déclara résolument qu'il ne se chargerait de mon affaire qu'après avoir examiné mes moyens de défense, et avoir réglé d'avance ce que je comptais lui donner à raison de ses démarches. Je le priai de

lire attentivement le précis des faits, et j'allai trouver Kavykine qui me dit : —Bon praticien, bon rédacteur, agent expert, actif, infatigable. Ce sera l'homme qu'il vous faut, mais ne lui donnez pas de commissions d'argent et ne vous expliquez avec lui que lorsque vous le verrez se présenter à jeûn, parce que, selon l'antique usage, il arrose son talent. Je vous conseille donc de prendre Rouboperine, et vous seriez embarrassé de trouver mieux.

Je dis à Rouboperine de rédiger nos conventions et la procuration, puis la requête et le mémoire à consulter, en attendant le retour de l'homme que j'avais envoyé en Russie-Blanche.

Nous nous séparâmes, et je me trouvai fatigué à tel point, que je parvins

avec peine à me déshabiller; et je dormis dix heures d'horloge, comme si j'eusse fait à pied la veille une marche forcée de 50 verstes.

Milovidine, malgré tout ce que je pus lui dire, ne consentit point à retourner à son cher domaine de Crimée, avant que le procès ne fût au moins commencé. Déjà l'on me signifiait l'ordre de fournir les preuves de ma naissance et j'attendais impatiemment le retour demon envoyé. Enfin, après six semaines de séjour en Russie-Blanche, l'intendant de Virtutine reparut et m'apporta un extrait des matricules du lieu; il s'était fait, en outre, suivre d'un témoin, le juif Josse, ancien fermier de M. Gologordowski. Josse, de riche, était devenu pauvre, et, dans sa vieillesse, ensei-

gnait à lire aux enfans du nouveau fermier des cabarets. La contrebande l'avait d'abord ruiné, puis de nouvelles friponneries lui valurent un emprisonnement. Voici, d'après son dire, comment je suis tombé des mains des assasins dans la maison de M. Gologordowski :

Quand la vieille accoucheuse et le Juif médecin-cabaretier, virent que ma mère avait pris la fuite et surent qu'elle avait trouvé un défenseur, ils prirent des vivres, une bouteille de lait et s'enfuirent m'emmenant avec eux. Leur intention n'était pas de me donner la mort, car, en supposant que l'on vînt à découvrir leur refuge, ils voulaient se réserver la faculté de pouvoir me rendre à ma mère et de faire cesser par là toute poursuite

de sa part. Le Juif-médecin alla d'abord chez Josse, son cousin-germain, et après avoir passé là huit jours, il partit sans révéler à son cousin la cause de son voyage; il lui fit croire qu'il était mandé comme médecin chez un riche seigneur. Il avoua toutefois, avant de se mettre en route, qu'un officier lui avait confié un enfant né d'une jeune villageoise qui était morte en couches; il pria Josse de chercher une bonne paysanne qui prît soin de me nourrir, et il paya une année d'avance. L'accoucheuse me porta elle-même à un prêtre russe, et le pria de me baptiser sous le non d'Ivane. Sept ou huit mois après, je fus sevré; la pauvre paysanne qui fut ma nourrice, ayant perdu son mari, se loua comme ouvrière de journée dans un autre vil-

lage, et avant de s'y rendre, elle me déposa, d'après le conseil de Josse, chez M. Gologordowski. La chose était claire, et, à l'appui, venait un extrait du livre des matricules de la paroisse; il y était dit que j'étais fils naturel du prince Ivane Alexandrovitch Miloslavski, et d'Avdotia Petrovna. Je sus de Josse, que le Juif-médecin s'était noyé avec ses deux fils et avec la vieille sage-femme au passage d'une rivière. — Le procès qu'on vous fait est injuste, et le legs vous appartient de plein droit, dit Rouboperine, après avoir lu l'acte de mon baptême; et pourtant, vous perdrez votre cause si vous manquez d'activité, si vous ne voyez pas vos juges. Souvenez-vous en bien.

Je parvins à convaincre le secrétaire

de la légitimité de mes droits, au moyen des opérations arithmétiques que j'avais apprises à Moscou, chez le secrétaire ami de Mochnine. Mon secrétaire m'embrassa, pleura même de compassion à l'idée des persécutions que j'avais éprouvées, et dont je venais de lui faire le récit. Il n'est aucune science, aucun art qui soit aussi propre à toucher le cœur d'un magistrat, que cette arithmétique pratique. Le secrétaire me répéta à plusieurs reprises que je pouvais compter sur le gain de mon procès, et il jura sur on honneur et sur la vie de ses enfans qu'il mourrait plutôt sur le seuil du tribunal que de confirmer un jugement rendu contre moi.

Virtutine me conseilla de remettre mon mémoire à tous les juges, et de tâ-

cher d'expliquer de vive voix, à chacun d'eux, mon affaire. Rouboperine rédigea parfaitement le mémoire : il exposa les faits avec clarté et précision, citant partout, à l'appui de ses raisons, les lois en vigueur. Je louai une voiture, et je me mis, dès le matin, en course pour distribuer mon mémoire.

Désirant commencer par un juge qui demeurait proche de mon hôtel, il me fallut répéter dix fois aux laquais de l'antichambre l'ordre de m'annoncer avant d'obtenir une réponse. Un valet marmotta que ce soin ne le regardait pas, et que je devais attendre pour cela le valet-de-chambre. Malgré mon uniforme de hussard, devant lequel tremblaient les Turcs, et qu'honoraient les plus braves soldats russes, l'antichambre

d'un juge daignait à-peine me qualifier d'un regard; une vile valetaille refusait presque de m'entendre. Enfin, comme je déclarai d'un ton ferme que j'allais, sans cérémonie, passer dans le cabinet, le valet-de-chambre qui m'entendit, alla nonchalamment m'annoncer à son maître, et revenant aussitôt, il me dit avec brusquerie : « Entrez. »

Le juge *Drémotounof* était un homme âgé, qui, suivant l'ancienne mode, poudrait sa chevelure grise et portait bourse. Il était assis devant un trumeau, enveloppé dans un large peignoir, et le perruquier, en veste grise, noire de graisse, commençait à le peigner. « Asseyez-vous, monsieur, » me dit le juge. Je mis devant lui, sur une petite table, mon mémoire, et je m'assis en lui re-

commandant de le lire. —Veuillez lire vous-même; je vous écoute, me répondit-il. —Je lui fis un salut de remercîment et je me mis à lire haut, ferme et posément. — Bien, monsieur, très-bien, la loi est pour vous, dit le magistrat; Séneka, peigne la huppe. Légèrement donc, là, là... bien ainsi. — Monsieur, votre cause me paraît juste.—Un moment après, Séneka ayant passé le démêloir avec trop peu de précaution, le magistrat s'écria : Ah! coquin, pendard! tu m'as arraché le toupet! puis se tournant vers moi, il me dit en rougissant de douleur ou de dépit: — Chicane, mon cher monsieur, pure chicane; ce sont là des raisons qu'on ne peut admettre..... Ah! le maladroit, le vaurien! vous ne vous imagineriez pas comme il m'a fait mal.

Eh! bien, monsieur, vous fermez le mémoire, pourquoi cela? Veuillez continuer; où en étions-nous? Je repris ma lecture. — Bien, Séneka, légèrement, là, là, comme cela, tout doux, passe encore le peigne sur la tempe droite. Bien raisonné, monsieur, à merveille! ajouta le magistrat en s'adressant à moi. Votre cause est juste, les faits sont clairement exposés, et la question de droit est discutée avec habileté. La loi est toute pour vous.... Aye! Séneka, drôle, que fais-tu? il me déchire, c'est une étrille et non un peigne...! Mauvaise chicane, monsieur, mauvaise chicane, vous ne nous donnerez point le change, tout cela n'est bon à rien! s'écria-t-il de nouveau, et de nouveau je m'arrêtai.—Le juge, après avoir respiré un moment,

fit continuer à Séneka son opération et à moi ma lecture. Par bonheur, Séneka acheva de coiffer son maître sans aucune maladresse nouvelle, et le juge satisfait, s'étant levé, me dit, en s'essuyant la poudre qui couvrait ses tempes : — Laissez-moi votre mémoire; je verrai les pièces du procès au tribunal; il me semble que vos droits sont incontestables.— Je fus si content de ces derniers mots, que je donnai dix roubles à Séneka dans l'antichambre, et je fis, par-là, repentir les autres valets de leur grossièreté. M. Drémotounof était du nombre des commis parvenus; il fut un temps où il dominait, où il faisait des affaires ce qu'il voulait; mais, devenu plus âgé, il voulut servir, par unique motif d'ambition, en qualité de juge, et, dans sa

nouvelle charge, il disposait des voix de quelques anciens amis.

M. *Fornine*, autre juge que je connaissais pour l'avoir vu dans le monde, me fit un accueil obligeant; mais dès que je lui eus présenté mon mémoire, il sourit, branla la tête, et dit : — A quoi bon cela? Vous sentez bien que nous ne jugerons point les procès sur la foi des parties. Il y a vingt-cinq ans que j'exerce des magistratures, et je sais que messieurs les plaideurs disent tous des absurdités dans leurs mémoires.

— Vous trouverez ici des faits naïvement exposés, des argumens fondés sur les pièces du procès, sur des actes authentiques et sur les dispositions de nos lois, concernant l'espèce. Ma partie adverse en a sans doute usé de même. Ainsi,

veuillez confronter nos citations avec les actes et nos lois, et vous verrez aussitôt qui a tort et qui a bon droit. — Eh! mon dieu, il y a vingt-cinq ans que je suis dans les affaires, et je ne sais que trop ce qu'on appelle *mémoire à consulter*. — En Russie, Monsieur, les mémoires tiennent lieu de plaidoieries; nous n'avons point d'avocats, point de barreau, point d'éloquence judiciaire Il me semble même que, faute d'avoir lu les mémoires, un magistrat ne saurait comprendre l'affaire. On doit entendre le plaideur comme un malade; et précisément de même qu'un habile médecin, en confrontant les paroles du malade avec les symptômes de la maladie, en reconnaît la cause et la nature, le magistrat, en confrontant l'état des faits

avec les moyens, les argumens et les citations des parties, reconnaît les endroits forts et les endroits faibles de l'affaire. — Théorie, Monsieur, vaine théorie! ce n'est pas à moi qu'on fait des contes. Songez que depuis vingt-cinq ans je ne vois autre chose que des procès; allez, je sais tout ce que je dois savoir; il n'y a plus rien à m'apprendre. Ce ne sont pas les parties, c'est la chancellerie qui rapporte l'affaire, et nous montre le fort et le faible des affaires. — Mais la chancellerie, vu la multiplicité des affaires, peut bien en négliger quelqu'une et la présenter sous un faux jour; et s'il faut le dire, messieurs de la chancellerie ne sont point des anges, mais bien des hommes, et..... — Que voulez-vous dire? repartit le magistrat

avec un mouvement de colère ; il y a vingt-cinq ans que je sais comment les affaires se traitent dans les chancelleries de nos tribunaux, et l'expérience m'a convaincu d'une vérité, c'est que les plaideurs sont injustes envers les chancelleries... Mais soyez tranquille, ajouta-t-il plus calme, nous donnerons à votre affaire toute l'attention que vous pouvez désirer.

Je n'en laissai pas moins mon mémoire sur sa table : — Ne lisez pas, mais acceptez : cela soulage le cœur du malheureux qui plaide. (1) Je ne puis croire

(1) Je sais que le terme est impropre, puisqu'il n'y a en Russie ni plaidoiries ni *plaideurs*, mais seulement des *prociteli* (réquérans, solliciteurs, supplians) nom qui est commun au demandeur et au défendeur, parce que l'un et l'autre présentent leur *supplique* au tribunal compétent.

que vous soyez assez dur pour refuser de l'entendre. Ne pas lire le mémoire du plaideur est une action aussi blâmable que de chasser brusquement le pauvre qui implore la charité à la porte de votre hôtel. — Là dessus, je saluai mon juge et sortis. J'étais déjà dans l'antichambre qu'il criait encore : « Sachez que depuis vingt-cinq ans je....! » Un valet du magistrat, en mettant mon manteau sur mes épaules, dit en souriant avec malice : « On aurait tort de disputer avec notre maître sur le compte de ses années de service ; personne ne sait mieux cela que lui-même ; il y a tantôt quinze ans qu'il en a une bonne fois arrêté le nombre ; c'est ce qu'il se tue de dire à tout venant, depuis cette époque. Nous ne radotons pas encore, peut-être. »

Ce magistrat était un excellent homme, mais il avait le malheur de tout faire à contre-temps. Au tribunal, il pensait à ses lectures; tenait-il un livre, il pensait au tribunal; dans le monde, il parlait des affaires judiciaires, et dans les cours de justice, d'amusemens, de fêtes et de soirées. Il parlait toujours à merveille et ne faisait jamais rien; s'il eût exécuté la millième partie des choses qu'il projetait et qu'il appréciait avec justesse, il aurait été un homme des plus utiles. Il se connaissait en gens d'esprit et aimait les honnêtes gens, mais il se laissait gouverner par les fripons qu'il haïssait et méprisait, sans avoir la force de les chasser ou de fermer l'oreille à leurs discours. Honnête homme, je le répète, mais du reste, vrai zéro, sans signification par lui-même.

Je passai de là chez M. *Tchouvachine*, jurisconsulte profond et magistrat consommé; c'était, au dire de beaucoup de personnes, le grand homme du tribunal. Il n'était, comme Fornine, ni un méchant ni un sot : mais, s'étant trouvé placé dès l'enfance dans une condition très élevée, grâce aux services de son père, il en avait conçu de la présomption, et il croyait franchement avoir dans la tête le répertoire entier de la sagesse humaine. Élevé parmi des étrangers, vivant dans l'atmosphère de la haute société, puisant des notions sur différens sujets aux sources qui coulent d'Angleterre, de France et d'Allemagne, en Russie, il ne connaissait point son pays, et n'y jetait ses regards qu'à travers le prisme de la civilisation étran-

gère. Il fondit dans sa tête, maintenant couverte de cheveux blancs, toutes les théories et utopies en masse, toutes les législations et constitutions de l'Occident, et il ne connut toujours la Russie que sur des ouï-dire; il résulta de tout cela un tel chaos, que le bon vieillard, avec les meilleures intentions, ne cessait de faire des sottises. On fut bien longtemps à le connaître dans le monde, et l'on prenait ses bonnes intentions pour de grandes choses; mais à la longue il fut reconnu que son cerveau n'était qu'une sorte d'armoire vîtrée, remplie de livres jetés en désordre et qu'on n'avait lus qu'en partie.

Il me reçut avec une politesse affectueuse; que Dieu l'en récompense! mais, quand j'en vins à lui exposer mes

droits et l'injustice des prétentions de ma partie, il m'assaillit d'un tel fatras de jurisprudence et de citations savantes, que je pensai en perdre la tête. En somme, d'après les règles de son austère équité, les femmes et les enfans n'ont et ne peuvent jamais avoir tort, quand bien même le père ou le mari viendrait lui-même prouver l'injustice de son épouse ou de son fils; et comme Tchouvachine avait déjà été sollicité par la comtesse Nitchtojine et par ses amies, il ne voulait point que je pusse le convaincre de mon bon droit. Lorsque je m'étayais sur la législation, il alléguait qu'en ces sortes d'affaires le magistrat recourait à l'interprétation facultative, et obéissait aux lumières de sa conscience; quand je lui prouvais que j'étais un *enfant* du prince,

et qu'aucune impulsion de conscience ne pouvait porter un juge à me priver d'une somme à moi léguée par mon père, il persistait à dire que les lois elles-mêmes me condamnaient. Je lui montrais les lois en vigueur qui toutes militaient en ma faveur; et lui, pour me convaincre qu'il savait les lois, étalait sous mes yeux des masses d'extraits de Bentham et d'autres jurisconsultes et théoristes anglais. Pour mieux faire étalage de ses connaissances en législation, il mit en jeu sa mémoire, et au lieu du droit russe, il citait les Pandectes, au lieu des lois anglaises, le Code du Tsar Alexis Mikhaïlovitch, et ainsi de suite. J'abrégeai ma visite et quittai ce juge, emportant de chez lui un cœur serré. Jusqu'alors n'ayant eu avec lui aucune relation, je

je prenais moi-même pour un homme du premier ordre; j'ai compris depuis ce jour que l'opinion publique peut errer comme les opinions individuelles. Tchouvachine était le juré protecteur de tout fonctionnaire vénal, pourvu seulement qu'il fût père de famille, et il le défendait en toute occurrence. Plusieurs concussionnaires se sont mariés tout exprès pour être sûrs de sa protection; aussi dans leur reconnaissance écrivaient-ils des *opinions* qu'il donnait pour les siennes. Voilà les hommes! Tchouvachine étant d'ailleurs doué d'un *bon cœur*, faisait du bien avec ostentation; il n'aspirait pas moins qu'à la gloire des Aristide et des Publicola.

La plupart des autres juges reçurent mon mémoire sans m'adresser un seul

mot, et, par un signe de tête, me donnèrent avis de me retirer. Quelques-uns me firent raconter mes aventures d'Orenbourg et des stèpes, et ne voulurent point entendre parler de mon procès; d'autres s'excusèrent sur ce qu'ils étaient eux-mêmes fort occupés de leurs propres affaires; d'autres se plaignirent de leur état de gêne, de la difficulté des emprunts, du manque des récoltes, et ils me félicitèrent de la perspective que j'avais de toucher un beau million argent comptant. Je fus reçu avec une extrême grossièreté en quelques maisons; en d'autres avec tant d'orgueil et de hauteur, que je perdis patience et renonçai aux dernières courses qu'il me restait à faire, afin d'esquiver les humiliations qui m'attendaient peut-être encore. Les magis-

trats sensés, justes et bons que je trouvai dans cette tournée me consolèrent du chagrin et du peu de confiance que m'avaient donné leurs collègues. Dans les six jours que j'employai à voir presque tous mes juges, je souffris beaucoup plus que dans toute ma campagne contre les Turcs; j'en fus réellement malade de chagrin. O mon Dieu, si ta sainte volonté est que j'endure encore quelques épreuves dans la vie, envoie-moi les maladies, la captivité, la misère; mais, je t'en supplie, point de procès!

Cependant Milovidine reçut de sa femme la nouvelle que leur fils unique était malade. Je décidai mon ami à retourner en Crimée, lui promettant de l'y aller trouver immédiatement après la fin du procès qui, contre l'ordinaire, devait

être jugé fort promptement, parce que ma partie adverse le désirait avec tout autant d'ardeur que moi-même.

Quand l'affaire fut sur le point d'être appelée, le secrétaire me montra en secret son rapport, en m'assurant qu'il était tout à mon avantage, ainsi que son projet, pour les motifs et les dispositions du jugement. Cette confidence pensa m'endormir sur le bord de l'abîme, mais Rouboperine me tira de mon assoupissement, et je fus sauvé. Un adjoint du secrétaire, qui était de ses amis venait de lui communiquer un autre rapport et un autre projet de décision tout en faveur de la comtesse, et c'est précisément celui que le secrétaire se proposait de présenter aux juges. Je me plaignis de cette duplicité à Pierre Petrovitch. Ce-

lui-ci, par son influence, écarta le secrétaire le jour même où le procès devait être décidé. L'affaire tomba de ses mains en celles d'un honnête homme. « Monsieur, me dit-il, je suis, je puis dire, pauvre; mais je ne vendrai pas ma conscience. Votre partie me propose 25,000 roubles; je l'avoue, pécheur, faible, homme enfin, j'aurais pris cet argent, si sa cause eût été juste; mais je ne prendrai rien tant qu'on me proposera de favoriser l'injustice et la mauvaise foi. Vous, monsieur, vous n'êtes point riche en ce moment, mais Dieu vous réserve une belle indemnité pour tout ce que vous avez souffert de la part des méchans; vous vous souviendrez peut-être alors que j'ai plusieurs enfans. » Sans doute l'on aurait beaucoup à dire sur un tel

genre de probité et de justice, mais j'eus alors peu d'inclination à l'austérité des saines doctrines, et je me réjouis de toute mon âme d'avoir trouvé un honnête homme tel que celui-ci.



CHAPITRE XXXIII.

LES USURIERS. — PROCÈS GAGNÉ. — LE MÉRITE RECONNU. — MARIAGE. — AFFAIRES PUBLIQUES. — RETRAITE ET CONCLUSION.

En attendant le gain de mon procès, mon trésor était épuisé; je ne voulais pas vendre l'aigrette en diamans que Pétrof avait détachée du turban de l'aga, mon prisonnier de guerre; car j'estimais que cet objet devait appartenir à l'ami fidèle que j'avais trouvé dans mon excellent

domestique; seulement je me proposais de le lui acheter dès que je serais en fonds, désirant de le conserver en mémoire de mon triomphe. J'aurais pu emprunter de l'argent à Pierre Pétrovitch, à la cousine Annette ou à Milovidine; je répugnais à ces sortes de demandes. Je résolus donc de mettre en gage l'aigrette de Pétrof, et j'en parlai à Rouboperine qui me mena chez des usuriers. Nous entrâmes d'abord dans une petite boutique de douze pieds carrés, garnie, du haut en bas, de vieux bouquins écrits dans toutes les langues, soit anciennes, soit modernes, tous fort endommagés par les mites, tous couverts de poussière et de toiles d'araignées. Dans un angle enfoncé de cet antre scientifique, dormaient comme en un chenil, l'un dans

les bras de l'autre, un chat maigre et un petit garçon. Rouboperine réveilla la garde endormie, au moyen d'une légère chiquenaude sur le nez, et lui demanda où était *Taracytch*. — Tous les matins, comme vous savez, il court les tribunaux et les cours de justice; mais voici l'heure où il revient à la boutique. — Est-ce que le maître de ce méchant trou à rats a de l'argent? demandai-je à Rouboperine. — Trois cents mille roubles comptant, seulement. Cette boutique n'est autre chose qu'un lieu d'entrevue; c'est, proprement, l'enseigne de Taracytch. Je voudrais que ce fût aujourd'hui samedi, jour des réglemens de compte et du paiement des dettes de la semaine, entre marchands; vous verriez comme les maîtres de plusieurs

riches boutiques et magasins, passent et repassent devant cette tanière poudreuse; comme ils l'engagent par de tendres regards à les suivre dans leurs boutiques respectives (1). Taracyth est un homme obligeant : il ne prend avec des inconnus que trois kopecs au rouble par mois, sur dépôt de gages, mais il prête, sur simple lettre de change, aux gens sûrs. Allons en trouver quelqu'au-

(1) On doit songer qu'il est ici question d'un grand bazar, à la manière des orientaux ; jamais femme de marchand ne s'y montre; le samedi soir, la vente est suspendue, et les marchands règlent leurs comptes avec les commis de leurs boutiques, qui sont quelquefois leurs propres enfans. Ceux-ci ne laissent plus croître leur barbe; ils coupent leurs cheveux presqu'à la Titus, et le surtout qu'ils portent ne descend plus comme autrefois jusque sur les talons.

tre; nous verrons à quelle somme on évaluera votre aigrette, et ce qu'on nous offrira. — Nous traversâmes la rue et remontâmes à la foire perpétuelle dite des *coups de coude;* là, dans une petite baraque bâtie de vieilles planches, nous trouvâmes un homme d'une quarantaine d'années, qui lisait l'*histoire de Vaneka-Caïn* (1). Sur des rayons, dans la baraque, étaient de vieux clous, des crochets et agraffes de cuivre, des serrures, des boutons, des pots de pommade, des morceaux de craie, de la couperose, des lanières, des tasses et des assiettes ébréchées et une foule d'objets tels qu'on en jette chaque jour à la borne. — Bonjour, *Pafnoutitch*, dit Roubo-

(1) Conte populaire.

perine en passant la main sur l'épaule d'un gros marchand qui se tenait assis sur le devant de la boutique.— Bonjour, monsieur.—Ah ça, tu as de l'argent?— De l'argent! moi; et où prendre de l'argent quand il n'y a plus de commerce! —Je ne pus m'empêcher de rire de cette doléance sur laquelle il revint plusieurs fois, comme tous ces marchands qui ne cessent de se plaindre de la stagnation du commerce, en proportion de ce qu'ils entassent de richesses. — Hé, mon ami, lui dis-je, en quel temps as-tu donc trouvé un plus grand débit de ta marchandise? Ne vas-tu pas te plaindre du tarif et de la douane? — Pourquoi ne me plaindrais-je pas, moi, quand les riches se plaignent? Comme si le commerce de détail ne souffrait pas à la suite

du commerce en gros. Quand celui-ci marche d'un pas ferme, le nôtre va bien aussi, mais si le commerce en gros languit, mal va, tout reste accroché... — Trève de réflexions, Pafnoutitch, dit Rouboperine : voici une aigrette en diamans; les joailliers l'ont estimée quinze mille roubles; combien prêteras-tu sur cet objet? — Les bijoutiers l'ont estimée quinze mille roubles; il n'y a qu'à essayer de la leur vendre, je vous assure bien qu'ils n'en donneront pas la moitié. Mais il est bon que je sache d'abord combien de temps on désire garder l'argent; de cela dépend le prix que nous attachons au gage, nous autres, à raison de l'intérêt que produit la somme prêtée. — Un mois, deux tout au plus, répondis-je. — C'est peu,

très peu, répartit Pafnoutitch : je ne puis donner plus de trois mille roubles. —Tu es pire que le juif le plus effronté! m'écriai-je, et l'on devrait bien te jeter à la Néva avec toutes tes bucoliques. — A quoi bon se fâcher, monsieur, dit froidement Pafnoutitch; « Liberté à l'homme libre, et aux élus le paradis. » Mon offre vous déplait, veuillez aller à d'autres; et d'ailleurs le Lombard (1) est toujours là. Je pris Rouboperine par le bras, et me retirai avec dépit. — Il ne faut pas s'échauffer ainsi, me dit mon guide; c'est leur manière de faire le commerce. Il a insinué l'offre de trois mille roubles comme premier mot, et je

(1) Etablissement impérial créé au profit de l'Institution des Enfans-Trouvés. On y engage des effets comme au Mont-de-Piété à Paris.

suis persuadé qu'il aurait donné huit ou neuf mille roubles. Les prêteurs sur gage sont eux-mêmes portés à donner le plus qu'ils peuvent sur un objet de prix, afin de tirer de plus grands intérêts, mais ils barguignent ; et, selon leur éternelle coutume, ils s'arrangent de manière à ce qu'on puisse croire qu'ils n'ont prêté que par pure envie d'obliger. Ce Pafnoutitch est un diable et non un homme. Déjà plusieurs fois il a échappé à la Cour des procès criminels.

Tout en causant, nous étions revenus au bazar ; nous nous trouvâmes devant la boutique aux vieux livres ; et nous y vîmes le maître qui rangeait des quittances et des lettres de change.—Allons, Taracytch, lui dit Rouboperine, à l'œu-

vre, camarade; délie le porte-feuille; il nous faut cinquante mille roubles; compte-nous cela, et nous te donnerons un plein sac de diamants. — Ah bien oui, des cinquante mille roubles! répartit Taracytch, en soupirant et en me regardant de côté; les bons temps ne sont plus. Mais, puisque vous avez des objets de prix, voyons : peut-être qu'avec l'aide de quelques amis, je pourrai former la somme. — Ho! le pauvre petit bouquiniste!... En effet, mon cher, il te sied bien de faire le pauvre. Finissons de rire; écoute, voici l'affaire; nous avons un objet évalué à quinze mille roubles, et il nous en faut dix mille ce matin même. — C'est beaucoup, mais nous verrons; ne vous déplaira-t-il point de me suivre jusque chez moi;

vous savez que je demeure à cent pas d'ici »

Taracytch était garçon; une vieille cuisinière et un invalide gardaient seuls son logement : ils n'osaient sortir ensemble, ne fût-ce que pour traverser la rue. Il y avait trois chambres meublées assez proprement; la muraille de la chambre à coucher était décorée d'images saintes enchâssées en or et en argent ; et devant ces images brûlait jour et nuit une lampe. Près du lit se trouvait une énorme commode en fer. Taracytch nous pria de lui montrer l'objet en question ; il tourna et retourna longtemps mon aigrette, longtemps batailla, et finit par donner neuf mille roubles, à trois kopecs au rouble d'intérêt mensuel, à la condition que je prisse son argent pour six

mois, et il me présenta un écrit portant : « Je, soussigné, ai vendu au marchand Taracytch Kaschéef une aigrette en diamans moyennant dix mille six cent vingt roubles ; me réservant le droit de racheter l'objet en remboursant ladite somme dans le cours de six mois ; que, si je ne me présente pas dans ce laps de temps pour opérer le rachat, je n'aurai plus aucun droit sur ledit objet. » J'hésitai d'abord à transcrire les mots *j'ai vendu;* mais je cédai, Rouboperine m'ayant assuré que c'était affaire de forme, et que Taracytch était un homme sûr. — Vous n'avez rien à craindre de notre part, dit le prêteur, votre dépôt sera fidèlement gardé jusqu'à votre première réclamation. Vous ne gagneriez rien avec les gens titrés qui se mêlent du métier. L'écrit

que voici est nécessaire pour fondre ensemble les intérêts et la somme prêtée, et pour que je puisse me justifier en cas de plainte. Il arrive quelquefois qu'au jour du remboursement, il nous arrive au lieu d'argent une réclamation portant accusation d'usure. Il est donc bon de se précautionner.»

Je fais grâce à mes lecteurs de trois bons tomes de notes que j'ai prises sur la marche de mon procès. Est-il possible que l'on puisse supporter plusieurs années de suite les tourmens que j'ai endurés et de plus cruels encore? Ce qui me confond surtout, c'est qu'il y ait dans le monde des gens qui aiment les procès! Mais qui pourra jamais analyser toutes les étrangetés de l'humaine nature? N'y a-t-il pas des hommes sains de corps qui

passent leur vie à se médicamenter, et qui perdent la santé et l'existence par excès d'attachement pour elles. C'est ainsi que d'autres hommes, nourrissant l'espoir de s'enrichir à force de procès, appliquent à ce jeu le fonds et le revenu, et terminent dans la misère une vie déjà si misérable. Un procès tombe quelquefois sur l'homme, comme eût fait une maladie ; le simple bon sens commande en ce cas de combattre la chicane par les lois, comme l'on combat la maladie par les médicamens. C'est toutefois un grand bonheur si les moyens de salut ne conduisent pas à l'épuisement et à la ruine. Enfin, malgré toutes les intrigues de la comtesse et de sa cabale, la Providence me sauva ; je gagnai mon procès, de sorte

que je me trouvai tout-à-coup possesseur de plus d'un million de roubles.

A Moscou, j'avais aimé la société, parce que je ne savais que faire chez moi. On me faisait alors mille cajoleries; et j'étais obligé de paraître dans des maisons où l'on me rangeait au nombre des habitués de tous les jours. Pour ce qui est de solliciter, je ne m'en occupais jamais par moi-même; c'était Milovidine et la cousine Annette qui toujours travaillaient pour mon plus grand avantage. Mais à Pétersbourg, la cousine Annette, déjà un peu fanée, n'avait plus à beaucoup près la même influence; et, mon ami, mon conseiller, Milovidine était loin de moi. Je renonçai tout-à-fait à la société, soit par mauvaise honte, soit de peur qu'on ne s'imaginât que je cher-

chais des protections, qu'à la vérité je ne me flattais nullement d'obtenir. La plupart des hommes qui tiennent le haut rang dans les assemblées sont amis, parens ou alliés de magistrats et de fonctionnaires, et il n'est rien de plus humiliant pour le plaideur doué d'une âme noble, que de voir la froideur générale qui l'attend dans tous les salons, à raison de son procès et du nom de *suppliant*. Chacun évite de se trouver un instant seul avec lui, dans la crainte qu'il ne demande des secours ou des démarches en intercession. On le fuit comme un lépreux; on le suppose toujours prêt à conter son affaire, à parler mal des juges, à se proclamer victime de quelque prévarication. Ayant remarqué dans les autres l'embarras d'une pareille situa-

tion, je ne me souciai point de jouer le même rôle dans la société, et je m'abstins d'y paraître. J'étais heureux dans mon petit cercle particulier dont Olga était l'ornement. Ma mère l'avait prise dans une telle affection, qu'elle ne pouvait plus passer un seul jour sans la voir; Olga, de son côté, se trouvait si bien auprès de ma mère, qu'elle ne rentrait chez la cousine Annette que pour la nuit.

Dès que j'eus gagné mon procès, je reçus, durant trois jours consécutifs, tant de cartes de visites, tant de billets d'invitation que je n'aurais pu en trois mois satisfaire tout ce monde, ni même suffire à autant de visites personnelles. Comme je parcourais de l'œil tous ces billets, j'aperçus à mon grand étonnement le nom de Grabitine.

Je me disposais chaque jour à commencer le cours de mes visites, mais le temps volait avec tant de rapidité près de mon Olga, que je ne pouvais me décider à prodiguer des heures à de froides convenances.

Pierre Petrovitch m'invita à venir chez lui passer une soirée en tête à tête, pour causer de mes projets et de mes espérances. Il avait déjà connaissance de mon amour pour Olga, et il me conseillait de l'épouser, si toutefois j'étais bien sûr qu'elle partageât mes sentimens. « Mon ami, disait-il, le bonheur descend du ciel en rosée, le malheur en pluie abondante. Profitez du moment où vous pouvez être heureux; rien ne rafraîchit l'âme comme les douceurs d'un chaste amour. L'amour pur, l'amitié sin-

cère, voilà les vrais biens; il n'est rien au-dessus dans le monde. L'âme qui peut les concilier est capable de tout ce qui est bon et de tout ce qui est grand. Hélas! il n'est pas donné à tout homme de jouir de tels biens, même avec une âme susceptible des plus doux sentimens. Et moi aussi j'ai aimé et je fus payé de retour; la mort m'a privé de cette première condition du bonheur : je vieillis maintenant, je ne dois plus songer à l'amour, et je ne fais plus consister mes jouissances que dans la seule amitié. »

Un médecin entra dans ce moment, et après avoir échangé quelques mots avec Virtutine, il passa dans les appartemens intérieurs. — Y a-t-il donc des malades chez vous? demandai-je; je m'étonne que vous ayez mandé ce mé-

decin, qui, à la vérité, est habile et consciencieux, mais qui passe généralement pour *malheureux* dans ses cures. Virtutine sourit. — C'est mon principe, à moi, de mander les médecins reconnus généralement ici pour *habiles* et *malheureux;* je les consulte avec autant d'empressement que j'en mets à écarter les médecins réputés *heureux*. C'est l'usage à Pétersbourg, d'appeler, au commencement d'une maladie, le premier médecin venu, ou d'en prendre un à l'année par abonnement, au rabais, sauf à mander un autre docteur expert et fameux, lorsque le malade, à l'agonie, n'a plus besoin que des secours spirituels. De là vient que fort souvent les meilleurs médecins n'arrivent que pour voir administrer le viatique à des mou-

rans, ou pour assister aux derniers râlemens des malades; et les parens s'en font un sujet de reproche contre les bons médecins, qui, après cela, ne peuvent manquer de passer pour *malheureux*.

— Quel malade avez-vous donc ici? Je croyais que vous viviez seul. — Je me suis chargé d'élever un orphelin, fils d'un parent éloigné. Ce jeune homme, malade en ce moment, est doué de beaucoup d'esprit, mais j'ai à déplorer la passion invincible qui l'entraîne à la poésie et aux belles-lettres. Il brûle de se produire comme poète et comme écrivain. — Hé! que voyez-vous là de si déplorable? Les écrivains sont les seuls artisans de la gloire des nations sans eux, les plus grands héros et les plus beaux

exemples passeraient sur la terre comme de vaines ombres. — Je sais quels glorieux titres ont les poètes et les auteurs distingués au respect universel, mais je songe à l'opinion de nos compatriotes en particulier et à l'intérêt de mon pupille. Malgré les soins éclairés de nos augustes monarques, les Russes ne savent pas bien encore distinguer l'écrivain du comédien, du jongleur, du vil bouffon. Si un de nos auteurs est mauvais, il devient la risée du public; s'il est médiocre on l'oublie; s'il a du génie, on le hait, on le calomnie, on le poursuit; et dans tous les cas, ils est regardé comme inhabile aux affaires.

J'aurais pu opposer des faits à l'opinion de Virtutine, mais ne voulant point passer à ses yeux pour être atteint moi-

même de la passion d'écrire, je détournai la conversation, et le priai de me conter les causes, tant de son exil que de son rappel. Voici son récit :

« Chaque état ou condition a deux envers. En tout pays, dans la carrière du service, règne une maladie contagieuse qu'on nomme désir d'avancement. De cette maladie naissent une infinité de maux, dont le plus terrible est l'injustice. Les premiers syptômes de la contagion sont un zèle outré pour le service, un dévoûment aveugle à la personne du chef. Celui qui est une fois maîtrisé par le mal, s'efforce de représenter comme absurde toute chose qu'il n'a pas imaginée, et comme un mal intentionné tout homme sorti de la foule par ses talens et par un véritable zèle, qui contra-

rie ses vues. En dénigrant tout ce qui n'est pas lui, l'individu qui a soif d'avancement, pense se hausser et se donner du relief; il s'imagine qu'en supposant des torts à tous les autres, lui seul devra paraître juste; et pour plus de succès, il se couvre d'un masque où l'on croit voir les traits de la vertu. La piété, mon ami, est le besoin d'une âme douce et honnête : la vraie piété fuit l'éclat, ainsi que la véritable vertu. Mais les fourbes qui déclament bien haut sur les devoirs tranquilles du chrétien, font d'un sentiment sublime et sacré, une arme odieuse, propre à l'exécution de leurs coupables projets. Il n'est point de monstre moral plus dangereux que le faux dévot; l'immortel Molière l'a peint, dit-on, vigoureusement dans son *Tartufe;* mais il

n'y est encore, selon moi, que faiblement esquissé. L'hypocrite de Molière ne s'acharne qu'au bonheur, à la fortune et à l'honneur d'une seule famille; il est des hypocrites qui ne se trahissent point par des faiblesses, et qui sapent les fondemens de la sécurité et du repos de toute une société politique.

« Il a existé parmi-nous un certain *Pritiagalof* qui, après avoir prêché longtemps la licence et le jacobinisme, après avoir donné sa vie comme un défi et comme un scandale au plus pervers, devint tout-à-coup un saint homme; et, semblable au prophète arabe, s'élança le glaive et la flamme à la main, ou, ce qui ne vaut pas mieux, la calomnie et les délations à la bouche, à la ruine de tous les gens de bien, d'esprit et de

mérite, en qui il voyait autant d'adversaires. C'est en prêchant la modestie et les abnégations, qu'il s'acheminait aux honneurs ; c'est en proclamant les biens du ciel comme les seuls véritables, qu'il convoitait, et accaparait les trésors de la terre. Semblable à la hiène, il s'acharnait, et aux vivans et aux morts ; il lui fallait des victimes, il lui fallait des coupables. Malheureusement il tomba sur moi, précisément à l'époque où, par les excès d'un zèle sincère et imprudent pour le bien public, je me faisais des ennemis. Pritiagalof et ses lieutenans craignirent que je ne les démasquasse ; ils s'empressèrent de propager ma réputation d'*homme inquiet*, et à force de calomnies secrètes, ils parvinrent à me faire reléguer sur la frontière où vous

m'avez trouvé à votre rentrée en Russie.

« Pritiagalof aveugla quelque temps de fort honnêtes gens qui crurent à ses bonnes intentions, à son zèle et à ses vertus. Le triomphe du vice est de courte durée; la Providence n'élève les méchans si haut que pour rendre plus sensibles les instructions que les bons savent tirer de leur chute rapide. La justice arrêta Pritiagalof, et le punit de la façon la plus cruelle en lui ôtant les moyens de nuire; elle lui arracha l'aiguillon vénéneux sans lequel le serpent ne peut vivre. La calomnie et les intrigues dont Pritiagalof avait usé à mon égard, tournèrent à mon avantage : mon affaire fut examinée, on me trouva innocent; on vit même mes petits services, on reconnut la pureté de mes intentions, et je fus récompensé

au-delà de toutes mes espérances, puisqu'on me donna les moyens de faire du bien.

« Mon ami, ajouta-t-il, vous allez maintenant paraître dans le monde avec une belle fortune et une femme charmante. Nouvelle école, nouvelle carrière à parcourir, nouvelles expériences à faire. Toute la rouille de la société va s'attacher à vous comme la limaille à l'aimant. Mais prenez garde, la rouille se communique. »

Je fis part à Pierre Petrovitch du projet que j'avais de prendre un logement propre et sans faste dans un quartier tranquille, et de n'y recevoir que des amis de choix. Il approuva fort mon idée, et ajouta que je ferais très bien d'avoir petite cuisine et salle à manger

plus petite encore. Je trouvai dès le lendemain ce que je désirais; je remis une somme convenable à la cousine Annette pour faire le trousseau d'Olga, en la priant de vouloir bien s'en charger sans le concours de ma mère, qui n'entendait plus rien à ces sortes d'emplettes; et moi je m'occupai de l'achat d'un équipage. La bonne Annette voulait absolument fournir à ses dépens la moitié du trousseau d'Olga, et j'eus beaucoup de peine à l'en empêcher. Toutes ces dispositions ayant été faites à l'insu d'Olga, elle ne vit le logement, l'équipage, la garde-robe et ses brillans que le matin même du jour de notre mariage. Elle nous remercia, non pour les objets, mais pour l'attention. « Mon ami, dit-elle, tu m'as aimée lorsque j'étais pauvre, je le suis

encore. Moi, je t'ai fait connaître mon amour lorsque tu étais relégué dans une prison, tu t'en souviens. Maintenant te voilà riche, et je dois me réjouir du changement de ton sort; pourtant, je l'avoue, ce sera toujours Vyjighine pauvre que j'adorerai dans mon époux.»

J'invitai Virtutine à représenter mon père à la noce; excepté lui et la famille d'Annette, nous n'invitâmes personne. Le mari d'Annette renonça pour cette fois à sa partie de wisk du club anglais, grâce à un pâté de Strasbourg que sa femme avait eu la précaution d'acheter, afin de retenir parmi nous le gastronome. A peine fûmes-nous tous réunis à l'église, qu'on me remit un paquet à mon adresse; je me retirai à l'écart pour le décacheter, et j'y trouvai cent mille roubles en billets

du Lombard, avec une lettre dont voici le contenu :

« Ivane Ivanovitch,

« Le peu de soumission de la mère de votre fiancée avait mis sa mère (mon épouse) dans le cas de la priver de sa succession. Malgré toutes mes prières et toutes mes représentations, ma femme ne voulut point rendre à Olga Alexandrovna, sa petite-fille, l'héritage de la mère, parce qu'il courait de faux bruits sur la conduite de cette jeune personne. J'ai voulu un jour faire par moi-même une épreuve sur la vertu d'Olga; par là j'ai eu le bonheur de me convaincre qu'elle nourrit les sentimens les plus nobles et qu'elle n'était jamais sortie de la bonne route. J'ai donc recouru de nouveau aux prières auprès de ma femme,

qui a fini par se rendre à mes désirs. Je vous envoie ci-joint la somme qui revient à votre future épouse, et je vous prie en même temps de me ranger au nombre de ceux qui vous aiment et qui vous honorent le plus, etc., etc.

EREMÉÏ GRABITINE. »

Le lendemain, je n'étais pas encore bien revenu de l'étonnement que m'avait causé cette lettre, et je me hâtai d'aller la communiquer à Pierre Petrovitch. Virtutine sourit, et tirant de sa poche une autre lettre, me pria de la lire :

« PIERRE PETROVITCH,

« La protection et l'amitié particulière qu'il plaît à Votre Excellence d'accorder à I. Iv. Vyjighine, lequel épouse aujourd'hui la petite-fille de ma femme,

m'ont engagé à parler, à négocier en faveur d'un homme qui vous est agréable, et j'ai tant fait, que ma femme consent à rendre à Olga Alexandrovna l'héritage de feue sa mère. Daignez considérer cette démarche comme un témoignage de mon respect et de mon dévouement à votre personne, comme une preuve que je ne suis pas intéressé, mais que j'ai été calomnié par la méchanceté humaine dont vous n'avez vous-même que trop souffert. Je désirerais bien rentrer au service, non par des vues d'ambition ni de cupidité, mais uniquement pour faire voir que je ne suis point tel que me représentent mes ennemis, et d'ailleurs pour guider mes enfans dans la carrière du service. Je puis, j'espère, être utile par l'expérience que j'ai acquise dans les

affaires, et je m'efforcerai constamment de mériter votre bienveillance. Je sais qu'il suffit d'un mot de vous pour me faire accorder ce que je désire. Je voudrais obtenir une petite place honorable ; heureux si elle se trouvait telle que j'y pusse faire de *grandes économies*, que je ferais tourner au profit du trésor, attendu que je suis un homme aisé et tout-à-fait désintéressé, comme vous pouvez le reconnaître à mon procédé envers Vyjighine, votre estimable protégé. J'ai l'honneur, etc., etc.

« Ereméï Grabitine. »

« C'est un fripon ! dis-je.—Et de plus un sot, ajouta Virtutine. Il n'y a que les sots qui se croient capables de tromper aisément tout le monde, et d'échapper à l'œil pénétrant de l'homme d'esprit. S'ils

avaient de l'esprit eux-mêmes, ils se convaincraient que le véritable intérêt de chacun est de bien vivre et d'agir franchement. Les fripons ont de l'industrie, une sorte d'instinct pour la ruse, assez semblable à celui des bêtes de proie, mais ils manquent d'esprit, témoin Grabitine. »

Je n'avais encore trouvé le temps que de dire à Olga deux mots de la singulière résipiscence de Grabitine; j'allai aussitôt lui présenter son héritage en lui montrant la lettre. « Je ne sais en vérité si je ne devrais pas renvoyer cette somme à ma grand'mère, me dit-elle, bien que cela ait dû appartenir à ma malheureuse mère. Je voudrais n'avoir rien, afin d'être redevable de tout à toi seul. Prends cet argent, et fais-en ce que tu voudras; je

n'en ai nul besoin ; ton amour me suffit. »

Deux mois après mon premier jour de bonheur, j'en étais encore à commencer mes visites. Olga refusa fermement de former aucune liaison. « Mon ami, me dit-elle à ce sujet, tu ne saurais t'imaginer combien elle me semble étrange, cette coutume des jeunes époux de courir de tous côtés dès le lendemain du mariage, pour rechercher la connaissance d'une foule de gens, comme s'ils craignaient de se voir bientôt accablés d'ennui dans leur ménage; puis ils vont dans les promenades montrer leurs nouveaux équipages, dans les sociétés pour faire étalage de châles et de diamans, comme si tout cela était un gage du bonheur conjugal, comme si ce bonheur deman-

dait tant d'éclat. Patience, les liaisons se formeront d'elles-mêmes inopinément, par sympathie, entre notre petit ménage et quelques autres qui lui ressemblent. Quant à présent, ta conversation, celle de ta mère et celle encore de ma bienfaitrice, de la chère Annette, suffisent aux besoins de mon cœur. »

Virtutine avait tellement pris l'habitude de se trouver avec nous, qu'il venait chaque jour dîner et passer une partie de la soirée. Nous le chérissions et le respections comme un père. Un jour il amena dans sa voiture et nous présenta un homme âgé, frais, sain, vermeil et d'une physionomie exprimant la bonté et la gaîté. L'inconnu, en m'apercevant, s'arrêta le sourire sur les lèvres; mais, tout à tout à coup, il s'avança, me pressa

contre son cœur en m'arrosant de larmes, et il s'écria : « Quelle ressemblance! c'est lui, c'est tout lui! » Puis s'étant remis de son émotion, il ajouta : — Je suis un ami de feu ton père, son camarade d'école et même son parent. Tu ne peux manquer d'avoir entendu parler du comte Bezpetchine? — Quoi, vous seriez l'exécuteur testamentaire!..... — Hé oui, l'exécuteur testamentaire qui n'a jamais pu exécuter les volontés du testateur. Mais, Dieu merci, je n'ai plus qu'à me réjouir de ce que le ciel lui-même a pris soin de ta défense. »

Le comte demanda lui-même à voir ma femme et ma mère; et il ne nous quitta qu'à une heure fort avancée; il fut gai, aimable, et sans autre cérémonie, il déclara que je devais le regarder comme

mon second père, et qu'il entendait nous voir chaque jour sans exception.

Le comte était un homme essentiellement bon, et son esprit ne manquait pas de culture; mais, accoutumé qu'il était dès l'enfance à voir les autres travailler pour lui et en sa place, il donnait tout son temps aux lectures, aux conversations de pur agrément et aux voyages; il n'aimait pas à s'occuper des affaires, quoiqu'il fût contraint de servir tant par son ambition naturelle qu'à raison du dérangement de sa fortune. La naissance, les amis, les alliances, un long service, la droiture et le noble caractère du comte, enfin son expérience en affaires, quoiqu'il l'eût acquise involontairement, lui avaient préparé les voies à un emploi considérable qu'il venait occuper à St.-

Pétersbourg. Un soir, nous prenions le thé ensemble, il me dit: « Vyjighine, j'ai aujourd'hui une proposition à te faire; il faut que tu sois le directeur de ma chancellerie. — Que dites-vous, comte? je n'entends rien aux affaires, je vous ferais plutôt du tort que je ne vous serais utile. Lorsque j'étais pauvre, j'ai cherché une place, c'était pour avoir du pain à manger; mais aujourd'hui, je me garderai bien d'entreprendre une tâche à laquelle je suis si peu propre. S'il fallait marcher à la tête d'un escadron, et que je fusse encore garçon, je ne balancerais pas un seul instant; mais les affaires me sont aussi étrangères que la grammaire des Chinois. — Eh qu'importe! mon ami, répartit le comte; je trouverai d'habiles gens, des plumes exercées, j'en trouve-

rai, et de reste; mais ce qu'il me faut, c'est un honnête homme, qui ne me trompe pas et ne se laisse pas suborner, un homme sur qui je puisse asseoir ma confiance. — Et si l'on trompe cet honnête homme? — Il doit être en même temps intelligent et appliqué: et alors, il sera vite initié à la marche des affaires. »

Je voulus répliquer et refuser l'offre du comte, mais Pierre Pétrovitch, pendant ces explications, me persuada en disant que dans la balance générale des fonctionnaires, il faut absolument qu'on fasse entrer les gens honnêtes et désintéressés pour qu'ils servent de contrepoids aux gens *habiles*. Je me rendis.

Par cet étrange concours de circonstances, j'occupai la place du frère d'Archippe-Archipytch, et je m'installai dans

le vaste logement de Pantéléïmon-Archipytch, qui n'avait pu donner asyle à son malheureux frère, faute d'avoir un coin où pouvoir le loger. Pantéléïmon avait été destitué et mis en jugement, *à propos de rien*, suivant ses propres expressions. Mais, comme il avait femme et enfant, il ne doutait point de pouvoir se justifier en éveillant la pitié due aux pères de famille. Il trouva un puissant protecteur dans la personne de Tchouvachine (1).

Pantéléïmon avait disposé de cette maison de la couronne, de telle sorte qu'il occupait à lui seul vingt chambres, que trentes autres environ étaient

(1) L'un des juges dont il a été parlé au chapitre

abandonnées à ses employés favoris, et que la chancellerie se trouvait resserrée dans quatre petites pièces. Il se servait pour son usage particulier des chevaux destinés aux messages; les gardiens de la chancellerie faisaient chez lui l'office de domestiques privés; les courriers allaient chercher dans les magasins de modes robes et bonnets; et ils portaient dans la ville les lettres de la femme et des filles, et les invitations de bals. Les employés n'ayant point de place pour travailler se grouppaient aux fenêtres, employant leur temps à lire des gazettes et à se faire des contes bleus, et il n'y avait que les affaires d'un intérêt spécial qui fussent traitées par l'ordre de Pantéléïmon. Les trois quarts des employés ne servaient que pour obtenir des récom-

penses, leurs parens étant liés d'amitié avec le chef; les autres travaillaient pour gagner le pain quotidien, avec l'espoir des biens à venir. Il y avait une si énorme quantité d'affaires arriérées qu'il était effrayant de jeter l'œil dans les armoires. Sans doute qu'il fallut opérer une réforme radicale, afin d'établir un nouvel ordre de choses. J'eus d'abord la pensée de consulter quelqu'un sur la manière dont je devais m'y prendre, mais je finis par m'arrêter au parti de ne me fier qu'aux suggestions de ma propre intelligence, et je me mis à suivre une marche toute contraire à celle de mon prédécesseur. Je destinai vingt chambres à la chancellerie, j'en pris six pour moi, et je répartis les autres entre les employés, ne conservant de ceux-

ci, que le nombre indispensable pour l'expédition des affaires. Je me défis de tous les chercheurs de récompenses, et leur conseillai d'aller gagner des distinctions honorables sur les champs de bataille, puisqu'ils avaient si peu de dispositions à s'escrimer de la plume; je leur déclarai toutefois mon intention de ne leur point délivrer de certificats qu'ils n'eussent mis l'arriéré au courant.

Jofron-Sofronovitch Zakonenko, l'un des employés de notre chancellerie, passait pour un habile homme; mon prédécesseur ne l'avait jamais aimé, et la nécessité peut seule expliquer pourquoi il le retenait près de lui. Je le mandai un jour chez moi, je lui fis un accueil engageant, et le priai de m'expliquer la marche des

affaires de la chancellerie, de m'enseigner les moyens d'expédier promptement les affaires qu'on y apportait par énormes liasses. Voici ce que me dit à ce sujet M. Zakonenko : — Ce n'est que devant les tribunaux (où les décisions en matière litigieuse sont accompagnées de la formule : *vu l'Oukaze*, etc., etc.) que le secrétaire est obligé d'examiner toutes les pièces d'une affaire pour en extraire un mémoire, et la préparer à la décision. Si l'on jette les yeux sur une masse de plusieurs milliers de paperasses, il semblera sans doute à chacun qu'il faut avoir la sagesse de Salomon et la force de Sanson pour se tirer sans encombre d'une pareille mer d'écritures. Mais en toute chose, il est une manière de s'y prendre ; il suffit de lire les premières

requêtes des parties; plus loin, l'enquête ou bien la décision des premiers juges, puis l'exploit d'appel, ensuite le jugement rendu sur la seconde instance, et enfin vous confrontez les motifs de l'arrêt avec les lois citées, les citations avec les lois elles-mêmes, et vous êtes dans le port. Tout le reste n'est que pour hors d'œuvre. Sur l'arrêt des juges d'appel, vous déterminez ce à quoi il faut donner force de loi, ce qu'il faut mettre au néant, ce qu'il convient d'ajouter, et votre décision est prête. Dans les chancelleries auxquelles n'appartient pas le droit de rien décider; dont le devoir consiste purement à examiner l'affaire et les suppliques, pour les présenter à l'examen du chef, qui à son tour les envoie ailleurs pour y être décidées, ou pour

faire mettre les jugemens à exécution; dans ces chancelleries, dis-je, il existe un autre ordre; là, toute l'habilité consiste à *reteindre* le papier avec adresse, et de manière que ce papier, après avoir passé sur plusieurs tables, en diverses mains, sorte de la chancellerie sous un autre aspect, bien qu'en même substance, et, au fond, tel qu'il y est entré. Il ne faut en cela que de l'intelligence et de la routine, pour transformer un rapport en une communication, où l'on fait entrer les mêmes circonstances de l'affaire, de manière pourtant à ce qu'elle soit renvoyée à un autre tribunal.

— Il n'est pas besoin pour ces sortes de choses d'importuner son Excellence, qui, comme vous le savez, n'aime pas beaucoup à s'occuper de papiers. Quant

aux affaires sur lesquelles le comte doit donner ses conclusions, il faut agir, en pareil cas, avec la plus grande circonspection. Son Excellence est un homme consciencieux; il n'aime pas à signer des papiers qu'il n'a point lus, et à se prononcer sur un objet qu'il ne connaît pas: il temporisera, les affaires s'accumuleront et l'on prendra généralement mauvaise opinion du comte, de vous et de toute la chancellerie. Notre activité, notre esprit d'ordre sera mesuré sur le nombre des numéros des expéditions. Il est un moyen de tranquiliser la conscience de M. le comte et d'imprimer aux affaires un mouvement rapide, c'est de dresser des formules pour les *conclusions* du chef; elles ne seront ni favorables ni préjudiciables aux affaires de

quelque nature qu'elles puissent être. Voici par exemple quelques unes de ces décisions vagues : *Prendre des informations et rapporter en temps utile; se conformer à l'ordre existant; renvoyer à l'autorité compétente* pour obtenir *des éclaircissemens ; soumettre à l'autorité supérieure;* donner la marche convenable; *accuser réception, etc., etc.* Il est encore plus facile de répondre aux plaintes des particuliers, par exemple : *S'adresser à l'autorité compétente, si l'on a droit de former la demande; annexer à l'affaire; transmettre à qui il appartient; attendre la décision; prendre des informations et faire un rapport; confirmer l'ancienne conclusion*, et ce qui vaut mieux : *à défaut de causes prépondérantes, débouter, débouter,*

débouter ; cela est clair et précis (1) !

Il fallut bien malgré moi, vu la quantité d'affaires dont j'étais écrasé, recourir aux moyens que venait de m'indiquer Zakonenko. Les affaires semblèrent voler, les numéros s'écoulèrent par milliers, et je passai bientôt pour un homme appliqué, exact et actif. Il est vrai que je traitais certaines affaires, c'est à dire, que je les remettais à des employés soigneux et sûrs qui, après lecture, en faisaient un extrait précis auquels ils ajoutaient une conclusion basée sur les principaux chefs de l'affaire et sur les lois y relatives. Pour ce qui est d'observer un ordre dans la succession des affaires,

(1) A quelques locutions près, c'est exactement comme dans les administrations françaises. *(Note du Trad.)*

j'écrivais des numéros sur de petits billets, et je les faisais tirer à ma femme du fond d'un vase d'albâtre, comme une loterie. Les numéros sortans indiquaient l'ordre du jour pour le lendemain; cette invention donna une grande idée de mon impartialité. Les autres papiers m'étaient présentés à tour de rôle avec des conclusions prises selon la méthode de Zakonenko. Le comte Bezpetchine était enchanté; il me remercia d'avoir corrigé la mauvaise opinion qu'on avait de lui. Sa réputation de paresse s'évanouit tout à coup, et il fut regardé comme un travailleur infatigable. Pour mieux établir cette nouvelle opinion dans le public, il désigna un seul jour de réception par semaine, et tous les autres jours il s'astreignit à ne rece-

voir personne le matin. Le suisse ne savait plus dire qu'un mot à tout venant : « *Occupé* », et le comte, enfermé dans son cabinet, étendu sur un sofa, lisait le journal du jour et les romans nouveaux. Le soir il venait prendre le thé chez ma femme, et c'est alors qu'il donnait la signature. Il avait pleine confiance en moi, parce que je n'en abusais jamais. Si nous n'avons pas fait, lui et moi, beaucoup de bien, du moins ne fîmes nous point le mal à dessein, et nous défendîmes le bon droit de tout notre pouvoir quand la vérité, soit par quelque inspiration, soit par l'effet du hasard, venait se découvrir à nos yeux. Virtutine nous fut d'un grand secours, en nous communiquant des aperçus concernant les demandes justes ou injustes

qui venaient à nous être soumises; nous suivions ses opinions à la lettre, et nous n'y fûmes jamais trompés.

Il plut à Dieu d'augmenter mon bonheur domestique en m'envoyant un fils, et le comte s'attacha encore plus à nous; il ne cessait de prendre l'enfant dans ses bras, et regardant Olga avec émotion, il regrettait d'être resté garçon, et de ne pouvoir caresser que les enfans des autres.

Virtutine, profitant du pouvoir qu'il avait de faire du bien, éleva tous les honnêtes gens qu'il avait connus avant son élévation; entr'autre le bon Chtykof, à qui il procura une place de gouverneur, et le marchand Sidor-Ermolaevitch, qu'il fit conseiller de commerce. Suivant l'exemple que m'en don-

nait Pierre Petrovitch, je tirai d'une situation malheureuse nombre d'excellentes gens, et je commençai par l'honnête officier de quartier, Archippe-Archipytch de Moscou, à qui je donnai une place de commissaire de section à St.-Pétersbourg, unique but de ses désirs les plus vifs.

Tout le monde sut que je dirigeais seul les affaires, et que le comte avait en moi une confiance illimitée. Malgré mon désir, partagé par ma femme, de ne former aucune liaison, un grand nombre de gens s'introduisirent chez nous de vive force avec leurs familles, pour pouvoir, dans l'occasion, intercéder dans quelque affaire, et à l'époque des présentations aux récompenses, glisser un petit mot en faveur de leur pa-

renté. De plus, il se montra une foule de personnes de ma famille, dont je n'avais jamais entendu parler jusqu'alors. Les parens de ma femme, soit du côté paternel, soit du côté maternel et jusqu'au quatrième degré; les parens de mon père, et entr'autres les Nitchtojine, formèrent une conspiration contre mon repos, et tombèrent sur moi au nombre de trois cent cinquante-huit, tous parens, tous amis jurés, tous me nommant leur *cher oncle*, et demandant places, rangs, ordre de chevalerie, et force décisions injustes en leur faveur. A la suite de cette troupe, parut tout-à-coup la famille de ma mère, un trio de cousins-germains, enfans de mon oncle Alexis Petrovitch, qui, après la mort de mon grand père, s'était fait immatriculer au

nombre des marchands de Vitepsk et avait acquis une certaine aisance. Il eût semblé honteux à ses enfans de rester plus longtemps dans la condition de leur père, lorsque leur cousin-germain était en crédit à St.-Pétersbourg. Le chambellan *Krutchkotvorine* (1) leur avait fait avoir, je ne sais par quelles voies, je ne sais quel certificat de noblesse, et ils me demandaient aussi un rang et des places. De plus encore, toutes les dames de Moscou, qui m'avaient rendu quelques petits services ou m'avaient simplement reçu avec bienveillance dans leur salon, envoyaient à mon adresse des douzaines de neveux et cousins, pour que je leur ouvrisse la car-

---

(1) Nom qui signifie artisan de chicane.

rière des honneurs; pour que je les aidasse à se faire nommer gentilhommes de la chambre. On me tourmentait, on m'assiégait, on m'inondait de demandes, de déclarations, de protestations, chez moi, à la chancellerie, dans les salons, au théâtre et jusques dans les promenades. L'hiver même, j'étais obligé, n'osant me montrer dans les rues, de sortir de la ville pour faire en paix un peu d'exercice à pied sur une grande route.

Telle est la vie que je menai durant trois années sans interruption. Enfin, voyant que je ne pouvais trouver le temps, ni de m'occuper de mes propres affaires, ni de jouir de moi-même et de mon bonheur domestique, je partis, avec un congé de vingt-huit jours, pour Moscou, d'où j'écrivis pour demander

ma démission; et je joignis à ma supplique deux lettres, l'une pour le Comte, l'autre pour Virtutine, les conjurant avec instance d'avoir pitié de moi, et de souffrir que je me déchargeasse d'un fardeau que je ne me sentais plus le cœur de porter.

Comme j'attendais à Moscou la nouvelle de ma démission, j'appris, par une personne de ma connaissance qui arrivait des pays étrangers, que Grounia avait terminé sa vie agitée dans l'hôpital de St.-Lazare, à Paris. Je donnai quelques larmes sincères à sa mort; un seul mortel, peut-être, l'a pleurée sur la terre: la malheureuse! avec son esprit et sa beauté, elle eût été l'ornement de son sexe, si, dans sa jeunesse, on eût

pris soin de son cœur, si l'on y eût développé les germes des vertus.

J'appris encore à Moscou que Scotinko était tombé en démence et que ses enfans étaient dans la misère ; ils avaient dissipé tout le bien acquis illégalement par leur père en Russie-Blanche. Sava-Savitch perdit un jour la tramontane ; il fut brûlé vif dans l'incendie d'un cabaret. Zarêzine mourut de ses blessures après une nouvelle rixe ; Oudavith eut la maladresse de se brouiller avec la cour criminelle, qui ne lui fit pas beau jeu ; tous les autres joueurs firent une fin tout aussi digne d'eux.

Je fus obligé de correspondre longtemps avec mes amis de Pétersbourg, et l'on finit toutefois par m'envoyer ma démission. Cependant, la correspondance

que j'avais toujours entrenue avec Milovidine, était devenue beaucoup plus active depuis que j'étais maître de mon temps et que je me sentais un peu rapproché de lui. Il me manda un jour qu'à un quart d'heure de route de son domaine, il y avait à vendre une petite propriété délicieuse, grand jardin, vignobles, situation pittoresque, et tout cela sur le rivage de la mer. Je me hâtai de lui faire passer des fonds pour qu'il l'achetât promptement au nom de ma femme, et je partis moi-même quelques jours après, avec ma femme, mon fils et ma mère. Milovidine et Pétronelle nous reçurent comme des parens; et je résolus de m'établir pour le reste de mes jours sur le rivage méridional de la Chersonèse.

Voilà dix ans que je vis au milieu de ma famille, dans le sein de l'amour et de l'amitié. J'ai trois fils et une fille; Milovidine n'a qu'un fils. Nous nous livrons nous-mêmes au soin de la première éducation de nos enfans; nous charmons nos loisirs par une conversation agréable, par la musique, et par la lecture. Nous faisons de bonnes promenades, et nous nous mêlons d'agriculture. Nos plaisirs sont doux et tranquilles; nous n'ambiionnons rien, et nous faisons autant de bien que nous pouvons. Ma mère passe les trois quarts de la journée avec l'oncle de Milovidine; elle lit l'avenir avec lui dans les cartes et fait ensuite sa partie. Pétrof ne quitte point mes enfans, il vit au milieu d'eux; il leur fait des petits joujoux et de grands récits de ba-

tailles; puis il leur apprend à marcher comme l'infanterie.

Après avoir subi bien des chances dans la vie, après avoir été valet et maître, subordonné et chef, cavalier kirghise et houzard russe, oisif de grande ville et fonctionnaire zélé, joueur par faiblesse et ennemi du jeu par principes; après avoir observé les hommes dans ma bonne et dans ma mauvaise fortune, je me suis retiré du monde, mais l'amour des hommes ne s'est point éteint dans mon cœur: je me suis en effet convaincu qu'ils sont plus faibles que méchans; et que, pour un méchant on peut en trouver cinquante bons. Il est vrai qu'on les aperçoit à peine, parce que le méchant absorbe l'attention de l'observateur, et fait plus de bruit dans le monde, à lui tout seul,

que cent honnêtes gens ensemble. Je me félicite d'être né Russe; car malgré nos travers et nos ridicules, choses inhérentes à l'esprit humain, comme les maladies et les infirmités au corps des êtres animés, il n'est pas sur la surface du globe un peuple plus sensé, plus foncièrement bon, plus généreux que le nôtre. Il n'est pas un seul empire dans lequel on puisse voyager avec autant de sécurité que dans notre Russie, peu peuplée, couverte de forêts et de lieux déserts; nulle part on ne porte secours au malheureux avec autant d'empressement que dans mon pays, qui passe à juste titre en Europe pour un modèle de tolérance religieuse, de qualités paisibles et d'hospitalité.

L'oncle de Milovidine, vieillard oc-

togénaire qui aujourd'hui, les lunettes sur le nez, peut à peine déchiffrer trois mots de suite dans le calendrier de Bruss et dans *le Miroir* du Grand-Albert, prédit au monde que bientôt les lumières de la civilisation éclaireront toutes les parties de l'empire russe, et répandront leurs plus doux bienfaits sur toutes les classes; que les grands seigneurs, leurs épouses et leurs filles parleront la langue nationale, liront des livres russes et plaisanteront sur l'engouement excessif de leurs pères pour tout ce qui n'est point de leur pays; que notre littérature s'élèvera à la même hauteur que celles de la France, de l'Angleterre et de l'Allemagne; que notre jeunesse travaillera sérieusement à s'instruire pour être utile à la patrie dans le service, et

non uniquement pour obtenir le diplôme qui les rend habiles à posséder le grade d'officier; que les marchands, devenus plus sages, ne rêvant plus rangs et noblesse, et ne quittant plus leur condition, formeront une classe honorable et marquante en Russie; que, sur le fondement posé par la civilisation, s'éleveront la justice et l'équité pour régner dans toutes les cours de justice, depuis le tribunal de village jusqu'au sanctuaire même des décisions suprêmes; qu'il y aura une *année noire* pour les prévaricateurs et pour les concussionnaires. Ces prédictions m'ont donné l'éveil, et j'ai pris la plume pour écrire mes aventures, afin de conserver la tradition des héros tels que les *Skotinko*, les *Sava-Savitch* et leurs semblables, à

l'existence desquels on aura peine à croire dans la suite. Si, avec le temps, mon manuscrit vient à être publié, et que l'on veuille bien prendre la peine de parcourir jusqu'au bout cette série d'esquisses fidèles, il n'est pas un lecteur qui n'en tire la conclusion que tout mal sur la terre provient du manque d'éducation morale, et tout bien, au contraire, de la vraie civilisation. Les critiques auront de l'indulgence pour les défauts de l'ouvrage, en faveur du but de l'auteur. En donnant une attention particulière à la peinture du mal, j'ai pensé que le bien en brillerait d'un plus vif éclat.

FIN DU TOME QUATRIÈME ET DERNIER.

TABLE DES CHAPITRES

DU TOME QUATRIÈME ET DERNIER.

FIN DE LA TABLE DU TOME QUATRIÈME ET DERNIER.


[redacted]

